

Le Diamant de famille, par
Marie Aycard,.... Vol. 3

Aycard, Marie (1794-1859). Auteur du texte. Le Diamant de famille, par Marie Aycard,.... Vol. 3. 1857.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

RE

ROMANS

COLLECTION HETZEL.

LE DIAMANT
DE FAMILLE

par

MARIE AYGARD.

III

Édition autorisée pour la Belgique et l'étranger,
interdite pour la France.

VOYAGES

HISTOIRE

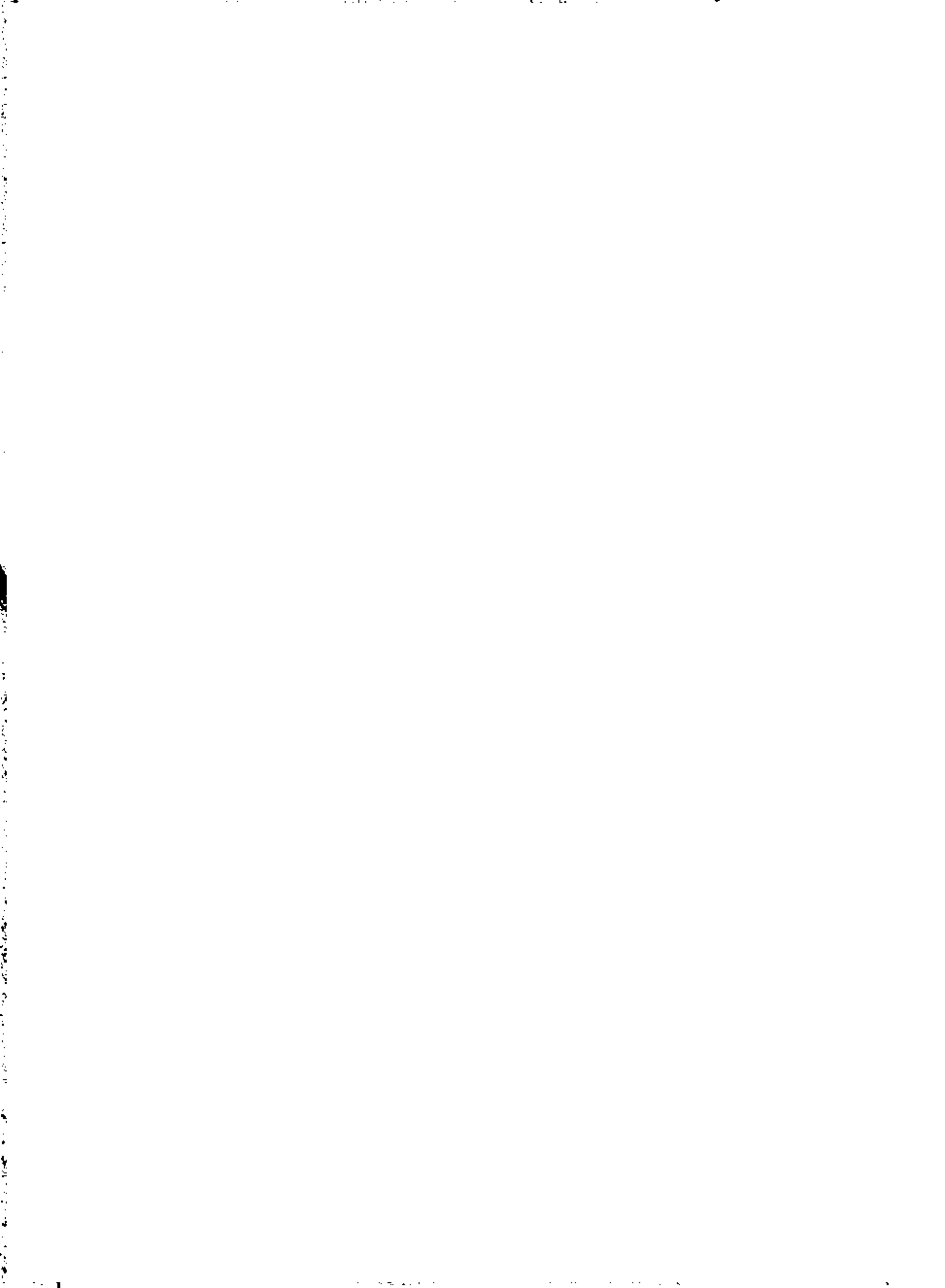


BRUXELLES,

OFFICE DE PUBLICITÉ,
Boulevard de Waterloo, 35.

1857

POÉSIES



LE DIAMANT DE FAMILLE.

Y²



BRUXELLES. — TYP. DE J. VANBUGGENHOUDT,
Rue de Schaerbeek, 12.

COLLECTION HETZEL.

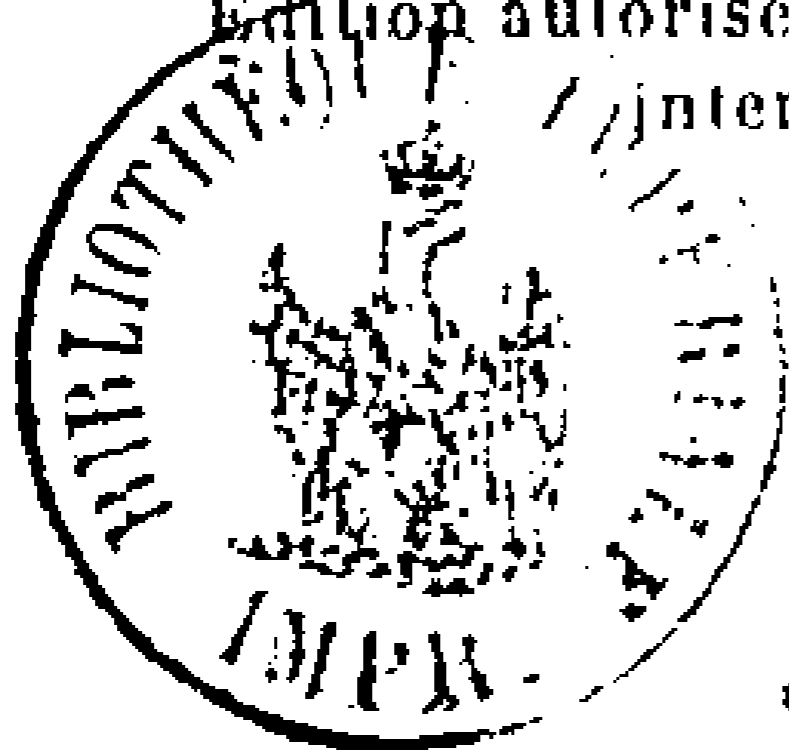
LE DIAMANT
DE FAMILLE

PAR

MARIE AYCARD.

III

Édition autorisée pour la Belgique et l'étranger,
interdite pour la France.

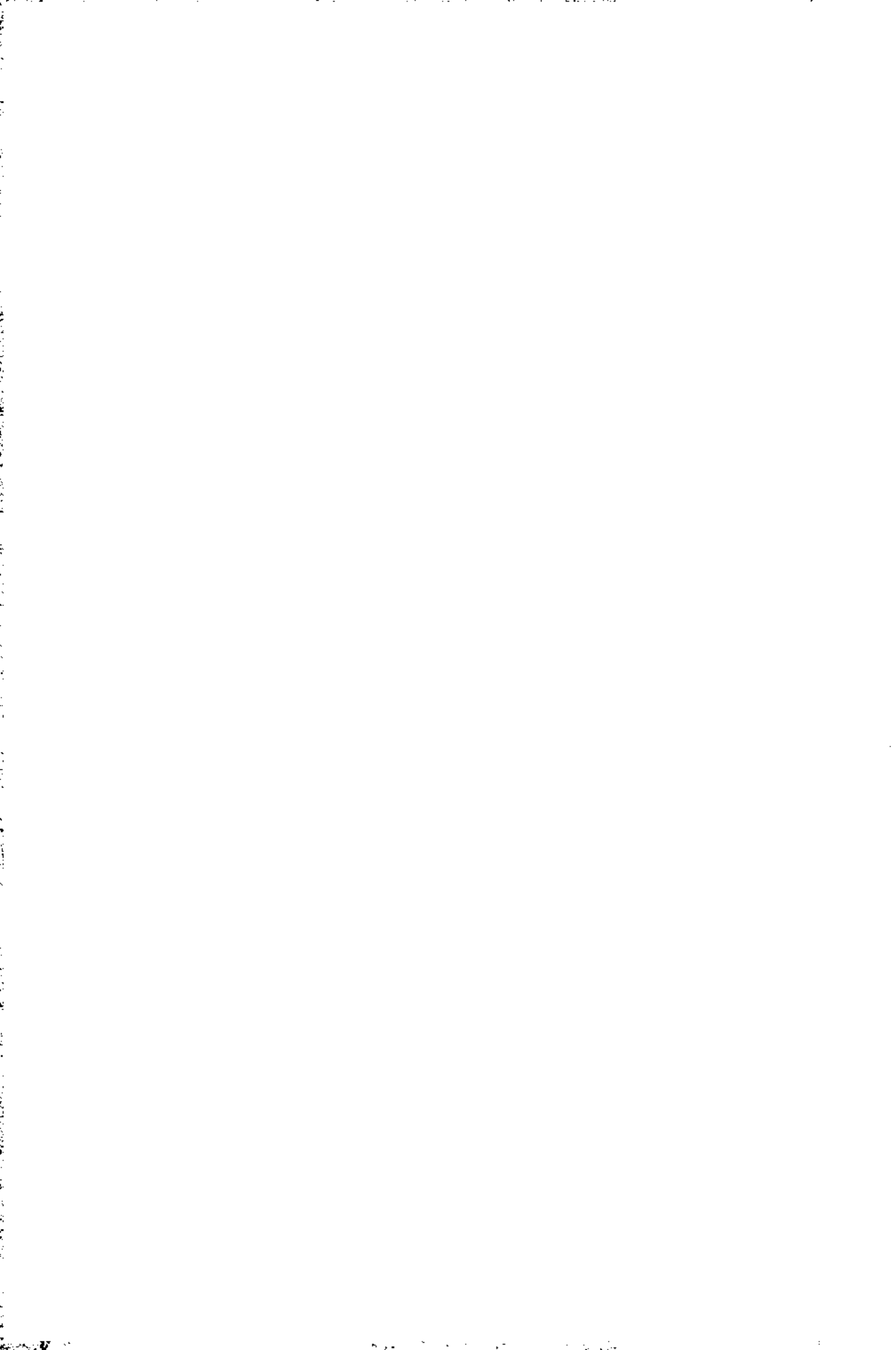


BRUXELLES,

OFFICE DE PUBLICITÉ,
Montagne de la Cour, 59.

1857

1949



I.

— Chauny. —

Le gouverneur de l'école de Fontainebleau avait fait venir dans son cabinet l'élève Maxime de Tonneins, et lui avait dit :

— Monsieur, madame votre mère désire vous avoir auprès d'elle ; je vous accorde un congé d'un mois : vous pouvez partir à l'instant même. Vous vous arrêterez à Paris et vous rendrez à l'hôtel Mirabeau, rue de la Loi ; vous y trouverez un ami de votre famille, qui vous apprendra le motif de ce congé.

Rien ne s'accordait mieux avec les désirs secrets de Maxime, et, comme il lui paraissait impossible que le hasard le secondât ainsi sans lui

faire payer cette faveur par quelque accident fâcheux, Maxime s'épouvanta de son bonheur, et demanda avec anxiété si sa mère n'était pas malade.

— Je ne le crois pas, répondit le général qui gouvernait l'école ; au surplus, voici la lettre du colonel de Rambert : elle contient la demande du congé que je vous accorde ; j'avoue qu'en vous laissant partir pour Noyon, je cède, presque malgré moi, au désir du colonel.

Maxime lut cette lettre, qui, conçue en termes généraux, ne contenait rien qui pût l'inquiéter.

A cette époque, la vapeur ne brûlait pas les chemins et ne faisait pas faire quinze lieues en une heure. Maxime partit le matin dans ce qu'on nommait une *diligence*, pour distinguer cette voiture des véhicules plus lents qui l'avaient précédée, et il ne devait arriver que le soir à Paris. Il eut tout le temps de chercher dans sa tête les raisons probables de ce voyage subit.

— Que peut-il être arrivé ? Laure se sera jetée aux pieds de son père, et lui aura avoué son antipathie pour ce Saint-Léger, qui n'est pas digne d'elle.

Mais, en supposant que M. Dulaurens se fût rendu aux vœux de sa fille, la difficulté n'était résolue qu'à demi : restait toujours la mésintelligence qui régnait entre les deux

familles. Il fallait admettre que Laure était parvenue jusqu'à madame de Tonneins, qu'elle avait avoué leur amour mutuel, et désarmé, par sa douceur et sa beauté, une mère bien mal disposée à accueillir un semblable aveu.

— Non, non, se disait-il, c'est impossible ; Laure n'aura pas eu cette pensée, elle est trop fière pour cela, et ma mère aurait rejeté bien loin une prière semblable.

Il errait de conjecture en conjecture sans pouvoir en trouver une assez raisonnable pour s'y arrêter. En passant à Corbeil, où la diligence s'arrêta pour changer de chevaux, et permettre aux voyageurs de dîner, Maxime vit une jeune fille qui, cachée à demi par un mur faisant saillie sur la rue, parlait furtivement à un jeune soldat vêtu du costume des lanciers et appuyé sur sa lance, comme un homme qui descend de cheval. C'étaient nécessairement deux amoureux ; ils se tenaient par la main, leurs yeux ne se quittaient pas ; une bise piquante et glacée faisait voltiger la banderole tricolore de la lance ; un vent sec bleussait des lèvres qui disaient des paroles d'amour. Maxime se souvint de ses rares rendez-vous avec Laure, lorsque, pour voir un moment la jeune fille et pour lui serrer la main, il forçait, le soir venu, la mauvaise serrure de la porte des deux jardins, ou bien que, grimpant

jusqu'aux combles des deux maisons, il détachait quelques planches mal jointes et s'aventurait chez M. Dulaurens, dont la fille l'attendait dans le grenier voisin. Quelle émotion ! que de craintes ! quelle anxiété ! comme le cœur de Laure et le sien battaient au moindre bruit ! D'un côté, il semblait que M. Dulaurens ou madame de Thouvenin allaient paraître ; de l'autre, madame de Tonneins pouvait se présenter tout d'un coup... Ainsi étaient les deux amoureux de Corbeil.

Maxime leva les yeux, et, à quelques pas plus loin, il vit venir une femme échevelée, la menace à la bouche et les poings fermés ; elle portait devant elle un éventaire chargé de quelques gâteaux, de quelques fruits gelés par le froid ; friandises appropriées à la bourse indigente des malheureux qui, par cette saison, faisaient la route à pied. C'était la mère de la jeune fille qui venait troubler des amours qu'elle n'approuvait pas. Maxime devine tout ; il s'avance vers cette femme, il l'arrête, il lui parle, il marchandise des gâteaux, et, tandis que l'amour du gain retient la mère, la fille quitte un périlleux entretien et échappe aux reproches et peut-être aux coups qui l'attendaient.

— Vous épargnez une belle paire de soufflets à cette petite coquine, dit la mère en s'éloignant.

— Merci, mon officier, dit à son tour le lancier en faisant le salut militaire ; et, voyez-vous, mon officier, la mère Pichon a beau faire la méchante : avant deux ans, j'épouserai Rose.

Après avoir ainsi donné aux amours d'autrui l'aide qu'il aurait voulu trouver pour les siens, Maxime dina à la hâte et reprit la route de Paris.

La diligence de Fontainebleau descendait alors ses voyageurs rue Saint - Thomas-du-Louvre, rue bâtie dans le XII^e siècle, et qui avait pris son nom d'une église. Vers le milieu du XVIII^e siècle, l'église, qui tombait en ruines, fût rebâtie et prit le nom de Saint-Louis. Les Longueville avaient habité cette rue, où se trouvait aussi l'hôtel de Rambouillet, si célèbre sous Louis XIV. A l'époque dont nous parlons, les souvenirs de la belle frondeuse étaient effacés, et l'hôtel qu'elle habitait jadis, affecté aux écuries de l'empereur. La population d'alors ne se préoccupait en aucune façon des précieuses de l'hôtel Rambouillet ; du reste, la rue était obscure, étroite, et irrégulièrement bâtie. Le voisinage du Vaudeville l'avait peuplée d'artistes aimés du public et de jeunes femmes très-recherchées par la jeunesse d'alors. Aujourd'hui, rien de tout cela n'existe plus : une nouvelle génération d'acteurs a remplacé l'ancienne ; le

théâtre du Vaudeville a été dévoré par un incendie, et la rue Saint-Thomas-du-Louvre vient de disparaître elle-même pour laisser passer la rue de Rivoli.

Il était déjà nuit depuis longtemps lorsque la diligence atteignit le but de son voyage. Maxime, en mettant pied à terre, vit, à la clarté d'un réverbère, un jeune homme blond, habit bleu à boutons jaunes, gilet rouge, pantalon gris collant et bottes à la Souvarov ; un élégant, ce qu'on appelait encore quelquefois un incroyable et un muscadin.

— Charles ! dit Maxime.

Le jeune homme baissa les yeux qu'il tenait fixés sur les fenêtres d'une maison voisine, et tendit la main à son ami Maxime.

— Maxime ! s'écria-t-il, Maxime à Paris ! tu as un congé ?

— Oui, mon ami.

— Comme moi.

M. Charles Mauvoisin était le fils d'un homme qui prit le mousquet en 1789, et qui, à force de mérite et de valeur fit sa fortune militaire. Tandis que son fils, élève de l'école spéciale de Fontainebleau, guettait au passage une jolie femme, le général Mauvoisin faisait la guerre en Prusse à la tête de sa division. Une mère trop faible gâtait le jeune Charles et lui permet-

tait d'interrompre ses études, pour se livrer à Paris à des plaisirs dangereux; aussi passait-il à l'école pour ce qu'on appelle un mauvais sujet. Brave, confiant, dévoué à ses amis, mais volontiers bruyant et tapageur, Charles était un de ces mauvais sujets qui sont faits pour devenir plus tard d'excellents officiers.

— Et que fais-tu là? demanda Maxime.

— As-tu diné? dit Charles.

— Fort mal, à Corbeil.

— Bon! tu vas venir dîner avec moi aux *Provençaux*, nous serons trois. J'attends une petite personne qui est jolie comme toutes les fées de la bibliothèque bleue, et, après dîner, nous irons aux Français. Je veux voir la petite pièce; mademoiselle X... joue dans la petite pièce, et je suis amoureux de mademoiselle X...

— La petite fée et mademoiselle X..., cela fait deux, dit Maxime.

— Oui, mon ami, cela fait deux : viens avec nous.

— Hélas! mon ami, je dois partir pour Noyon, et peut-être vais-je trouver ma mère malade ou atteinte d'un malheur imprévu. Je cours chez le colonel de Rambert, qui m'apprendra le sort de ma mère.

— Tu as raison, mon ami, répondit Charles, qui aimait beaucoup sa mère... Adieu! si les

nouvelles sont bonnes, aux *Provençaux*, et plus tard aux Français.

Et Charles, qui vit sa petite fée paraître sur le seuil d'une porte, laissa Maxime et courut rejoindre la jeune fille.

Pour aller de la rue Saint-Thomas-du-Louvre à la rue Richelieu, alors rue de la Loi, Maxime n'avait que quelques pas à faire.

Un domestique de l'hôtel Mirabeau l'introduisit chez le colonel.

M. de Rambert, debout devant sa cheminée, la figure triste et même abattue, ne pouvait pas éloigner de son esprit l'événement douloureux dont il avait été presque le témoin la veille.

— Les choses de ce monde ne tiennent à rien, pensait-il; un fétu tombé au hasard, de l'un ou de l'autre côté d'une balance, précipite l'un des plateaux et fait élever l'autre; un souffle dispose de la vie d'un homme. Si j'avais entendu l'appel de ce grenadier boiteux, de ce Gondrin, le malheureux Eugène serait plein de vie!

Nous avons dit qu'il préférait l'aîné des enfants de madame de Tonneins au second. Pourquoi? Il l'ignorait lui-même. Sans doute parce qu'il le voyait tous les jours. Il trouvait aussi dans les traits d'Eugène une ressemblance qui lui rappelait une femme dont il était vivement épris. Son amour pour madame de Tonneins le

serrait dans des liens qu'il cherchait à rompre sans en pouvoir venir à bout. Il croyait bien, à force de galanterie, d'esprit et aussi d'obsessions et d'importunités, parvenir à épouser la veuve ; mais il désespérait de s'en faire aimer, du moins comme il aurait voulu l'être. Madame de Tonneins, selon lui, aimait trop ses enfants pour qu'il restât dans son cœur beaucoup de place pour un autre amour, et cette certitude blessait un homme habitué à réussir auprès des femmes. Les hommes à bonnes fortunes ont un amour-propre très-irritable, et, s'ils viennent à aimer véritablement, ils sont plus exigeants que d'autres. Le colonel s'en voulait d'un amour auquel il ne pouvait pas se soustraire, et, au moment où Maxime entra chez lui, il se demandait s'il avait bien fait de quitter madame de Tonneins au milieu du désespoir où elle se trouvait, même pour venir la servir à Paris. A ces mauvaises dispositions morales se joignait, chez le colonel, un malaise physique : il avait passé une mauvaise nuit dans sa chaise de poste, et sa jambe absente le faisait souffrir ; il était comme ce gentilhomme dont parle madame de Sévigné, qui se plaignait de douleurs ressenties dans un bras perdu depuis trois ans au siège de Namur. Maxime le trouva donc la figure triste, et si pâle, qu'il s'écria en le voyant :

— Ah ! colonel, je n'ai plus de mère ! Ma mère est morte !

— Non, répondit le colonel, non, grâce au ciel ! mais votre frère a été tué en duel.

— Eugène ! Eugène !

— Hélas ! oui, mon ami ; vous êtes maintenant le fils unique de madame de Tonneins.

— Mon frère ! mon pauvre frère ! s'écria Maxime, que la plus vive amitié avait toujours uni à Eugène.

Et il répandit un torrent de larmes. Bientôt ses pleurs cessèrent de couler, et, s'approchant de M. de Rambert :

— Colonel, lui dit-il, ne m'épargnez pas, ne me traitez pas comme un enfant. Racontez-moi cette horrible catastrophe, que je sache le nom de notre ennemi.

— C'est, en effet, répondit le colonel, un homme qui n'aime point votre famille et dont le père ne l'aimait pas, un allié de M. Dulaurens, un nommé Saint-Léger.

— Je m'en doutais, reprit Maxime, dont les sourcils se froncèrent ; je m'en doutais. Mais qu'avait fait Eugène à cet homme ?

— M. Dulaurens, votre voisin, a une fille.

— Je le sais, dit en tremblant Maxime.

— Qu'il veut marier à Saint-Léger.

— Je le sais encore.

— Votre frère en était amoureux...

— Lui ? s'écria Maxime en pâlisant.

— On n'en a d'autre preuve, reprit le colonel, que la provocation de Martial Saint-Léger, qui, ajoutant la violence à la calomnie, a prétendu que votre mère favorisait cet amour, pour enrichir son fils par la fortune de M. Dulaurens.

— Il en a menti ! s'écria Maxime ; mon frère, mon cher Eugène, n'a jamais songé à mademoiselle Laure, qui, de son côté, ne s'est jamais non plus occupée de lui.

— C'est possible, répondit le colonel, qui, ne soupçonnant pas l'amour de Maxime, regardait le fait comme indifférent, puisque la catastrophe avait eu lieu.

— Insulter ma mère ! calomnier ma mère ! supposer ma mère capable d'une cupidité pareille ! s'écriait Maxime en se promenant d'un pas agité dans la chambre du colonel.

— Calmez-vous, Maxime, reprit celui-ci ; ce Saint-Léger est un homme si méprisable, que ses calomnies sont sans valeur et sans portée.

Mais Maxime, les yeux enflammés et les lèvres tremblantes de colère et d'émotion, paraissait soutenir une lutte intérieure : on aurait dit que, loin de se calmer, il allait succomber à la violence des passions qui l'agitaient. Le colonel commença à craindre de n'avoir pas assez mé-

nagé un jeune homme dont la douceur apparente l'avait trompé ; il aurait dû dissimuler une partie de la vérité, et renvoyer d'abord Maxime vers madame de Tonneins, de la bouche de laquelle il aurait appris la perte qu'il venait de faire.

— Écoutez-moi, Maxime, reprit le colonel. J'ai des raisons de croire que le meurtrier de votre frère mérite un nom plus sévère : on peut aussi le nommer son assassin...

— C'est moi, monsieur, c'est moi ; s'écria Maxime en répandant des pleurs de rage, c'est moi qui suis l'assassin d'Eugène...

— Comment, mon ami ! que dites-vous ?

— Eh ! colonel, c'est moi qui aime mademoiselle Laure et qui en suis aimé... Vous voyez bien que mon frère est mort à ma place et que je suis cause de sa mort.

— Mais, reprit le colonel, l'erreur de l'assassin, si elle existe, peut augmenter vos regrets, mais ne vous rend pas coupable ; vous ne pouviez ni prévenir ni empêcher ce qui est arrivé. Il ne vous reste plus qu'un devoir à remplir.

— Oui, colonel, il me faut venger mon frère.

— Non, Maxime, la mort de votre frère sera vengée par la loi. Quand deux hommes se rencontrent l'épée à la main, il faut que l'un vaille l'autre. Si nous admettons qu'Eugène a été as-

sassiné, il faut que l'assassin soit puni, et vous devez comprendre qu'un spadassin exercé, qui abuse de la faiblesse et de l'inexpérience d'un enfant, doit tomber nécessairement sous le coup de la loi. Voilà pourquoi je suis à Paris. Croyez-vous que j'aurais quitté votre mère dans un moment pareil, si je n'avais voulu qu'elle fût vengée comme elle doit l'être? Demain, ce M. Saint-Léger sera arrêté... J'en ai obtenu l'ordre. Il est là, dit le colonel, en désignant un portefeuille placé sur une table; le seul devoir que vous ayez à remplir, c'est de consoler votre mère et de l'aimer pour deux. Nous partirons demain pour Noyon, et, comme la poste nous devancera, je vais écrire à madame de Toncains que vous êtes auprès de moi et que vous serez dans ses bras quelques heures après ma lettre.

— Oui, colonel, répondit Maxime.

— J'ai fait retenir une chambre pour vous, une chambre dans l'hôtel, continua le colonel; nous ne nous quitterons donc pas jusqu'à notre départ. Vous devez mourir de faim, mon ami?

Maxime répondit qu'il n'avait besoin que de son lit; le voyage l'avait beaucoup fatigué et il éprouvait un invincible sommeil. M. de Rambert le conduisit lui-même dans un appartement voisin du sien, et, après quelques phrases de consolation, il le laissa libre.

Maxime visita soigneusement son appartement, et, l'ayant trouvé tel qu'il le désirait, il se coucha et s'endormit, ou du moins il en fit semblant. Une heure plus tard, le colonel revint, marchant à pas lents, appuyant avec précaution sa jambe de bois sur le parquet. Un bougeoir à la main, il entr'ouvrit le rideau du lit et fit passer la lumière devant les yeux du dormeur.

— Le voilà plongé, se dit-il, dans un profond sommeil. Si la jeunesse n'oublie pas, du moins chez elle la nature est plus forte que la douleur.

Il se retira aussi silencieusement qu'il était venu, et, prévoyant comme le serait une mère vigilante, il ferma la porte à double tour et mit la clef dans sa poche.

— On ne sait pas ce qui peut arriver, dit-il ; ce jeune homme est sousma garde ; j'en réponds à sa mère.

M. de Rambert agissait comme un colonel : s'il eût été sous-lieutenant, sa prévoyance aurait été encore plus habile et plus clairvoyante. Dès qu'il fut parti, Maxime ne dormit plus, il se leva, s'habilla, et, passant dans un cabinet de toilette, au fond duquel il avait remarqué une porte de dégagement qui donnait sur un escalier de service, il gagna la cour et sortit de l'hôtel Mirabeau sans être vu de personne. Dans ce moment-là même, le colonel écrivait à madame

de Tonneins, que son fils Maxime était auprès de de lui et qu'il le lui ramènerait dès le lendemain.

« Il a amèrement pleuré son frère, lui disait-il, et il prétend que le malheureux Eugène a été provoqué par une déplorable confusion de personne. C'est lui, assure-t-il, qui aime la fille de M. Dulaurens et qui en est aimé. Jusqu'ici, madame, je me suis demandé si j'avais bien fait de venir à Paris au lieu de partager votre douleur et votre deuil ; mais, en apprenant ce fatal amour, qui augmentera votre effroi, je me suis félicité de mon voyage. L'assassin sera arrêté quelques heures après mon arrivée à Noyon. Je quitte le chevet de Maxime, qui dort profondément dans un appartement voisin du mien... »

Cette lettre, écrite par un homme amoureux pour tranquilliser une mère et faire valoir un service rendu, devait avoir un effet tout opposé à celui qu'espérait le colonel. Comment M. de Rambert s'était-il laissé tromper par un jeune homme franc jusqu'à la naïveté, et qui, sous le coup d'une violente douleur, devait être moins que jamais capable de dissimuler ? C'était un effet de la discipline militaire.

Maxime, élevé dans un établissement militaire, était censé faire partie de l'armée, et obéissait à des officiers ; quoiqu'il ne fût pas sous les ordres

de M. de Rambert, le colonel avait mille moyens de lui ravir sa liberté et de l'enchaîner auprès de lui. Il pouvait, par exemple, lui faire promettre, sur l'honneur, de ne pas quitter l'hôtel, et Maxime, après l'aveu imprudent de son amour pour Laure, crut voir cette demande errer sur les lèvres du colonel ; il s'apaisa alors sur-le-champ, et, pour terminer un entretien dangereux, il feignit une lassitude qu'il n'éprouvait pas. Une fois libre, une fois hors de cet hôtel où un seul mot du colonel aurait pu le retenir, il rendit grâce à son bon génie, qui lui permettait de disposer de sa personne à son gré, et, résolu à mourir comme son frère ou à venger une mère outragée, il ne songea plus qu'aux moyens d'arriver sans obstacle à son but. Eugène ne s'était battu que par piété filiale ; à ce motif si sacré, se joignait pour Maxime deux excitations non moins puissantes : la mort de son frère et son amour pour une jeune fille que le meurtrier voulait lui enlever. Mais il fallait se hâter ; perdre quelques heures, c'était perdre sa vengeance et permettre au colonel de le devancer. Il courut aux *Provençaux*. On devait y avoir remarqué un beau jeune homme blond, habit bleu, gilet rouge, qui y était venu en compagnie d'une fort jolie personne.

— Oui, monsieur, répondit un garçon aux

demandes réitérées de Maxime, mademoiselle Mirza Lorain, figurante au Vaudeville, une jolie brune qui était avec un blond... c'est moi qui les ai servis... dans un cabinet particulier.

— Quel numéro? s'écria Maxime.

— Numéro 2 : est-ce que mademoiselle Mirza a oublié quelque chose?

— Conduisez-moi au numéro 2.

— Mais, monsieur, elle et le monsieur blond sont partis, il y a une demi-heure.

Maxime s'élança hors du restaurant et laissa le garçon persuadé que la coquette figurante du Vaudeville venait de dîner avec un de ses amants et était poursuivie par un autre. Maxime courut au Théâtre-Français. La tragédie venait de finir. Une partie des spectateurs sortait, l'autre remplissait le foyer et les corridors, et cette foule errante, dont le jeune homme n'avait pas l'habitude, l'étonnait, l'offusquait en même temps. Il s'assit dans un coin du foyer et se mit à réfléchir profondément. Peu à peu, la foule s'éclaircit, le foyer et les corridors devinrent solitaires. La petite pièce commençait. Maxime se mit à chercher son ami Charles Mauvoisin dans les loges, dans les galeries, et il remarqua que la salle était presque vide. Tout le monde n'avait pas pour mademoiselle X... les yeux de M. Charles; Maxime l'aperçut enfin... endormi dans une

loge : il y courut et réveilla son ami, qui le regarda d'abord d'un air étonné, puis partit d'un éclat de rire.

— Mon ami, dit le jeune étourdi, je suis le plus malheureux des élèves de Fontainebleau ; imagine-toi que la petite Jeannette, qui, par je ne sais quelle fantaisie, se fait appeler Mirza au théâtre, Mirza, qui vient de boire une bouteille de champagne et de manger un perdreau truffé, s'est mise au lit avec une attaque de nerfs... C'est une maladie à la mode... elle a fait venir son docteur, un fort beau jeune homme... Il m'a renvoyé, parce que, tu comprends, il faut qu'un médecin reste seul avec sa malade... Quant à mademoiselle X..., je viens d'apprendre qu'elle est amoureuse folle de N..., capitaine de dragons, et, comme N... est très-joli homme, très-brave officier, et qu'il a quarante mille livres de rente, tu comprends que... Mais qu'as-tu, Maxime, tu es pâle comme un mort, et tes sourcils se froncent sur ton front?... C'est mauvais signe, tu sais...

Maxime saisit la main de son camarade, et d'une voix qu'il s'efforça de contenir :

— Charles, dit-il, ce n'est pas toi, c'est moi qui suis le plus malheureux des élèves de l'École. Un misérable a insulté ma mère et a tué mon frère.

Le brave général Mauvoisin eût été ravi de joie s'il eût pu voir alors la vive et généreuse sensibilité de son fils. Charles prit Maxime de Tonneins par le bras, et se hâta de le faire sortir du théâtre ; car, dans sa délicate susceptibilité, il pensait qu'un jeune homme, dont on a insulté la mère et tué le frère, ne doit pas être vu au théâtre ni jouir d'un plaisir pareil. Une fois dans la galerie du Palais-Royal, à cette heure déserte :

— Voyons, dit Charles à son ami, explique-toi... ce cher Eugène que j'aimais tant est donc mort?... Ne pleure pas, Maxime, nous pleurerons quand il sera vengé... Ah ! que je te remercie d'être venu me trouver aux Français... Tu ne savais donc rien, il y a deux heures ?

— Rien.

— Et qui t'a instruit ?

— Le colonel de Rambert.

— Un brave, dit Charles, un ami de mon père, et il mettra l'épée à la main.

— Au contraire, Charles, il fera arrêter le meurtrier, ou peut-être l'assassin de mon frère, et, si le combat a été régulier, cet homme échappera à la loi.

— Cela ne peut pas se passer ainsi, s'écria Charles ; ce n'est pas ainsi que se conduisent des officiers.

— C'est de cette façon, répliqua Maxime, que l'entend le colonel de Rambert, qui me croit endormi dans une chambre voisine de la sienne, et qui pense, apparemment, que je ne suis bon qu'à consoler ma mère, sans être propre à la venger.

— Non pas, non pas, dit encore Charles : veux-tu que je me batte pour toi ? je me charge de ce monsieur, si tu me le permets.

— Voilà pourquoi je suis venu te chercher aux Français.

— A la bonne heure.

— Tu ne comprends pas, Charles ; écoute-moi. C'est moi qui veux me battre avec cet homme, moi seul. Mais il me faut l'aide d'un ami.

— Me voilà, Maxime ; Jeannette est malade, mademoiselle X... est très-occupée, je n'ai rien à faire. Demain matin, compte sur moi.

— Ce n'est point encore cela, mon ami ; à l'heure qu'il est, ma mère pleure sur le corps inanimé de mon frère, et le meurtrier se réjouit de sa victoire ; mais tout cela se passe à trente lieues de Paris, à Noyon ; probablement même, M. Saint-Léger est à quelques lieues plus loin, à Chauny ; il aura fait comme le brigand qui, sa proie une fois immolée, se retire dans sa caverne, ajouta Maxime avec amertume.

— Eh bien, s'écria l'impétueux Charles, montons à cheval, allons à Chauny.

— Oui, mon ami, allons à Chauny, dit Maxime en serrant la main de Charles ; je t'arrache à tes plaisirs...

— Le plus grand de mes plaisirs sera toujours de servir un ami.

— A tes maîtresses.

— Je n'en ai point.

— Alors, mon ami, partons pour Chauny ; si le colonel a la fantaisie de faire une seconde visite dans ma chambre, je suis perdu ; il est actif, il peut disposer de la police militaire, et, avant une heure, tous les gendarmes de la Seine seront à mes trousses...

Maxime ajouta qu'il y avait bien à Noyon un ancien soldat auquel il pourrait recourir ; mais Pierre, c'était son nom, était tellement dévoué à sa mère, qu'il ne manquerait pas de l'instruire ; et il l'aimait tant lui-même, qu'il voudrait se battre à sa place.

Ainsi, les deux frères avaient songé à Pierre : l'un pour l'avoir auprès de lui, l'autre pour l'éviter.

— Il te faut un camarade, dit Charles, un camarade de ton âge et qui, comme toi, porte l'épée. Je ne te quitterai pas d'une semelle, dût l'empereur me nommer colonel d'un régiment

de hussards... Mais j'y pense, nous ne pouvons pas faire la route à cheval.

— En effet, nous n'avons pas de chevaux, dit Maxime, et à cette heure de la nuit...

— Il y a des chevaux dans les écuries de mon père, dit Charles, et George, le piqueur, n'a rien à me refuser; mais il n'est pas prudent de voyager à cheval par une nuit comme celle-ci; d'ailleurs, nous arriverions fatigués, et il est nécessaire que tu sois frais et dispos, pour aborder ce monsieur dans les meilleures conditions possibles. Nous prendrons la berline de poste de ma mère et mon nom seul nous fera obtenir des chevaux.

— Que je te remercie, mon ami! sans toi, je n'échappais au colonel que pour retomber dans ses mains.

— Si le hasard voulait que tu n'eusses pas d'argent, continua Charles en faisant résonner les napoléons qui remplissaient ses poches, ne t'inquiète pas, je suis riche aujourd'hui; le n° 113 m'a été favorable, je regorge d'or.

Maxime, qui, heureusement pour lui, était étranger aux vices précoces de son ami et qui ne soupçonnait pas l'existence de ces maisons de jeu, ne comprenait pas bien la relation qui pouvait se trouver entre le n° 113 et des poches pleines d'or; mais il était suffisamment pourvu

d'argent, et d'ailleurs, dans un moment pareil, il n'aurait pas hésité à emprunter à son ami quelques centaines de francs.

Les deux jeunes gens quittèrent en toute hâte le Palais-Royal, gagnèrent le nouveau quartier de la Chaussée-d'Antin, où logeait la femme du général Mauvoisin, et il ne fallut que cinq minutes à M. Charles pour envoyer chercher des chevaux de poste, préparer la berline, recommander à la femme de charge de mettre dans un caisson une volaille froide et quelques bouteilles de bon vin, et, enfin, pour obtenir de sa mère la permission de partir pour le département de l'Oise avec son ami Maxime, le fils de feu le général de Tonneins, qui devait lui procurer l'agrément d'une partie de chasse. Les chevaux arrivèrent, le postillon fit claquer son fouet, et la berline quitta l'hôtel Mauvoisin, et bientôt après Paris, chargée des deux jeunes voyageurs.

Cependant, le colonel de Rambert s'était mis au lit et dormait tranquillement, non sans avoir eu la précaution de mettre sous son oreiller la clef précieuse qui lui répondait du fils unique de madame de Tonneins.

Une fois que la berline eut franchi la barrière de Paris et que la crainte d'être arrêté ou poursuivi se fut dissipée, Maxime céda malgré lui à

la fatigue de corps et d'esprit qui l'accablait et il tomba dans un profond sommeil.

— Très-bien ! pensa Charles en enveloppant son ami dans les plis d'un grand manteau et en le plaçant dans un des coins de la voiture, douce et bien close, qui les emportait ; très-bien ! il dormira là comme entre deux édredons ; demain matin, il sera frais comme une rose et dispos comme un voltigeur d'avant-garde.

Charles, qui songeait à tout, s'arrangea au premier relais avec le maître de poste, paya doubles guides jusqu'à Noyon, promit un pourboire considérable si, suivant son expression, on brûlait la route, puis reprit sa place auprès de Maxime et tâcha de dormir comme lui ; mais le sommeil qui l'avait saisi dans une loge du Théâtre-Français ne voulut plus revenir et il se mit à songer à l'enchaînement des choses humaines qui l'entraînait sur la route de la Picardie, tandis que, si les petits événements de sa vie eussent suivi le cours qu'il aurait voulu leur donner, mademoiselle Mirza n'aurait point eu d'attaque de nerfs et mademoiselle X... n'eût point connu de capitaine de dragons. Quant à l'affaire qui lui faisait quitter Paris au milieu d'une glaciale nuit d'hiver, M. Charles ne s'en inquiétait pas le moins du monde. On avait insulté madame de Tonneins, on avait tué son

fil, Maxime devait être le vengeur de sa famille, cela était certain ; le doute le plus léger n'était pas permis. Tranquille sur le sort de son ami, Charles se mit à songer à lui. Dans six mois, il entra dans un régiment avec l'épaulette de sous-lieutenant ; il faisait une action d'éclat, il gagnait un grade ; il prenait un drapeau ennemi, on le nommait capitaine ; alors il devenait aide de camp de son père, et il sauvait la vie à son général, ce qui lui valait la croix d'honneur. Et, comme il faut que l'amour se mêle nécessairement à la vie d'un jeune officier, un jour, au milieu d'une bataille, sous une pluie de balles, enivré par le fracas du canon, il voyait dans la mêlée une jeune femme, belle comme une Italienne, blanche comme une Allemande, les cheveux flottants sur les épaules, la robe tachée de sang, et qui levait au ciel des yeux remplis de larmes parce que, apparemment, son père ou son époux gisait mort à ses pieds. Charles se précipitait à son secours, il lui faisait un rempart de son corps... mais, dans ce moment, le sommeil, dieu capricieux qui l'avait fui jusque-là, s'appesantit sur ses paupières et il s'endormit profondément.

Maxime se réveilla. Il était grand jour, et la chaise de poste roulait rapidement sur un chemin que le froid rendait retentissant. Le jeune

homme put voir derrière lui la forêt de Compiègne et bientôt il aperçut les clochers de Noyon.

— Mon Dieu ! se dit-il, que faut-il faire ?

Son cœur se serrait, le souvenir de sa mère l'absorbait ; il crut sentir un moment que son devoir était d'aller se jeter dans ses bras et de mêler ses larmes avec les siennes. Que deviendrait-elle, si elle était privée de son dernier enfant ? Elle ne lui demandait pas de la venger, mais de vivre auprès d'elle et de la consoler. Il fut sur le point de dire au postillon d'entrer dans la ville, qu'on voyait déjà à l'horizon ; mais bientôt l'amour, la haine et l'amour-propre l'arrêtèrent. Ainsi donc, il abandonnerait Laure, celle qu'il aimait, aux poursuites de M. Saint-Léger, et cet homme odieux, l'insulteur de sa mère, le meurtrier de son frère, jouirait tranquillement de son crime et en recueillerait les fruits ? Car rien de si aisé que de se dérober aux premières poursuites du colonel, et la loi punirait difficilement un duel comme elle aurait puni un assassinat. Qu'allait-il faire lui-même, sinon provoquer un nouveau duel ? Non, il fallait que M. Saint-Léger tombât sous ses coups ou que lui-même succombât. Le meurtrier ferait deux victimes, ou la première serait vengée. Il était d'ailleurs trop tard pour changer d'avis. Que

dirait cet ami dévoué qui dormait à ses côtés ? Il imputerait des réflexions trop tardives à un défaut de courage, et alors, pour avoir manqué de résolution, Maxime serait noté comme un homme faible, irrésolu, et le sang de son frère crierait sans cesse contre lui. Il fallait donc poursuivre son chemin, il fallait passer auprès de sa mère sans aller se jeter dans ses bras, au risque de ne la revoir jamais. Enfin, ne savait-il pas que madame de Tonneins elle-même lui conseilleraient la vengeance ? Il connaissait son caractère hardi et violent : s'il supposait un instant qu'elle pût être le frère d'Eugène au lieu de sa mère, qu'elle fût un homme enfin, que ferait-elle ? Elle vengerait un frère mort et une mère outragée.

Maxime ferma les yeux et laissa rouler la chaise de poste sur le chemin de Chauny sans regarder davantage le clocher de Noyon.

Tout d'un coup, les chevaux s'arrêtèrent, le postillon descendit de son siège et parut à la portière.

— Pourquoi t'arrêtes-tu ? demanda M. Charles Mauvoisin, qui venait de s'éveiller.

— Pour laisser souffler nos chevaux, monsieur ; je vous ai joliment menés, sans reproche : voilà Chauny à cinquante pas, et si le père Simon voit ses chevaux dans cet état...

— Qu'est-ce c'est que le père Simon ?

— Le maître de poste.

— Voyons, mon garçon, connais-tu Chauny ?

— Ah ! monsieur, j'y suis né, il y a trente-cinq ans.

— Bon ! tu as dû entendre parler de M. Saint-Léger.

Le postillon fit craquer ses dents les unes contre les autres.

— Des gens riches, dit-il ; ils ont le cœur dur comme des cailloux dans cette famille... la mère est une vieille avare qui ne sait que faire de son fils, et le fils, M. Martial qu'ils appellent, est un mauvais gars qui, il y a deux jours, a tué à Noyon...

— Chut ! chut ! dit Charles, qui vit que Maxime pâlisait de douleur et de colère.

— Vous savez la chose, reprit le postillon ; on ne parle que de cela dans le pays... Voyez, monsieur, regardez devant vous : en voilà encore qui n'aiment pas M. Saint-Léger.

Il était à peu près quatre heures après midi ; le soleil inclinait vers l'occident ; c'était la fin d'une de ces belles journées d'hiver qui, dans le Nord, précèdent et accompagnent souvent la fin de décembre. Charles leva les yeux et vit venir à lui quatre personnes qui sortaient gaiement d'une chaumière à droite du chemin et devant laquelle la berline était arrêtée.

— C'est une noce, monsieur, reprit le postillon ; c'est la plus jolie fille de Chauny qui épouse ce beau garçon qui lui donne le bras. Il se sont mariés ce matin à la mairie et le curé va leur donner la bénédiction nuptiale ce soir même. Un brave homme que notre curé, monsieur ! Ce matin, il était auprès d'un malade, mais il ne veut pas se coucher sans marier Antoine et Mariette, parce que les jeunes gens sont sujets à frauder les droits de l'Église... Vous m'entendez, monsieur ?

— Parfaitement ; mais tout cela n'a rien de commun avec M. Saint-Léger.

— Au contraire, monsieur, vous avez vu passer la mariée ? elle est fort belle, n'est-il pas vrai ? Eh bien, M. Saint-Léger l'aime presque autant qu'Antoine... mais d'une autre façon... C'est un ancien soldat... le père et le mari de la jeune femme craignent toujours quelque violence.

— Cependant, dit Maxime, on prétend qu'il doit épouser mademoiselle Dulaurens.

— C'est vrai, répondit le postillon ; mais cela n'empêche pas un homme comme lui de vouloir perdre une pauvre fille... C'est une peste pour le pays, messieurs, que ce Saint-Léger... Pardon, ajouta le postillon, c'est peut-être un de vos amis ?

— Du tout.

— Vous venez de Paris pour le voir?

— C'est le seul but de notre voyage, dit Charles.

— Eh bien, suivez ces braves gens qui marchent devant nous. Je parie que vous trouverez M. Martial à l'église ; il ne pourra pas s'empêcher d'aller rôder autour de la mariée.

Les deux jeunes gens prirent ce parti ; ils descendirent de la berline et gravirent à pied le chemin court, mais montant, qui conduisait à Chauny.

Nous avons laissé, la veille au soir, Martial grelottant dans son lit et en proie à toutes les terreurs que donnent une mauvaise conscience, un meurtre récent et une vision, ou, si l'on veut, un rêve causé, sans doute, par les événements de la journée. Son sommeil se prolongea jusqu'au lendemain, et il se réveilla l'esprit libre et le corps dispos ; en songeant à l'apparition qui l'avait troublé, il s'étonnait de sa faiblesse.

— Est-ce que je vais devenir aussi craintif et aussi poltron que M. Dulaurens ? se dit-il ; moi que les vivants n'effrayent pas, j'aurais peur d'un homme mort !

Il se leva et s'approcha de ce fauteuil sur lequel il s'était assis la veille ; il s'y placa de nou-

veau et chercha de l'œil sur le parquet la trace de cette neige dont il avait vu les flocons épars. Le parquet, frotté et luisant, attestait la propreté des domestiques de sa mère, et aucune trace d'humidité n'avait altéré la cire qui le couvrait. Tout était illusion, rêvasserie d'un homme qui a lutté toute la journée contre le mauvais vouloir des uns, l'animadversion secrète des autres, et qui a mal dîné. Cependant M. Martial fut obligé de s'avouer que sa mère voulait se débarrasser de lui, que Dulaurens manquerait du courage nécessaire pour lui donner sa fille, et que madame de Tonneins, aidée du colonel de Rambert, allait le poursuivre. Il fallait donc s'éloigner pour quelques mois et laisser à la colère et à la douleur de madame de Tonneins le temps de s'apaiser. Il écrirait à Dulaurens que l'ardeur qu'il avait mis à le servir, l'ayant compromis, il allait passer six mois à l'étranger, et que, ce temps écoulé, il reviendrait le sommer de tenir sa parole et épouser mademoiselle Laure.

— Et nous verrons, se disait-il, si cet homme qui a peur de tout le monde, osera se jouer de moi et disposer de sa fille.

Il comptait quitter Chauny et aller à Amiens, non afin de demeurer dans la famille de sa mère, mais pour, de là, gagner Abbeville, puis le Tréport et Saint-Valery, où quelque contre-

bandier le cacherait au fond de sa barque et le jetterait sur les côtes d'Angleterre avec des ballots de soieries lyonnaises et des barriques d'eau-de-vie de Cognac. C'était un projet facile à effectuer avec de l'argent, et Martial était persuadé que sa mère se refuserait à un pareil arrangement. Madame Saint-Léger passait pour riche ; sa parcimonie habituelle faisait croire qu'elle accumulait ses revenus, et que, chez elle, des cachettes mystérieuses contenaient des quantités considérables de bijoux, de billets de banque et de pièces d'or. C'était l'opinion de Sans-Pareil, toujours disposé à accuser la veuve des vices qui avaient rendu le mari malheureux. Martial, instruit de ces détails, regardait sa mère comme une fée qui n'avait qu'à frapper de sa baguette les murs de sa maison pour en faire sortir des trésors, et cette femme lui refusait quelques milliers de francs indispensables pour échapper à ses ennemis ?

Martial sortit de sa chambre, résolu à voir sa mère et à tenter cette négociation difficile. Il apprit de Thérèse, la femme de chambre, que madame Saint-Léger n'était pas au logis, et il remonta chez lui pour écrire à Dulaurens. Il achevait sa lettre quand Thérèse vint le surprendre. C'était une fille de trente-six ans environ, petite, maigre, à l'air fin, rusé, et qui se

maintenait dans les bonnes grâces de la mère par un espionnage dont Martial lui-même avait à se plaindre.

— Que me voulez-vous? dit brusquement Martial, qui savait que Thérèse, comme toutes les vieilles filles, évitait avec affectation d'entrer dans la chambre d'un garçon.

— Monsieur Martial, répondit Thérèse, je suis fâchée de vous déranger, mais tout à l'heure, quand je vous ai vu, j'ai oublié une commission de madame... je n'avais pas la tête à moi.

— Ah! vous avez vu passer Thomas, le tailleur... votre amoureux?

C'était une épigramme dure pour la femme de chambre, parce que Thomas l'avait d'abord recherchée, puis négligée et venait enfin d'épouser la fille d'une mercière de Chauny, une jeune et jolie personne. Thérèse rougit; mais elle avait dans son carquois des flèches plus aiguës que celles de Martial.

— Dieu m'a fait la grâce d'échapper à ce Thomas, dit-elle; c'est un mauvais sujet: il a déjà battu sa femme deux fois depuis quinze jours, et il n'y a que trois semaines qu'il est marié... J'ai vu un mariage qui m'a réjoui... vous savez que la petite Mariette Morin est ma parente?

— Mariette? s'écria Martial; et le nom seul de cette jeune fille réveilla sa passion.

— Oui, sa grand'mère était la cousine au second degré de mon grand-père.

— Et voilà pourquoi, dit Martial, vous m'avez dénoncé à ma mère comme voulant séduire cette petite fille.

— Dame, monsieur, une fille sage... ma petite cousine. Mais, aujourd'hui, je ne crains plus rien. La voilà mariée... elle a épousé Antoine; je viens de les voir passer devant la maison, ils sortent de la mairie. Dans quelques heures, ce sera le tour du curé.

Martial n'était pas précisément instruit du moment du mariage de Mariette; mais il savait qu'il était arrêté, puisqu'il avait vu la veille, de ses yeux, l'amour des fiancés éclater en présence du père et de la mère de Mariette; mais apprendre que cette union venait d'être scellée par la loi, et l'apprendre de la bouche d'une femme qui jouissait de la peine qu'elle lui causait, c'était être frappé dans sa passion et dans son orgueil. Il fut sur le point de battre la femme de chambre et de la jeter à la porte.

Celle-ci, forte de la protection de sa maîtresse, crut pouvoir impunément irriter Martial.

— Si madame avait été ici, continua-t-elle, j'aurais été à la mairie assister à ce mariage, et j'irais, cette après-midi, à la cathédrale; mais

madame m'a recommandé de ne pas quitter la maison pendant son absence.

— Où est donc ma mère ? demanda Martial, qu'une colère sourde agitait déjà.

— Madame est chez ses fermiers de Brétigny ; elle va surveiller une coupe de bois ; elle reviendra demain dans la journée.

-- Demain ? répéta Martial.

— Peut-être ce soir, dit Thérèse, mais je ne l'attends que demain. Il a été convenu que vous partiriez aujourd'hui même pour Amiens ?

— Oui, ma mère veut que je quitte Chauny.

— Madame, continua Thérèse avec la cruauté d'un femme qui sait tout ce que de pareils détails ont d'injurieux en passant par sa bouche, madame payera le voyage ; elle l'a même déjà payé, et le père Simon, le maître de poste, vous prendra dans une voiture qu'il envoie ce soir à Amiens... et voici, ajouta la femme de chambre en présentant à Martial un objet mince et enveloppé dans un petit morceau de papier, voici ce que madame m'a dit de vous donner.

Martial prit ce papier et le déploya ; il renfermait deux pièces d'or !!!... Quoique madame Saint-Léger payât le voyage de son fils et qu'elle l'envoyât chez une parente où il serait à l'abri de tout besoin, l'exiguïté de la somme rendait ce don ridicule, et la main par laquelle il pas-

sait en faisait quelque chose d'humiliant. Madame Saint-Léger voulait évidemment éviter une demande d'argent directe, et elle s'était absentée pour se débarrasser de son fils sans le voir, au moment de son départ. Martial jeta les deux pièces d'or par terre et courut à la porte de sa chambre, qu'il ferma à double tour.

— O ciel ! s'écria Thérèse, dont la pudeur de vieille fille s'alarma sur-le-champ, que voulez-vous faire de moi, monsieur Martial ?

— Rien, Thérèse ; et, si vous voulez m'écouter, et surtout m'obéir, vous sortirez d'ici saine et sauve, telle que vous y êtes entrée.

— C'est impossible, monsieur Martial, quand on ne veut pas insulter une pauvre fille, on ne ferme pas la porte.

— C'est que, répondit Martial, qui crut que, pour gagner plus facilement la femme de chambre, il fallait commencer par l'effrayer ; c'est que, si vous ne m'obéissez pas, je vous tords le cou comme à un poulet.

Et, avec le pouce et l'index de la main droite, il lui serra le cou de façon à l'empêcher de crier et à lui enlever la respiration.

— Maintenant, dit-il en permettant aux poumons de Thérèse d'aspirer et de respirer un peu d'air, écoutez-moi. Il faut que je parte ce soir même pour obéir à ma mère et pour ma propre

sûreté; mais je ne puis m'arrêter à Amiens : il est nécessaire que je sorte de France; si ma mère était à Chauny, au lieu de surveiller la coupe de ses bois à trois lieues d'ici, elle-même me donnerait l'argent dont j'ai besoin. Vous allez donc me livrer ces clés, afin que je le prenne de mes mains, puisque malheureusement elle est absente.

— Comment, monsieur, voler votre mère?

— Qu'appellez-vous voler? Thérèse, vous me manquez de respect et vous calomniez ma mère. Elle donnerait tout ce qu'elle possède pour me tirer du danger où je me trouve.

Thérèse, au lieu de répondre, indiqua de l'œil les deux pièces d'or jetées sur le parquet, et qui prouvaient la fausseté de ce que venait de dire Martial. Celui-ci se trompa sur la signification de ce regard; il y vit une preuve d'avidité.

— Ces deux pièces d'or sont à vous, Thérèse; vous pouvez les prendre, je vous les donne.

C'était un cadeau magnifique pour une servante peu habituée aux gratifications de sa maîtresse; mais le service demandé était aussi d'une nature très-délicate; il était, d'ailleurs, impossible à rendre.

— Allons, Thérèse, les clés!

Thérèse tira de sa poche une grosse clef commune, la clef du grenier où elle couchait.

— Je n'ai pas d'autre clef que celle-là, dit-elle ; vous savez combien madame est méfiante : elle n'a de confiance qu'en elle-même... Ah ! bien, oui ! des clefs ! Madame ne me confie pas même la clef de la cave... Les clefs de madame ne la quittent jamais ; la nuit, elles sont sous son oreiller... Madame a emporté ses clefs, dit Thérèse d'une voix ferme.

La femme de chambre avait l'accent de la vérité et ce qu'elle disait s'accordait d'ailleurs avec le caractère connu de madame Saint-Léger.

— A la bonne heure, reprit Martial, mais vous savez au moins où ma mère renferme son argent. Sa chambre à coucher a des coins et des recoins dans lesquels elle enfouit ses billets de banque. Une fille aussi adroite que vous les a devinés. On dit, Thérèse, et je ne vous demande qu'un signe de tête pour vous faire riche, vous n'avez pas même besoin de parler ; on dit que, sous le pied droit de son lit, du côté de la tête, se trouve une feuille du parquet qui s'enlève rien qu'en tournant une petite vis et que là est le magot... Hein ! n'est-il pas vrai, Thérèse ?

— Ah ça, mais, monsieur Martial, décidément vous voulez voler votre mère ? dit Thérèse avec plus d'étonnement et de frayeur que d'indignation.

Martial venait d'essayer s'il pouvait faire une complice de la femme de chambre ; si, chez elle, l'intérêt serait plus fort que l'aversion, car il s'en savait haï et il ne la croyait pas honnête ; il venait d'échouer.

— C'est peut-être prudence, dit-il, elle n'a pas foi en moi.

Il prit alors son parti sur-le-champ : il se précipita sur Thérèse, et, lui donnant un coup sur la tête pour l'étourdir, il la fit tomber à ses pieds, attacha la malheureuse femme de chambre au pied du lit, lia fortement ses mains, et mit un mouchoir dans sa bouche pour prévenir ses cris.

— Je lui rends service, se dit-il, ma mère ne l'accusera pas d'être ma complice.

Il ramassa ensuite les deux pièces d'or, les mit dans sa poche, sortit de sa chambre, en ferma la porte avec soin et passa dans l'appartement de sa mère.

Nous avons dit que madame Saint-Léger n'était point avare, mais seulement jalouse de conserver et même d'augmenter sa fortune. Son esprit défiant et juste lui avait fait comprendre le danger de conserver chez elle des sommes considérables, que des malfaiteurs, des domestiques infidèles, ou son fils lui-même, auraient pu lui dérober.

La veuve du raïa, celle d'un riche musulman, la sultane favorite, pratiquent dans les murs des cachettes mystérieuses, où elles cachent leur or, parce qu'une confiscation peut les ruiner, et que le caprice qui les a enrichies peut leur enlever leurs trésors. Il n'en est pas de même en France, où le pouvoir protège et garantit la fortune des citoyens. Madame Saint-Léger avait un banquier à Paris et plaçait ses fonds sur l'État; il n'y avait dans sa chambre point d'or caché sous le parquet, point de mur creusé pour recéler des trésors. Martial chercha vainement. Néanmoins, madame Saint-Léger avait des diamants. Martial brisa un secrétaire et s'empara d'un écrin où se trouvaient des bijoux d'une certaine valeur. Il sortit ensuite de la maison de sa mère pour n'y plus rentrer, et prit le chemin de la poste, afin d'accélérer son départ; il lui convenait d'être loin de Chauny avant le retour de sa mère. Quelques napoléons devaient lui suffire pour gagner un port de mer, et, une fois en Angleterre, il tirerait facilement parti des diamants dont il venait de s'emparer. Cependant, d'invisibles attaches le retenaient à Chauny, il lui semblait que ses pieds ne pouvaient se détacher du sol. En s'éloignant, il ne quittait pas tout, tout le quittait. Semblable à l'homme égoïste et cruel qui, atteint mortellement d'une

fièvre contagieuse, cherche à toucher ceux qui l'entourent pour leur communiquer la mort qui l'attend, Martial marchait d'un pas inquiet, ne sachant pas encore s'il lui convenait vraiment de partir. Rusé et en même temps audacieux, il se demandait si le parti le plus sage n'était pas d'attendre sa mère, de l'effrayer, de la menacer et de tirer d'elle une somme considérable en échange de son écrin.

Ces hésitations le conduisirent jusque sur la place de l'Église, et, au moment même, Antoine et Mariette, accompagnés du père et de la mère Morin, franchissaient les degrés du temple. Mariette, un bras passé sous le bras de son époux, aperçut Martial à dix pas d'elle : un sourire léger effleura les lèvres de la jeune femme et exaspéra Martial, qui y vit, soit du dédain, soit une preuve de la joie qu'éprouvait Mariette à lui échapper. Martial, furieux, allait s'élancer et se livrer, sans doute, à une violence inutile, lorsqu'un grand jeune homme lui mit rudement la main sur l'épaule.

— Vous êtes M. Martial Saint-Léger ?

— Oui, dit Martial en se dégageant ; que me voulez-vous ?

Alors Maxime de Tonneins s'avança à son tour.

— C'est moi, dit-il, qui viens vous demander compte du sang de mon frère.

II

— Le fils mort. —

Pierre, que nous avons laissé revenant de Chauny à Noyon, courut d'abord après le lièvre blessé, puis il s'arrêta tout à coup.

— C'est une sottise, pensa-t-il, que de m'occuper de cet animal : il n'a probablement que quelques plombs dans les oreilles et ses quatre pattes valent mieux que mes deux jambes... File, mon garçon, détale ! tu n'auras pas l'honneur de paraître sur la table d'Adrienne le jour de la Noël ; mais, si jamais je reviens ici avec mon chien, gare à toi !

Et Pierre, dont le carnier était plein, reprit joyeusement son chemin, en songeant à son ami Dulaurens, chez qui, sans doute, se trouvait M. Martial, puisqu'il n'était pas à Chauny. Il se demandait si, en arrivant à Noyon, il n'irait pas droit chez M. Dulaurens, non pour voir Martial, mais Dulaurens lui-même, et, comme tous les hommes habitués à cheminer seuls, il s'entretenait tout haut avec lui-même.

— Oui, se disait-il, j'attendrai le dragon demain matin à l'heure de l'affût. Dès qu'il mettra les pieds hors de la maison, je m'attacherai à lui, et bien habile s'il m'échappe. Pour Dulaurens, je le verrai ce soir même. « Maxime, lui dirai-je, est amoureux de Laure ; je n'exige pas que les jeunes gens se marient. Avant tout, il faut que je m'entende avec Adrienne ; peut-être ce mariage ne lui convient-il pas, et... alors comme alors... Mais, dans aucun cas, je ne vous permettrai de donner Laure à M. Martial Saint-Léger ; nous ne supporterons jamais, ni Adrienne ni moi, que les Saint-Léger s'établissent à Noyon, ni surtout qu'ils deviennent nos voisins. »

Ces projets une fois arrêtés dans son esprit, Pierre marcha gaiement vers Noyon, et, en dehors de la ville, il s'arrêta au cabaret de la *Boule-Rouge*, dont il ne savait pas, disait-il souvent, ce qu'il aimait le mieux, du bon vin ou de l'hôtesse. Il arriva à Noyon que la nuit était déjà venue depuis longtemps, et, avant de faire sa visite à M. Dulaurens, il voulut entrer chez madame de Tonneins, pour mettre son gibier dans les mains de Jeanne, sa mère.

Gai comme un chasseur qui a bien employé sa journée et qui s'est rapproché de sa proie du lendemain. Pierre entra dans la cuisine le sourire sur les lèvres.

— Ohé ! ohé ! la mère, dit-il en jetant son carnier sur une table et en posant son fusil à l'angle de deux murailles, ohé ! la mère, voici les provisions.

La cuisine était déserte, les fourneaux froids, Pierre entra dans une maison où les soins matériels de la vie n'avaient occupé personne, dans une maison où l'on n'avait pas dîné.

— Où sont-ils donc tous ? pensa-t-il.

Il appelle, il regarde, il furette dans tous les coins ; alors il quitte la cuisine, revient dans le vestibule et monte au salon.

— Adrienne est malade, se dit-il, ma mère est auprès d'elle.

Mais tout cela n'expliquait qu'imparfaitement l'abandon total des fourneaux, et Pierre frémit en ouvrant une porte qui devait, en effet, lui montrer un spectacle aussi terrible qu'imprévu : Eugène, mort et étendu sur un brancard grossier ; Adrienne, assise auprès du cadavre de son fils, le coude appuyé sur le bras du fauteuil, et sa tête soutenue par sa main, immobile, les cheveux défaits et leurs tresses noires qui faisaient ressortir la pâleur de ses joues. Deux bougies éclairaient à demi ce spectacle funéraire, et les larmes de la mère tombaient sur le visage livide de l'enfant. A quelques pas plus loin, c'est-à-dire aux pieds du cadavre, la vieille

Jeanne troublait cette scène de désolation par ses pleurs bruyants et par ses cris étouffés. A la vue de Pierre, madame de Tonneins leva la tête ; elle quitta ensuite son fauteuil d'un seul mouvement, comme un automate mû par un ressort, et, étendant la main vers le cadavre :

— Il l'a tué, dit-elle d'une voix déchirante, il a tué mon enfant !

— Qui ? qui ? demanda Pierre pouvant à peine en croire ses yeux.

— Le fils du misérable qui a tué ma mère, s'écria madame de Tonneins avec des sanglots.

Et elle retomba dans son fauteuil en cachant son visage dans ses mains.

— L'assassin n'est pas à Chauny, j'en viens ; où est-il donc ? dit Pierre en serrant les poings.

Il s'approcha du jeune homme mort, il le considéra d'un œil avide, il examina la plaie, il baisa cet enfant qu'il avait vu naître. Cependant Jeanne lui contait cette histoire sanglante.

— Le pauvre enfant aimait Laure, lui dit-elle, voilà la cause de sa mort.

— Lui ! s'écria Pierre, vous vous trompez, ma mère, c'est Maxime qui aime Laure... et qui en est aimé, ajouta-t-il.

A ces mots, madame de Tonneins devint attentive et une pensée terrible traversa son esprit.

— Maxime ! dit-elle , Maxime aime la fille de M. Dulaurens , et il en est aimé ?

Elle venait de perdre la moitié de sa vie ; la seconde moitié se trouvait menacée si cette funeste nouvelle était vraie. Le fer qui venait de tuer son fils aîné était suspendu sur la poitrine du second. Deux enfants morts tous deux pour quelques regards jetés à la dérobée sur la fille de Dulaurens , pour quelques mots échangés avec une enfant ! car une passion véritable , madame de Tonneins ne l'admettait pas. Maxime était perdu si le meurtrier d'Eugène et lui se rencontraient , et elle attendait Maxime ! Quelques mots échappés à M. de Rambert avant son départ pour Paris lui avaient fait comprendre que son fils allait arriver à Noyon. Le colonel , impuissant à consoler une mère , avait senti que la présence de son second fils pouvait seule lui adoucir la douleur d'avoir perdu l'aîné. Elle interrompit donc brusquement Pierre.

— Que dis-tu , Pierre ? Maxime aime cette fille , et tu le sais , toi ?

Pierre baissa la tête. Il était coupable , et cette faute venait de coûter la vie à Eugène et compromettait celle de Maxime.

— Vous vous trompez , Pierre , s'écria de nouveau Adrienne , Maxime n'aime pas cette fille , il ne l'a jamais aimée... et si... Mais non ; cette

fille vient de me coûter, à moi un fils, à lui un frère, elle lui sera éternellement odieuse.

Elle se leva alors et passa dans sa chambre à coucher. Hélas ! les femmes ont beau nier l'amour, elles y croient si bien, que souvent même elles le supposent là où il n'est pas. Ainsi une seule parole de Pierre venait de troubler Adrienne jusques au fond du cœur, et, quand elle disait que le meurtre d'Eugène ferait haïr à Maxime une jeune fille aimée, elle ne le croyait pas elle-même. Pourquoi haïr mademoiselle Laure ? Était-elle pour quelque chose dans ce meurtre ? Et si Pierre disait vrai, Maxime n'avait-il pas un motif de plus pour courir à un péril certain ?

Dès que madame de Tonneins fut retirée, Pierre laissa couler ses larmes sans contrainte, il se fit conter de nouveau par sa mère tous les détails d'une catastrophe qu'il aurait voulu prévenir au prix de son sang. Le récit de Jeanne ne fit qu'augmenter sa douleur et le rendre plus coupable à ses yeux ; mais comment deviner que M. Martial Saint-Léger quitterait Chauny, qu'un duel était engagé entre ce dernier et Eugène, et que Gondrin permettrait un pareil combat ? N'importe, il était comptable du sang versé, il fallait qu'il vengeât cet enfant mort qui semblait prier pour son frère en danger, et il ne pouvait reparaître devant Adrienne que pour

lui dire : « Ne craignez plus rien, ma sœur ; si nous pleurons Eugène, du moins, nous n'avons rien à redouter pour Maxime. »

Jeanne regardait son fils, devenu sombre et silencieux ; elle paraissait deviner ses pensées.

— Tu n'étais pas parti pour chasser, Pierre, lui dit-elle.

— Non, je viens de Chauny, où je croyais trouver l'homme qui est ici, répondit-il en indiquant de la main le mur mitoyen qui, ainsi que nous l'avons dit, soudait l'une à l'autre les deux maisons.

— Il est là ? demanda Jeanne.

— Il y est depuis hier au soir ; il n'a pas paru à Chauny.

Alors la vieille Jeanne se mit à verser des pleurs et cacha sa tête dans son tablier.

Il y a des moments où l'âme s'effraye et s'épouvante sans cause apparente, ou du moins sans cause immédiate ; la peur saisit, le vertige gagne, on craint l'approche d'une catastrophe, on devine que le sang va couler. Le paysan au pied du Vésuve, le citadin sentant sa poitrine opprimée par le nuage électrique qui va fondre sur la ville, s'attendent tous deux à l'éruption du volcan et aux coups du tonnerre ; cependant ils hésitent à fuir et à se mettre à l'abri : un certain fluide magnétique les arrête ou les attire, et ils

tournent involontairement les yeux du côté du danger. Ainsi était Jeanne : le cadavre d'Eugène, livide et froid devant elle, lui présageait des malheurs prochains, une lutte fatale peut-être à sa vie, et sans doute au bonheur de tous ceux qui l'intéressaient, et elle ne put s'empêcher néanmoins de faire quelques-unes de ces réflexions imprudentes qui, comme la pierre jetée dans le cratère, déterminent l'explosion.

— Si les murailles étaient de verre, dit-elle en parlant de Martial, le misérable pourrait donc voir celui qu'il a tué ce matin.

Le front de Pierre se rida, et l'ancien soldat regarda le mur, comme pour s'assurer de son opacité.

— Et il s'est trompé, dit-il : Eugène, ma mère, ne s'occupait pas de la jeune fille ; c'est Maxime qui l'aime et qui en est aimé. Je viens de le dire à Adrienne.

— Est-ce qu'il tuerait Maxime ? demanda Jeanne épouvantée et en levant les mains au ciel.

— Non, reprit Pierre, je suis là, et Maxime est à Fontainebleau.

On sait que Pierre, tout en disant vrai, se trompait néanmoins, puisque Maxime devait arriver à Chauny le lendemain et y rencontrer le meurtrier de son frère.

— Mais, dit encore Jeanne, et elle hésita un

moment avant de faire cette demande, qui a appris à ce Martial l'amour d'un des jeunes de Tonneins et celui de Laure ?

— Ce n'est pas moi, répondit naïvement Pierre; je me serais fait couper en quatre quartiers avant d'ouvrir la bouche, et Adrienne ne me pardonnera pas mon silence avec elle.

— Ce n'est pas Laure ? ajouta Jeanne.

— Pauvre enfant ! s'écria Pierre, comme elle doit pleurer et gémir à l'heure qu'il est !... Cette fille nous coûte cher ! ajouta-t-il.

— Alors, dit enfin Jeanne en élevant la voix, c'est Dulaurens.

Ainsi l'instinct de serviteurs dévoués leur faisait toucher au doigt la vérité. On savait que chez Germain Dulaurens la haine avait succédé à l'amour; on savait aussi qu'il avait été gravement insulté, frappé autrefois au visage et depuis méprisé et honni; incapable de se venger, il avait dû en nourrir la volonté et l'espérance. Jeanne et Pierre lui-même comprirent que rester dans l'ombre et faire agir un tiers, ce devait être là depuis longtemps le désir secret d'un homme faible et humilié. Ils aimaient, du reste, tous deux Dulaurens; ils ne le croyaient pas cruel, mais haineux, et ils sentaient qu'un mot avait pu suffire pour que le père de mademoiselle Laure fût vengé plus qu'il ne l'aurait voulu.

— Oui, dit Pierre en se levant, c'est Germain, et je vais l'aller trouver : il a chez lui quelque chose qui m'appartient.

Puisque Pierre assurait que Martial était au moment même chez Dulaurens, son complice, le sens de ces mots ne pouvait présenter aucun doute : ce quelque chose qui appartenait à Pierre, c'était Martial ; et cependant Jeanne ne se leva pas, elle ne se jeta pas sur son fils pour le retenir, soit qu'elle regardât le meurtrier d'Eugène comme un ennemi peu dangereux, soit qu'en face d'un cadavre, et témoin du désespoir de madame de Tonneins, elle oubliât le péril où elle précipitait son propre fils.

— Oui, répéta-t-elle, c'est de Dulaurens que part le coup.

Pierre se couvrit d'un manteau grossier, et, traversant le jardin, il jeta facilement en dedans la porte vermoulue qui séparait les deux habitations ; il s'avança ensuite vers une fenêtre du rez-de-chaussée, et frappant doucement sur une vitre éclairée par une lumière intérieure, il se fit ouvrir une porte pareille à celle qu'il venait de franchir chez madame de Tonneins : la porte de la cuisine.

— C'est vous, Pierre ? dit la cuisinière, qui connaissait de longue main le frère de lait d'Adrienne.

— Oui, Madeleine, dit Pierre d'un air farouche et en s'asseyant auprès d'une table encore chargée de mets revenus à la cuisine sans être entamés, oui. Où trouverai-je Dulaurens ?

— Dans son cabinet.

— Seul ?

La question était délicate, parce que les serviteurs de Dulaurens, n'ayant pas vu sortir M. Martial Saint-Léger, le croyaient toujours dans la maison et caché précisément dans la pièce où Dulaurens était alors enfermé ; aussi la cuisinière se garda-t-elle de répondre directement.

— C'est donc bien vrai, dit-elle, que ce pauvre M. Eugène a fermé les yeux pour ne plus les rouvrir, et que nous ne le verrons plus aller et venir dans le jardin et planter et déplanter les arbres de sa mère avec vous, monsieur Pierre ? Pauvre jeune homme ! et penser que M. Martial l'a saigné comme un poulet ! Que ce Martial de malheur ne restait-il à Chauny au lieu de venir à Noyon tuer les jeunes gens de la ville ! C'est madame de Tonneins qui doit être dans une douleur et dans une colère à faire trembler ! Moi, d'abord, si on m'avait tué un enfant !...

— Ainsi, dit Pierre, cet homme, ce Martial est ici ?

— Oh ! monsieur Pierre, reprit la cuisinière,

il se passe des choses bien singulières dans la maison : ils se cachent tous dans leurs chambres... Voyez le dîner!... le voilà tout entier sur ma table... personne n'y a touché, et mademoiselle Laure...

Au nom de la jeune fille, bien innocente, hélas! des malheurs de la journée, Pierre fit un mouvement de colère. Nous avons dit qu'il aimait Laure et que même il était le confident de ses amours; mais ce sentiment était subordonné à son dévouement et à son amitié pour madame de Tonneins et ses enfants : eux seuls étaient tout pour lui, le reste du monde ne venait qu'après, et Laure avait été le prétexte et la cause indirecte de la mort d'Eugène et elle était un danger pour Maxime.

— Que le diable emporte cette mijaurée, s'écria Pierre, elle nous coûte plus qu'elle ne vaut!

— Que dites-vous, monsieur Pierre? Mademoiselle?...

— Oui, mademoiselle, reprit Pierre en se levant, quand elle serait au fond d'un puits, tout n'en irait que mieux et nous serions plus tranquilles.

— Mademoiselle au fond d'un puits! répéta Madeleine scandalisée.

— Ou ailleurs, dit Pierre, enfin bien loin d'ici... Voyons, Dulaurens est dans son cabinet?

— Oui, monsieur Pierre.

— Et Martial est avec lui ?

— Oui, monsieur Pierre, c'est-à-dire non... Écoutez, monsieur Pierre, je l'ai vu entrer ici à midi et demi... il venait de...

— J'entends, dit Pierre d'un air sombre.

— Il est monté chez monsieur comme un homme qui ne veut pas être aperçu, ajouta Madeleine. Il allait se cacher sans doute : c'est facile chez monsieur, parce que, au fond du cabinet, il y a une armoire...

— Je la connais, dit Pierre.

— Eh bien, monsieur Pierre, ce n'est pas une armoire, mais une véritable porte qui donne sur un corridor ; le corridor conduit à un petit escalier, de façon qu'on ne sait jamais qui est ou qui n'est pas dans le cabinet. Ce n'est pas M. Germain qui a pris ces précautions, mais son père... un vieux ladre... Vous l'avez connu ?

— Sans doute... Et, Madeleine, vous n'avez pas vu sortir M. Martial ?

— Non, monsieur Pierre.

— Je vais faire ma visite à ces deux messieurs.

Et Pierre quitta la cuisine et se dirigea vers le cabinet de M. Dulaurens.

— Je ne sais pas ce qui va arriver, se dit Madeleine en détachant une aile de poulet qu'il

fallait bien se résoudre à manger, puisque personne dans la maison n'y avait touché ; mais je ne donnerais pas une feuille de persil de la tête de M. Martial : madame de Tonneins, Pierre, le jeune Maxime, et jusqu'au bel officier qui a une jambe de bois, personne ne le laissera vivre tranquille... C'est égal, je croyais un meilleur cœur à M. Pierre. Vouloir jeter mademoiselle Laure dans le puits, cela n'est pas bien.

Mademoiselle Madeleine était une belle brune de trente ans, aux cheveux noirs, à la figure échauffée, soit par le feu des fourneaux, soit par un amour un peu trop vif pour la dive bouteille. Elle possédait quelques économies et avait cru jusque-là que Pierre ferait bien de songer à elle, et qu'elle serait heureuse avec le frère de madame de Tonneins, dût-elle quitter pour ce mariage le service de M. Dulaurens. Mais, ce soir-là, Pierre lui apparut sous un aspect nouveau. Elle dit plus tard qu'elle avait cru en le voyant, et surtout en l'écoutant, que ce n'était plus le même homme. Il avait, suivant elle, le front ridé par la colère, les yeux durs, les lèvres pâles, et ses paroles violentes lui avaient fait croire que c'était un homme capable de tout, puisque sa rage s'étendait jusque sur une jeune fille qui était la douceur même, et incapable de nuire à qui que ce fût.

— J'avais envie, disait-elle, de ne pas le laisser monter chez monsieur, mais monsieur l'avait demandé plusieurs fois dans la journée, et les domestiques ne peuvent pas s'opposer à ce que veulent les maîtres.

M. Dulaurens n'était pas le seul à s'enquérir de Pierre ; Laure, dont l'ingrat frère de lait de madame de Tonneins venait de parler avec tant d'injustice, cherchait aussi à voir ce confident de ses amours, cet ami de son enfance qui pouvait seulla guider dans des circonstances aussi douloureuses. L'émotion de la rue, l'arrivée du cortège funèbre dans la maison voisine ; elle avait tout entendu et tout vu, et elle ne tarda pas à apprendre qu'elle-même était la cause de ce funeste combat. Mieux instruite que la cuisinière Madeleine, si elle n'avait pas vu entrer le meurtrier, du moins elle l'avait vu sortir et elle ne pouvait pas douter de la complicité de son père, qui d'abord avait donné asile à M. Martial et ensuite favorisé son évasion.

Lorsque son épouvante lui permettait de songer à l'avenir, mademoiselle Laure faisait les plus tristes réflexions.

— Hélas ! se disait-elle, je ne suis pas la cause de la mort de ce malheureux M. Eugène, puisqu'il n'a jamais songé à moi et que je ne me souviens pas d'avoir échangé avec lui un mot ou un

regard, mais j'en suis l'occasion, et cela suffit pour que madame de Tonneins, qui me hait déjà parce que je suis la fille de mon père, me haisse encore davantage à l'avenir puisque je lui coûte un fils... Oh ! mon Dieu ! ajoutait-elle, en répandant des larmes, ne vais-je pas devenir un objet de douleur pour Maxime lui-même ? Pourrait-il me voir maintenant sans se rappeler la mort de son frère ?

L'amour d'une jeune fille raisonne aussi juste que l'amour maternel, et il a les mêmes appréhensions. Les dangers qu'allait courir Maxime occupaient aussi Laure ; il voudrait venger son frère, et, d'ailleurs, la rage de M. Martial redoublerait dès qu'il aurait reconnu son erreur. Elle se rappelait en frémissant ses lettres à celui qu'elle aimait, et elle craignait avec raison que Maxime ne quittât Fontainebleau pour venir l'arracher à un homme avide de sang. Pierre seul pouvait calmer ses inquiétudes, et peut-être prévenir les malheurs qu'elle redoutait ; mais Pierre ne se montrait nulle part, et puisqu'elle avait vu Martial s'éloigner, peut-être était-il aux prises avec le meurtrier ; car, depuis quelques heures, les deux maisons voisines étaient remplies de préoccupations sanglantes.

Au lieu de Pierre, ce fut M. Dulaurens qui vint surprendre Laure au milieu de ses pleurs. La

jeune fille était pâle, et ses yeux rougis par les larmes prouvaient une douleur que la présence de son père ne put comprimer. Il faut se souvenir que M. Dulaurens, mal instruit des sentiments de Laure, la supposait atteinte à l'endroit le plus sensible du cœur. Il était lui-même pâle, défait, et la crainte faisait sur lui l'effet de la douleur.

— Ma fille, dit-il en entrant, nous sommes tous bien malheureux.

Laure jeta sur son père un regard que celui-ci prit pour un reproche.

— Oh ! continua-t-il, ne te plains pas de moi, Laure, ce n'est pas moi qui suis coupable... tout le mal vient de cette femme...

Et il désigna du doigt le mur mitoyen qui joignait sa propre maison à celle de madame de Tonneins.

— Cette femme ? répéta Laure.

— Oui, madame de Tonneins, mon ennemie depuis vingt ans et qui aujourd'hui encore convoite ma fortune. Il a bien fallu te marier pour lui ôter toute espérance... J'ai eu la main malheureuse, Laure, je l'avoue : j'ai choisi un homme que tu n'aimes pas et dont la violence nous met aujourd'hui tous en danger. Rassure-toi, je suis bon père, Laure, et tu n'épouserai pas Martial, pourvu que tu t'opposes à ce mariage toi-même ; car, moi, j'ai donné ma parole.

En parlant ainsi, M. Dulaurens se laissa aller plutôt qu'il ne s'assit dans un fauteuil, et il prêta l'oreille comme quelqu'un qui craint l'approche de l'ennemi et qui croit entendre des bruits de pas.

— O mon père ! s'écria Laure en joignant les mains, que je vous remercie ! vous êtes bon, vous m'aimez, vous ne permettrez pas que je devienne la femme de ce M. Saint-Léger, dont la vue seule m'épouvante.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, reprit Dulaurens avec violence. Moi, je suis engagé, j'ai donné ma parole ; il faut que vous compreniez bien cela, Laure ; il ne faut pas exposer votre père à la haine de madame Saint-Léger et aux outrages de son fils... c'est un homme dangereux que ce Martial... Mais vous, Laure, vous n'avez rien promis, et, moi-même, je ne me suis pas engagé à forcer votre volonté et à vous contraindre à vous marier malgré vous... Souvenez-vous, Laure, que, pour devenir la femme d'un homme, il faut dire : Oui ! Il vous sera d'autant plus facile de résister, que Martial, venant de tuer celui que vous aimiez...

— Celui que j'aimais ? dit Laure.

— Oui, mon enfant, je sais tout, reprit Dulaurens, tu aimais ce malheureux Eugène de Tonneins, qui vient de payer cher les leçons de sa

mère, et, quoique je n'aime pas cette famille de Tonneins, je donnerais une pinte de mon sang pour que M. Eugène vécût encore... Oh ! mon enfant, j'ai peur que nous ne payions bien cher cette mort, dont nous sommes cependant innocents.

Dulaurens cherchait ainsi à expliquer et à légitimer la mort du fils par l'avidité prétendue de la mère : Laure ne devait pas laisser à la conscience de son père ce subterfuge frauduleux.

— Mon père, dit-elle résolûment, le coupable est celui qui a prétendu que M. Eugène m'aimait, et que moi-même, ajouta-t-elle en baissant les yeux, je songeais à lui.

— Tu n'aimais pas ce jeune homme ?

— Non, mon père, une telle pensée n'est jamais entrée ni dans mon esprit, ni dans mon cœur... Ah ! si je l'avais aimé, croyez-vous que je serais ici, auprès de vous, chez vous?... Malgré vous, malgré madame de Tonneins elle-même, j'aurais couru le voir une dernière fois et pleurer auprès de ce qui reste de lui.

— Tu ne l'aimais pas... mais lui t'aimait.

— Non, mon père ; ou du moins je l'ignore ; cela seul prouve qu'il ne songeait pas à moi. Hélas ! il a vécu et il est mort sans m'avoir adressé un seul mot, sans m'avoir écrit une

ligne... Oh! non, non, je n'aurais pas voulu qu'il m'aimât, dit Laure en songeant à son propre amour et à celui de Maxime.

— Je me suis donc trompé, dit M. Dulaurens d'un air abattu.

— C'est donc vous qui avez également trompé M. Saint-Léger et qui lui avez mis l'épée à la main?

— Non pas, non pas, s'écria avec véhémence Dulaurens, que sa faiblesse et sa pusillanimité firent descendre au mensonge, ne t'avise pas de croire cela, Laure, ni de le répéter à qui que ce soit... Qui sait si Martial n'aura pas l'effronterie de m'accuser? Que ma fille, du moins, ne se joigne pas à lui?

— Ne craignez rien, mon père, je suis persuadée que vous êtes incapable d'avoir agi ainsi; mais vous êtes dans une grande erreur.

— Qu'y a-t-il encore, Laure? parle, mon enfant.

— Vous supposez que madame de Tonneins convoite votre fortune et votre fille! Hélas! non, mon père; et, si elle avait pu penser qu'un de ses fils s'occuperait de moi, elle se serait hâtée de l'éloigner... Vous haïssez cette dame, et elle vous le rend au centuple. La haine qu'elle a pour vous s'étend jusque sur moi, et c'est ce qui augmente ma douleur.

— Et ton effroi, n'est-il pas vrai, Laure ? Mais ne crains rien : nous lui abandonnerons Martial, le seul coupable dans tout ceci. Quant à nous, il nous sera facile d'éviter sa vengeance et celle de ses amis. Demain, nous partons pour Paris ; et, si nous ne nous y trouvons pas assez loin d'elle, nous sortirons de France, nous voyagerons en Italie... Mais, Laure, comment connais-tu les sentiments de madame de Tonneins ? et quand je te dis une chose que tu dois ignorer, comment peux-tu m'assurer le contraire ?

Cette question était dictée à M. Dulaurens par la méfiance naturelle à un père craintif et par la difficulté que nous éprouvons naturellement à abandonner une opinion arrêtée. Dulaurens voulait bien reconnaître en lui-même qu'il avait désigné la victime à Martial ; mais il lui répugnait d'apprendre que cette victime était innocente et que madame de Tonneins, loin de rechercher son alliance, l'aurait répudiée comme indigne d'elle et de son fils.

— Vous en savez plus que vous ne dites, répéta-t-il ; Laure, expliquez-vous.

Le trouble et l'effroi de M. Dulaurens croissaient à chaque parole ; le danger qu'il courait était évident, aux yeux de Laure, du moins, et l'amour filial de la sincère jeune fille s'augmentait encore de la bonté du père, qui, dans un

moment aussi fâcheux, venait à elle pour lui annoncer que, sans lui déplaire, elle pourrait refuser la main de M. Martial.

— Eh bien, mon père, dit-elle en répandant des larmes, ce n'est pas le malheureux jeune homme qui, à ce qu'il paraît, vient de mourir pour moi, que j'aime ; c'est son frère Maxime !

— Vous aimez M. Maxime, le fils d'une femme qui a pour nous, non-seulement de l'aversion, mais encore du mépris... Oh ! je vois ce que c'est, dit Dulaurens plein d'une colère jalouse, le fils est instruit par la mère, et il vous répète sa leçon : « Votre père est un indigne, vous dit-il, un homme sans cœur et sans honneur... Vous, vous n'avez aucun des défauts de votre père. »

— Mon père ! mon père ! s'écria Laure ; jamais Maxime ne m'a dit un mot que votre fille ne pût entendre ; il connaît trop le respect et l'amour que j'ai pour vous.

— Oui, reprit M. Dulaurens, vous, Laure, vous êtes belle, vous êtes bonne, vous avez un cœur noble et généreux ; votre seul défaut, ajouta-t-il avec amertume, c'est que vous êtes la fille de votre père... mais on peut remédier à ce malheur... madame de Tonneins sait comment on sépare un fils ou une fille de son père, et, quand l'enfant est unique, la fortune suit la fille.

L'allusion était d'autant plus injuste, que la condition du fait auquel se reportait M. Dulaurens, avait été l'abandon complet de cette fortune, qu'il avait conservée en sacrifiant son amour. Il ne devait pas conserver ce dernier prétexte de récrimination.

— Ne parlez pas ainsi, mon père, dit Laure ; vous êtes encore dans l'erreur. Je suis bien coupable ; n'importe, je vous dois la vérité. Hélas ! votre fille aime un jeune homme auquel elle désespère d'être unie. Nous nous aimons, M. Maxime et moi, et tout nous sépare : vous d'abord, qui ne donnerez jamais votre fille au fils de votre ennemie ; madame de Tonneins, qui ne pourrait souffrir un mariage semblable ; et, enfin, Maxime et moi, enfants soumis et décidés à ne jamais enfreindre vos ordres, surtout Maxime...

— Surtout Maxime ! s'écria le père. Ainsi, si ce jeune homme vous proposait de fuir avec lui, vous seriez assez dénaturée pour suivre mon ennemi ?

— Ce n'est ni ce que j'ai dit, ni ce que j'ai voulu dire, répondit tranquillement Laure ; permettez-moi d'expliquer ma pensée. Une fille unique, qui sait que son père l'aime, peut espérer de le fléchir, et vous êtes déjà à moitié miséricordieux pour moi, puisque M. Saint-Léger ne sera jamais mon époux. Maxime n'est pas si

heureux, il a une mère inexorable, et il est persuadé que madame de Tonneins ne permettra jamais notre mariage... Voilà, mon père, continua Laure en rougissant, ce qui rend ma faute sans excuse ; mais, en même temps, voilà qui vous prouve que madame de Tonneins n'a la volonté de vous enlever ni votre fille ni votre fortune.

Sans vouloir convenir de la justesse de ce raisonnement, M. Dulaurens dit à sa fille qu'elle l'avait bien mal jugé, si elle le croyait capable d'oublier les torts de madame de Tonneins.

— Il faut donc, ajouta-t-il, renoncer à un amour si coupable, que toi-même n'oses le justifier.

Il se retira ensuite dans son cabinet, heureux de voir qu'au nombre des reproches que pouvait lui adresser Laure, ne se trouvait pas celui d'avoir contribué à la mort du jeune homme qu'elle aimait.

— Elle ne me l'aurait jamais pardonné, se dit-il ; Martial est le seul coupable, et, en rompant ce mariage, j'éloigne de moi tous les soupçons.

Il ne restait donc qu'à conjurer les dangers du moment, et les premiers accès de la colère d'une mère furieuse et ardente. Dans sa frayeur, Dulaurens tremblait pour sa vie ; il lui semblait

toujours que de la maison voisine allaient s'élan-
cer Adrienne haineuse et implacable, Adrienne
et ses serviteurs et les amis qui l'entouraient,
qui, le fer à la main, feraient irruption chez lui
pour demander compte du sang versé ; car, ha-
bitué à regarder Eugène de Tonneins comme un
enfant, ce duel dans lequel le fils aîné, le pre-
mier né d'Adrienne, avait perdu la vie, au fond
du cœur, Dulaurens le regardait comme un as-
sassinat.

Une circonstance assez simple vint augmenter
ses terreurs. Il aperçut sur le marbre de sa che-
minée un papier qu'il n'y avait pas posé, une
lettre ouverte.

« La police de la ville est sur pied, lui disait-
on ; elle cherche de tous les côtés l'assassin
d'Eugène de Tonneins. Si Saint-Léger est chez
vous, hâtez-vous de vous débarrasser de lui.
 Craignez une visite domiciliaire. »

Dix ans auparavant, les visites domiciliaires
troublaient fréquemment le repos des citoyens ;
elles étaient alors encore en usage : ce moyen
d'atteindre les coupables est d'ailleurs licite
quoique fâcheux. Ainsi donc, l'autorité elle-
même regardait ce duel des mêmes yeux que
lui ; elle le nommait un assassinat ! Dulaurens
frémit ; cette lettre n'était point signée, mais il
en connaissait parfaitement l'auteur.

Il y avait à Noyon un nommé Hardouin, homme jeune encore, mais que sa paresse ou son incapacité avait jeté hors de l'industrie qu'il exerçait. Cet homme connu de Dulaurens, et souvent secouru par lui, était entré dans la police : c'était un des agents de M. le commissaire. Dulaurens reconnut l'écriture, il ne put donc pas douter de la véracité de cet avis. C'était là un danger nouveau, une humiliation prochaine, une suspicion de complicité fâcheuse. Dulaurens dit à ses gens qu'il ne voulait pas être troublé, et verrouilla sa porte. L'esprit obsédé par les fantômes de la peur, il craignait plutôt une attaque personnelle que la visite domiciliaire dont il était menacé : c'était surtout madame de Tonneins qu'il redoutait. Adrienne, qui, vingt ans auparavant, l'avait abordé une cravache à la main, pouvait cette fois pénétrer chez lui avec une arme plus dangereuse. Il tira d'un meuble un pistolet depuis longtemps chargé et le plaça à portée de sa main.

— Si elle vient, se dit-il, ceci la tiendra en respect.

Puis, tout bouleversé par cette précaution nouvelle et assez ridicule, il se mit à réfléchir à l'amour du fils de cette femme qu'il redoutait, et, dans sa peur, il se demanda si cet amour, n'était pas un moyen de salut. Ce jeune homme,

qui voudrait venger son frère, tournerait ses coups contre Martial, mais il s'arrêterait devant lui, puisqu'il aimait sa fille. Maxime calmerait le courroux de sa mère ; s'il était véritablement amoureux, il se jetterait aux pieds d'Adrienne ; il ferait parler ses larmes et son désespoir ; il dirait ne pouvoir vivre sans Laure, et madame de Tonneins, aux prises avec les supplications d'un fils maintenant unique, céderait. Cela paraissait impossible au premier coup d'œil ; mais les jeunes gens ne pensent-ils pas que l'amour vient à bout de tout ? et l'amour maternel n'a-t-il pas nécessairement ses faiblesses ? Alors, qu'on arrêtât Martial, qui rejetterait le crime sur celui qui l'avait conseillé, tout cela importait peu ; lui, Dulaurens était sauvé. Ainsi donc, un mariage qui, au fond, lui répugnait, dont le seul soupçon lui avait fait armer la main meurtrière de Martial ; que, la veille, il repoussait d'autant plus qu'il le croyait l'objet des vœux ou plutôt des spéculations de madame de Tonneins, il le regardait maintenant comme une planche de salut, comme un moyen d'échapper à une complicité flétrissante et aux dangers qui l'entouraient.

Ce fut plein de ces pensées, et toujours rempli de terreur, qu'il laissa s'écouler la journée et arriver la nuit. Il frémissait ; le craquement d'un

meuble lui donnait la chair de poule, un cri parti du jardin ou de la cour faisait battre son cœur, la peur le paralysait, il était poursuivi par ces fantômes précurseurs qui troublaient l'esprit de la vieille Jeanne. Dans son atonie, il ne sentait ni la soif, ni la faim, ni le sommeil; l'obscurité augmentant son épouvante, il alluma deux bougies et allisa son feu. La nuit s'écou-
lait, et, tout en songeant au départ du lendemain, il n'osait pas en faire les préparatifs. Lorsqu'on frappa à sa porte, il s'avança et colla son oreille sur la serrure pour deviner si la personne qui frappait ainsi était seule ou accompagnée.

— Que voulez-vous? dit-il. Qui est là?

— C'est moi, Pierre.

Il était dangereux d'hésiter, parce que marquer des craintes, c'était se reconnaître coupable avant même d'être accusé. Pierre, d'ailleurs, n'était-il pas l'homme qu'il demandait à voir depuis le milieu de la journée, dont il appelait la présence de tous ses vœux? C'était le frère, l'ami, le serviteur d'Adrienne, cela était vrai; mais c'était aussi son ami à lui, le compagnon de son enfance. Pierre pourrait lui demander des explications : il n'oserait lui faire aucune violence : et Dulaurens venait de s'assurer que Pierre était seul. Il se hâta d'ouvrir.

— J'avais besoin de te voir, Pierre, lui dit-il ; où donc te caches-tu depuis ce matin ?

— Ce n'est pas moi qui me cache, répondit brutalement Pierre, c'est un autre : et cet autre je viens le chercher.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire, Pierre ; explique-toi mieux : je suis seul ici... avec ma fille.

Cependant Pierre jetait de tous côtés des yeux remplis d'une curiosité méfiante ; il semblait que cette pièce où il avait toujours pénétré sans obstacle, il ne la connût pas, tant son œil en fouillait avec avidité les coins et les recoins.

M. Dulaurens, effrayé, se repentait d'avoir ouvert sa porte : il avait introduit lui-même l'ennemi qu'il redoutait, et sa frayeur ne connut plus de bornes, lorsqu'il vit Pierre s'emparer du pistolet dont il venait de se précautionner, et en examiner avec soin la charge et l'amorce.

— Avec votre fille ? dit-il ; ne me parlez pas de votre fille : c'est elle qui est cause de tous les malheurs d'aujourd'hui.

— Comment ! Laure ?

— Oui, Laure, reprit-il avec colère ; Laure, que vous auriez dû éloigner d'ici, puisqu'elle y a amené le désespoir et la mort... Elle et vous, je voudrais que vous fussiez tous deux dans

quelque pays d'où vous ne reviendriez jamais... et, ajouta-t-il en s'animant, parce que, sans doute, à sa propre douleur se joignait la pensée du désespoir d'Adrienne et des dangers que courrait Maxime, et... qu'on n'entendit plus jamais parler ni de vous ni d'elle!

— Pierre, s'écria M. Dulaurens tout tremblant, ne te rends pas coupable d'un crime odieux; je te jure que je suis innocent... Écoute-moi, Pierre... Ah! je vois que je suis perdu; c'est madame de Tonneins qui t'envoie.

— Adrienne! s'écria Pierre; comment pouvez-vous la croire capable...? et moi... Ah! c'est chez vous, Dulaurens, que sont les assassins, et rien que pour cette parole, je devrais...

— Non, non, Pierre, pardonne-moi, je t'en prie.

— Adrienne! répéta encore Pierre indigné; la malheureuse mère ignore que je suis ici; elle me croit agenouillé avec ma mère auprès de son fils, et occupé à dire des prières. Je ne suis pas venu pour vous punir, monsieur Dulaurens: c'est Dieu qui vous punira; mais il faut que vous me conduisiez vers l'assassin...

— Martial? dit Dulaurens.

— Oui, M. Martial Saint-Léger; je veux le voir. Je veux le traîner hors de chez vous, et, soit dans la rue, soit dans le jardin, devant vous

et malgré la nuit, je le tuerai, m'entendez-vous, monsieur Dulaurens? je le tuerai ou il me tuera!

Une fureur subite semblait s'être emparée de Pierre, qui se croyait responsable du sang versé, et qui, pensant être à deux pas du meurtrier, devenait ivre de colère.

— Martial n'est point ici, dit Dulaurens d'une voix tremblante.

— Vous en avez menti! répondit Pierre en appuyant sa lourde main sur l'épaule de Dulaurens et en agitant le pistolet d'une manière peu rassurante... Plus bas, plus bas, parlez plus bas! je n'entends pas que vous lui donniez l'éveil... Je vous dis que vous mentez: il est ici.

— Non, Pierre, je t'assure qu'il est à Chauny.

— C'est faux: j'en viens.

— J'avoue, Pierre, dit Dulaurens, qui, dans sa frayeur, se laissa entraîner à un aveu compromettant, j'avoue qu'il était ici dans le milieu du jour; mais il n'y est pas demeuré plus de quelques minutes, et il est reparti pour...

— C'est faux; Madeleine, la cuisinière, l'a vu entrer, en effet, mais elle ne l'a pas vu ressortir. Cet homme est ici, ajouta Pierre d'un ton dur.

Ce n'était plus le fils d'un domestique de M. de la Houssaye, l'homme élevé dans une demi-ser-

vitude, le soldat licencié, le braconnier presque à gages : c'était un maître et un vengeur qui donnait des ordres, et devant lequel Dulaurens ne put que s'incliner, en balbutiant des paroles inintelligibles. Pierre courut à la porte, la ferma à double tour et mit la clef dans sa poche. Il s'approcha alors de l'armoire désignée par Madeleine.

— La clef, dit-il en désignant le meuble massif.

— Crois-moi, Pierre, dit Dulaurens, Martial n'est point là, il n'est point ici même.

Et, pour prouver la vérité de ses paroles, il ouvrit lui-même l'armoire, dont le fond était tapissé de quelques hardes hors de service.

— Il y a une autre clef, dit encore Pierre en écartant ces hardes qui cachaient une porte.

La clef fut donnée, d'abord parce que le faible Dulaurens n'était pas en état de la refuser à son impérieux visiteur, et ensuite parce qu'il pouvait la donner impunément, puisque Pierre ne devait pas trouver Martial.

Pierre prit cette clef, ouvrit la porte avec précaution, et, après l'avoir refermée sur Dulaurens, il mit cette seconde clef dans sa poche, sans doute pour empêcher le père de Laure de jeter l'alarme dans la maison, ou d'avertir son hôte, qu'il croyait à deux pas, et que, dans sa

colère, il regardait comme une bête enragée dont il était urgent de se défaire. Ainsi, sa haine et son besoin de se mesurer avec Martial augmentaient depuis le matin ; il comptait d'abord lui proposer un duel, un duel de soldat ; peu lui importait d'être l'agresseur, pourvu que les amours de son ami Maxime ne fussent pas troublés, ni le voisinage d'Adrienne assombri par la figure répulsive de Martial et par les souvenirs que rappelait son nom. Le voyage à Chauny inutile et Eugène de Tonneins tué, Pierre se crut obligé de tuer, à son tour, le meurtrier, mais toujours par un duel. Ivre de fureur, emporté par un désir de vengeance qui le privait presque de sa raison, il s'empara, en insensé, du pistolet que le hasard mit sous sa main, et, quand il se trouva dans le corridor obscur sur lequel s'ouvrait la porte mystérieuse qu'il venait de franchir, il se mit à chercher Martial, décidé à s'en défaire d'une façon ou d'une autre, s'il était assez heureux pour le rencontrer. Il avait soif de son sang, il avait besoin d'aller retrouver Adrienne et de lui dire qu'elle était vengée. Pourquoi la police, prévenue, n'était-elle pas en mouvement ? Que ne hâtait-elle cette visite domiciliaire dont l'agent Hardouin avait menacé Dulaurens ? Qu'attendait-elle ? La venue du jour ? Mais, si les ténèbres n'arrêtent pas l'essor des

passions violentes, si elles peuvent quelquefois même les favoriser, pourquoi l'autorité, qui protège et préserve les citoyens de leurs propres excès, n'est-elle pas aussi active qu'elle ? Ce fut le reproche que fit plus tard le colonel de Rambert au commissaire de police de Noyon.

Dulaurens, sous le coup d'une terreur qu'il n'avait pas la force de maîtriser, se tapit dans un coin de son cabinet. Dans le premier moment, il se réjouit presque d'être prisonnier, mais un peu de réflexion augmenta encore sa frayeur.

— Il ne trouvera pas Martial chez moi, se dit-il, puisqu'il n'y est pas... Alors il reviendra sur moi furieux et je suis perdu.

Il aurait voulu s'échapper de sa prison, fuir et se réfugier auprès de l'autorité pour se mettre sous sa protection, ou aller demander asile à un ami. Les fenêtres de son cabinet donnaient sur la cour, ainsi que nous l'avons dit : il pouvait ouvrir une de ces fenêtres, et, à l'aide de ses rideaux liés les uns aux autres, se glisser dans la cour, et, de là, sortir de la maison ; il lui était aussi facile de crier, d'appeler, d'implorer du secours. Il ne l'osa pas, et, en même temps, il n'en eut pas la force ; il demeura dans cette atonie passive qui est l'attribut de la faiblesse et le courage de la peur.

Il n'en était pas de même de madame de Ton-

neins. Frappée à l'improviste d'un coup aussi terrible qu'inattendu, Adrienne avait passé la journée entière les yeux fixés sur son enfant mort. On eût dit que, comme la Niobé antique, elle était changée en rocher, tant sa douleur était muette; mais son esprit mobile agitait son cœur; les pointes ardentes de la souffrance et la fièvre de la colère brûlaient et calcinaient son sang. Le cœur des mères est un abîme sans fond de tendresse, d'amour, et il contient aussi des trésors de vengeance et des tempêtes insensées. Ce n'est pas la fille, ni l'amante, ni l'épouse, qui aime le plus violemment : c'est la mère.

Si M. de Rambert avait été auprès d'Adrienne, il aurait été effrayé de son silence farouche, de ses gestes rares et de ses regards sans pensée, qui ne se détachaient du cadavre de l'enfant que pour errer çà et là comme l'œil de l'aveugle qui regarde et ne voit pas. Il manquait à la vieille Jeanne la finesse de perception que donnent l'habitude et la connaissance des passions humaines, pour deviner tout ce que l'immobilité d'Adrienne cachait d'orages intérieurs. Nous sommes dans un monde où tout passe et meurt, c'est l'inévitable loi; la mort frappe et on se soumet, parce que la révolte est inutile.

— Mon pauvre Eugène, pensait Jeanne, dans

quelques heures, la terre te recouvrira, et tout sera dit.

Adrienne devait subir comme nous tous cette loi commune ; elle devait se soumettre un jour ; mais ce jour n'était pas venu. Elle était altérée de cette soif qui ne s'apaise que par une action : nous ne voulons pas parler d'un meurtre, nous voulons seulement dire qu'il fallait une issue à sa douleur, un amendement à la fermentation de son esprit. Quand Pierre parut dans ce salon transformé en une espèce de chapelle ardente, quand madame de Tonneins apprit que le coup qui avait frappé Eugène menaçait encore Maxime, ses idées se fixèrent : elle sentit néanmoins qu'elle avait besoin de se recueillir dans une solitude absolue, et elle se retira dans sa chambre à coucher.

III

— Deux coups de pistolet. —

Depuis longtemps, les populations parisiennes ignorent l'immobilité des provinces : on naît au

Mais, on vit au Palais-Royal, et on meurt dans les profondeurs reculées du faubourg Saint-Germain. Paris change et se transforme, il abat pour reconstruire. Non-seulement l'enfant ne peut plus retrouver la chambre de l'aïeul, mais le lieu où fut son berceau, les murs sacrés qui virent s'exhaler les derniers soupirs de sa mère ont eux-mêmes disparu. La terre où les vivants s'agitent, a dit un écrivain, est faite de la poussière des morts ; il aurait pu ajouter : et de nos jours, à Paris, des débris de la demeure des vivants.

Nous sommes loin de blâmer ces brillantes métamorphoses ; nous acceptons volontiers ce Paris neuf et jeune qui pousse comme l'herbe des prés, comme les gerbes dorées de la moisson ; nous constatons un fait, utile il est vrai, heureux même, si l'on veut, mais qui détruit le passé et égare les souvenirs. La province est plus stable, et souvent la maison qui a vu les premiers jeux de l'enfant, lui suffit homme et le voit encore mourir en cheveux blancs. Un hasard malheureux, et que nous avons raconté, avait fait naître Adrienne dans une hôtellerie de Paris ; mais c'était la maison de Noyon que ses yeux d'enfant avaient vue d'abord ; c'était là qu'elle avait grandi, qu'elle s'était mariée ; c'était dans cette chambre où elle venait inter-

roger sa douleur, que ses enfants étaient nés.

Cet Eugène, étendu sans mouvement dans la pièce voisine, avait poussé ses premiers vagissements à côté du lit nuptial. Au milieu des encombrements d'un cabinet qui tenait à la chambre même, on pouvait voir encore le berceau de l'enfant. Sous le portrait du père, qui ornait la chambre à coucher de madame de Tonneins, se trouvaient deux dessins à l'aquarelle, les images des deux fils; ils étaient là, brillants de santé et la fleur de la jeunesse répandue sur leurs visages : on eût dit que les regards du père tombaient sur eux et devaient les protéger; cependant la mort venait de répandre son éternel lividité sur l'un, l'autre était menacé, et, sur le champ d'honneur où il était tombé, le père n'était plus que poussière!

Voilà quelles idées douloureuses fit naître chez Adrienne la vue de ces trois portraits. Hélas! M. de Tonneins était représenté vêtu de son uniforme, la lèvre un peu dédaigneuse, la main sur la poignée de son sabre : il semblait défier ses ennemis. Illusion décevante, artifice du peintre qui anime un morceau de toile! M. de Tonneins ne pouvait plus rien, il ne sortirait pas du cadre, sa main ne tirerait pas l'épée : le seul soutien de l'enfant qui vivait encore, c'était Adrienne, c'était la mère.

Cette chambre nuptiale présentait donc à Adrienne le résumé de sa vie entière ! joies de l'amour, douloureux bonheurs de l'enfantement, première éducation des enfants, tout était là. Encore un coup fatal, encore un meurtre, et, de toutes ces joies évanouies, il ne resterait plus que le souvenir.

— O Maxime, Maxime ! mon cher enfant ! s'écria-t-elle en fondant en larmes.

Et cependant Maxime vivait encore. Au désespoir causé par la mort de l'un, l'instinct maternel ajoutait l'impérieux besoin de conserver l'autre. Il fallait que Maxime vécût, dût tout s'abîmer et se confondre. C'est là de l'égoïsme, mais c'est peut-être le seul qu'une femme puisse avouer, et encore, chez Adrienne, cet égoïsme ; avait des bornes. N'avait-elle pas élevé ses fils pour la patrie ? Ne les destinait-elle pas aux champs de bataille, quoique leur père y fût tombé ? Elle savait bien qu'on y est moissonné à tout âge et quelquefois dès les premiers pas. Par l'éducation qu'elle donnait à ses enfants, n'était-elle pas la pareille de cette mère spartiate qui avait dit : « Oudessus ou dessous ! » en présentant un bouclier à son fils ? Mais que, dans une lutte inégale et sinistre, un vil spadassin détruisît ses plus chères espérances et égorgéât ses enfants derrière un pan de muraille ! non, jamais !

Nous avons raconté l'erreur d'un moment qui, propagée par des serviteurs ignorants et superstitieux, avait fait croire d'abord que M. de la Houssaye était père d'un fils et non d'une fille. Dans l'intimité de la famille, — M. de la Houssaye excepté, — au foyer de la cuisine, cette erreur avait pris les proportions d'une légende, et Jeanne, la nourrice, finit, malgré ses scrupules, par en bercer l'enfance d'Adrienne. Plus tard, la raison de la jeune fille avait rejeté, sans efforts, ces naïves croyances. Néanmoins, il y a dans le cœur de l'homme un invincible penchant pour ses premières erreurs, ces premiers caractères si profondément tracés, dit un poète, que Dieu seul peut les effacer, et qu'ils existent toujours, du moins comme souvenirs. Adrienne ne croyait pas aux récits ridicules de sa nourrice; mais, dans ce moment, sans les admettre, elle les souhaitait vrais, et regrettait une métamorphose mensongère.

— Ah! se dit-elle, que ne suis-je un homme!

En face du portrait de son mari se trouvait un trophée d'armes, dernières reliques du général. Hélas! la veille encore, Eugène avait touché à ces armes, il les avait fourbies, il leur avait rendu leur premier éclat avec le soin religieux que met un fils à conserver les souvenirs de la gloire paternelle. Sous le trophée se croisaient

deux petits pistolets que, dans le temps, Adrienne avait maniés avec adresse, jalouse qu'elle était de se mêler quelquefois aux jeux guerriers de son mari. Elle prit ces pistolets et les considéra d'un air mélancolique. Armes inutiles pour une femme : ils ne pouvaient pas servir à la venger. Cependant elle n'était pas venue s'isoler dans sa chambre seulement pour pleurer, mais aussi pour agir. Sa nature ardente lui suggérait mille projets, peut-être hasardeux, et, si elle ne devait pas songer à la vengeance, ne lui était-il pas permis de se défendre en cas d'insulte ou de violence ? Elle examina avec soin ces pistolets ; ils étaient chargés, et, plutôt poussée par une crainte vague que par tout autre sentiment, elle en mit un dans sa poche.

Que voulait-elle ? quel parti allait-elle prendre ? Tous ses ennemis étaient là, dans la maison voisine, et l'assassin et celui qui probablement avait poussé à l'assassinat, Dulaurens, un homme avec lequel elle avait joué enfant, qui l'avait aimée longtemps et qu'elle aurait autrefois épousé volontiers s'il eût eu le courage de sa passion. Cet homme, elle l'avait marqué au visage, et elle le méprisait autant qu'elle le haïssait... Eh bien, cet homme, elle voulait l'aller trouver pour en obtenir une chose tout à la fois simple et singulière, mais qu'elle voulait abso-

lument, quoiqu'en descendant au fond de son cœur, elle rougît de sa volonté et qu'elle en eût honte. L'épouse du général, la femme courageuse et fière, répugnait au projet qu'elle méditait; la mère se sentait soulagée en l'adoptant. Elle voulait que Dulaurens partît, qu'il emmenât sa fille le plus loin possible, et cela sans retard, avant le lever du jour; il ne fallait pas qu'en arrivant à Noyon, Maxime y trouvât un frère mort, un rival couvert de sang et une fille aimée prête à passer dans les bras d'un autre. Cette pensée était intolérable pour Adrienne, qui ne pouvait se décider à fuir elle-même et à éloigner son fils d'un danger qu'un homme doit braver. Pour Dulaurens, elle le connaissait timide, craintif, et elle se croyait sûre de lui imposer, soit par des menaces, soit par l'autorité qu'une âme ferme emprunte à des circonstances extrêmes. Dulaurens céderait, elle en était sûre. Enfin, s'il le fallait, elle aurait recours à la prière : une mère peut prier sans s'abaisser. Mais les menaces suffiraient, elle n'aurait besoin que de vouloir et d'ordonner. Quoique absorbée de douleur, elle n'oubliait ni sa valeur ni la position qu'elle occupait à Noyon; c'était la perle de la ville; on l'admirait, on l'aimait, on plaignait son malheur; le coup qui venait de la frapper occupait tous les esprits et retentissait dans tous les cœurs.

— Partez, dirait-elle à Dulaurens, éloignez-vous ; c'est la pitié qui m'amène. Demain, toute la ville suivra, irritée, les obsèques de mon malheureux Eugène, et qui peut répondre de votre vie, de celle de votre fille ? Faites un mariage odieux ; unissez-vous à des misérables dignes de vous, mais loin d'ici... Songez que je n'ai qu'à dire un mot, qu'à faire un geste, et vous êtes perdu... Ce n'est pas vous qui êtes le meurtrier, direz-vous. Non ; mais vous avez choisi et amené l'assassin. Un des amis de mon fils n'a qu'à vous nommer, et vous payerez mes larmes de votre vie.

Elle connaissait Dulaurens ; elle devinait ses frayeurs s'il était vraiment le complice du crime ; le crime accompli le remplissait sans doute d'épouvante. Il obéirait.

Quant à M. Martial Saint-Léger, que Pierre disait caché dans cette maison odieuse, où elle voulait pénétrer, il était peut-être là, en effet, mêlant ses remords aux terreurs de Dulaurens ; mais, si elle en croyait ses pressentiments, il n'y était plus. Il devait craindre, il devait avoir peur, et alors il aurait fui pour éviter la colère publique, pour donner le change à ses remords par le changement de lieu et par le mouvement, et aussi pour épargner Dulaurens, que sa présence compromettait. Ainsi Adrienne, en raison-

nant juste, arrivait à la vérité. Si elle se trompait, si Martial était demeuré auprès de son complice :

— Eh bien, alors, se disait-elle en pâlisant, je me trouverai en face du meurtrier de mon fils, et Dieu, qui guide les mères, qui les prend sous son aile et qui compte leurs larmes, Dieu m'inspirera.

Elle poussa le verrou de sa porte, de peur que, si Jeanne entraît chez elle, la nourrice ne s'aperçut de son absence, et, prenant un escalier dérobé, elle monta haletante jusqu'aux combles de sa maison. Il était à peu près neuf heures du soir, et le moment approchait où une décence native dans le cœur des femmes devait empêcher madame de Tonneins de tenter la démarche qu'elle allait faire : il fallait trouver Dulaurens debout.

Hélas ! vingt ans auparavant, elle avait suivi le même chemin. Elle allait alors solliciter le courage d'un homme aimé ; elle venait maintenant, le cœur brisé de douleur, provoquer la crainte d'un ennemi méprisé. Cela même lui donnait du courage. Où l'amour avait échoué, la haine devait réussir. Autrefois, elle apportait à Dulaurens le bonheur peut-être, mais assurément la pauvreté ; maintenant, elle allait lui commander la fuite, sous peine de perdre la fortune et la vie.

Tout frappe dans les circonstances violentes, et, indépendamment de la volonté, les souvenirs reviennent. Nous avons dit que les greniers des deux maisons se touchaient et même n'en auraient fait qu'un, si une cloison en planches légères ne les avait séparés; une porte même était pratiquée dans la cloison : elle fermait au loquet, et ses ais disjoints se soutenaient à peine sur des gonds rouillés. Adrienne marchait à tâtons dans l'obscurité. Elle se rappela un vieux fauteuil qui, vingt ans plus tôt, avait embarrassé sa marche. Elle étendit la main et rencontra le vieux fauteuil, le poussa hors de son chemin de façon qu'il ne mît point obstacle à son passage, ni pour l'aller, ni pour le retour; elle atteignit la porte, la fit tourner doucement sur ses gonds. — Elle n'était plus chez elle, elle était en pays ennemi.

Que faisait Laure dans le même moment? Débarrassée d'une gouvernante peu attentive, et qui, d'ailleurs, la croyait retirée chez elle pour n'en plus sortir jusqu'au lendemain, Laure luttait contre le désir de voir Pierre, ou du moins la vieille Jeanne; tremblante, et l'esprit plein d'idées funèbres, son amour l'emportait néanmoins sur sa peur, et elle voulait que Pierre ou Jeanne fussent instruits de sa douleur. Elle sentait le besoin de pleurer avec eux un jeune homme

mort pour elle ou à cause d'elle. Madame de Tonneins connaîtrait ainsi ses véritables sentiments, et lui en saurait gré. Maxime saurait, Pierre dirait son désespoir et ses larmes. La jeune fille voulait aussi apprendre à Pierre que Dulaurens renonçait à la marier avec un homme taché de sang : cela calmerait, sinon la douleur, du moins la colère de Maxime, et rendrait son père moins odieux. Elle quitta donc sa chambre et prit une pièce de dégagement qui la conduisait à cet escalier dérobé dans lequel madame de Tonneins allait s'engager. Son projet n'était pas de le remonter pour pénétrer dans la maison voisine par les combles, mais de le descendre au contraire, afin de traverser une partie du jardin et d'arriver chez madame de Tonneins par la cuisine, partie de la maison où logeait Pierre et où elle pouvait espérer de rencontrer Jeanne. C'était le chemin le plus sûr, puisqu'en passant par les greniers, elle aurait dû parcourir toute la maison et passer nécessairement devant l'appartement d'Adrienne, mère désolée qui veillait au milieu des larmes et que le bruit le plus léger pouvait attirer.

De son côté, Pierre sortait du cabinet de M. Dulaurens ; et, comme celui-ci habitait le premier étage, tandis que Laure occupait le second, Pierre se trouvait au bas de cet escalier,

Laure au milieu, au moment où Adrienne en descendait les marches les plus élevées pour arriver chez Dulaurens. Tous les acteurs de cette scène funeste, dans laquelle pas un mot ne fut échangé, connaissaient les passages, les détours, les marches même de cette maison, et, dans cette nuit tragique, ils s'y étaient engagés au milieu d'une obscurité qui ne pouvait pas les égarer. Pierre quittait M. Dulaurens, fou de douleur et plein d'une fureur insensée; il n'avait qu'un but : tuer l'homme qui avait égorgé Eugène de Tonneins; il le croyait caché dans la maison et ne songeant qu'à lui échapper ou à le prévenir. Pierre était cependant venu sans arme et préoccupé, non d'une idée de meurtre, mais de duel. Quand il aperçut un pistolet sur la table de Dulaurens, il le supposa placé là pour armer son ennemi, car M. Dulaurens était trop pusillanime pour s'engager de sa personne dans une lutte, et il s'en empara. Une fois armé, les idées de Pierre changèrent : plein de passions violentes, et se croyant obligé de venger le fils mort et la mère au désespoir, il eut beaucoup de peine à ne pas maltraiter Dulaurens, et il s'élança dans l'escalier, persuadé que Martial avait entendu toutes ses paroles et qu'il le rencontrerait, soit prêt à lui barrer le passage, soit fuyant devant lui. Alors, le moindre bruit devait décèler son

ennemi et le mettre en présence du meurtrier : ce fut ce qui arriva. Madame de Tonneins descendait à tâtons ; elle fit un faux pas , et le bruit de sa chute signala sa présence...

Pierre fit feu... L'explosion soudaine fut terrible ; le bruit, répercuté dans un espace étroit et augmenté par le silence de la nuit, remplit toute la maison. La chute d'Adrienne la sauva : le plomb qui devait la frapper passa par-dessus sa tête... elle se releva furieuse. Après avoir assassiné son fils, on voulait l'assassiner elle-même ! Comme Pierre, elle connaissait trop Du-laurens pour croire que ce coup fût parti de sa main... On ne l'avait pas trompée : Saint-Léger était là, l'assassin de son fils !... si elle hésitait, elle était perdue : une seconde détonation allait suivre la première ; elle saisit l'arme qu'elle portait sur elle et fit feu à son tour. Un gémissement sourd succéda à l'explosion : le coup avait porté ; le sang coulait. Adrienne, éperdue et épouvantée de son action , laissa tomber de ses mains l'arme meurtrière , qui roula en rebondissant de marche en marche ; ensuite, remontant l'escalier d'un pas chancelant, elle prit, pour retourner chez elle, le chemin qui l'avait amenée.

— Le brigand ne m'a pas échappé, se dit Pierre, qui crut avoir frappé la victime qu'il s'était désignée.

Quoique les deux coups fussent partis à peu de distance l'un de l'autre, dès la première explosion la maison avait frémi, et la cuisinière Madeleine, qui, dans la cuisine, prolongeait son dîner avec sensualité, ressauta sur sa chaise au premier bruit. Elle ne manquait pas de courage et était dans ce moment animée par les excitations d'un bon repas et l'ardeur que donne au cerveau une bouteille de vin généreux.

— Ah ! dit-elle, M. Pierre a fait un malheur ; il a tué M. Dulaurens ou la pauvre jeune fille... J'ai bien fait de ne pas parler à la mère Jeanne et de ne pas épouser son fils : c'est un monstre... Ou bien, ajouta-t-elle en se reprenant, c'est peut-être M. Martial qui a tué Pierre. Pauvre garçon ! le fond était bon ; il aimait sa sœur de lait et les enfants comme lui-même... Ce Martial a une mauvaise figure ; il est capable de tout !

Madeleine prit le flambeau de cuivre qui l'éclairait et se dirigea vers le lieu d'où était parti le bruit. Au même instant, la seconde explosion eut lieu.

— Allons, dit-elle, en voilà un autre de tué ; nous aurons le commissaire dans la maison.

A peine avait-elle eu le temps de faire cette réflexion, que des coups redoublés ébranlèrent la porte. Comme l'avait écrit à Dulaurens l'agent Hardouin, la police veillait. Soit pour obéir au

texte de la loi, soit plutôt pour éviter une collision nocturne, au milieu de laquelle le prévenu aurait pu parvenir à s'échapper, elle n'avait pas pénétré dans la maison, elle l'avait seulement investie et en gardait les issues. Dans une ville ordinairement tranquille, et où de pareilles expéditions n'avaient pas lieu, la tâche était nouvelle et rude par une nuit glacée, et au milieu de rues couvertes de neige. Il est vrai qu'il s'agissait de saisir un homme qui avait tué le fils d'un général, le premier-né de la perle de Noyon, une femme à laquelle le colonel de Rambert s'intéressait, et on savait que le lieutenant de gendarmerie du département avait écrit à ce sujet à M. le commissaire. Tous les agents de la police entouraient donc la maison; dès qu'ils entendirent les coups de pistolet, ils s'élançèrent vers la maison avec la crainte que M. Martial Saint-Léger ne leur eût échappé par un suicide. L'agent Hardouin, qui supposait, avec raison, que Dulaurens aurait profité de son avis pensait différemment; ces deux détonations lui annonçaient, non un suicide, mais quelque action violente, quelque choc funeste entre deux familles ennemies, et il n'en fut que plus prompt à frapper à la porte de Dulaurens, dont tout le domestique se composait d'un jardinier logé dans le fond du jardin, de la gouvernante de Laure,

déjà couchée, et qui, pour rien au monde, n'aurait quitté son lit, et de Madeleine. Celle-ci ; au lieu d'ouvrir la porte, courait au lieu du danger. Dulaurens était enfermé dans son cabinet, et ne pouvait porter aucun secours. La porte fut enfoncée et les agents se précipitèrent dans la maison, en ayant soin de laisser dans la cour quelques-uns des leurs pour empêcher la sortie des habitants. Hardouin marchait à la tête de l'escouade et guidait sa marche. Habile à choisir la voie la plus sûre, il négligea l'escalier principal et prit l'escalier dérobé.

— C'est ici, dit-il, dès qu'il eut respiré l'odeur de la poudre.

Là, en effet, s'était passé le drame douloureux de la nuit. Pierre, immobile et tenant encore à la main l'arme fumante dont il venait de se servir, était appuyé contre la muraille et considérait, étendue à ses pieds, Laure couverte de sang, et Madeleine qui, son flambeau à la main, éclairait cette scène. La figure consternée de Pierre, les gémissements involontaires de la victime, et les cris, les imprécations de Madeleine, qui accablait d'injures celui qu'elle regardait comme l'assassin : tel fut le spectacle que saisit Hardouin d'un coup d'œil. Il prit d'abord Pierre au collet, et, s'effaçant un peu dans cet étroit passage, il permit ainsi à ceux

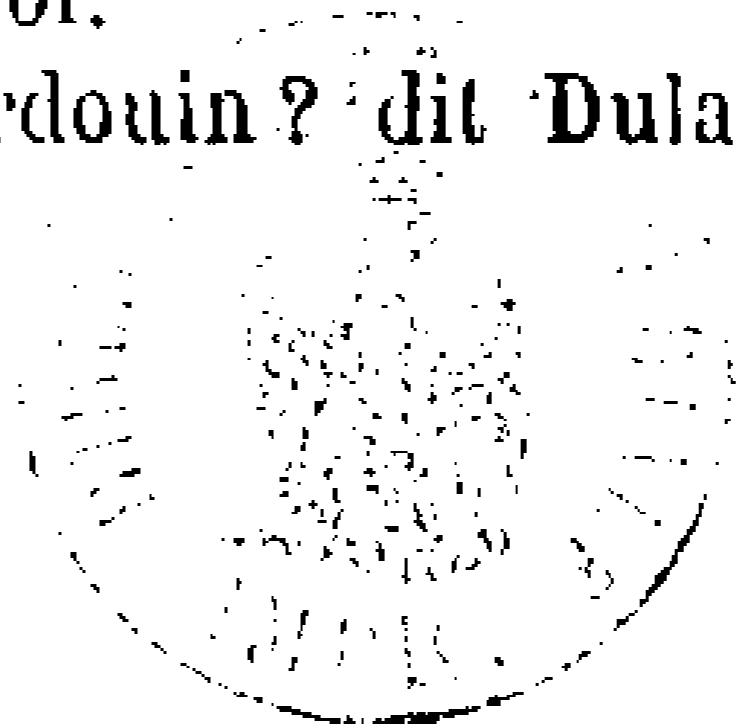
qui le suivaient d'approcher Pierre, de s'emparer de lui et de le lier de façon qu'il ne pût ni s'échapper ni faire un mouvement. Deux hommes vigoureux le descendirent dans la cour, d'où il ne devait pas tarder à être conduit chez le commissaire d'abord, puis dans la prison de la ville.

Tous les soins de l'agent furent ensuite pour Laure ; avec l'aide de Madeleine, il la transporta dans sa chambre, la confia aux soins de la cuisinière et courut ensuite rejoindre ses hommes, dont l'un fut dépêché vers le médecin le plus proche, tandis que les autres fouillèrent la maison ; Hardouin descendit ensuite chez M. Dulaurens, dont l'absence l'étonnait : il frappa d'abord à la porte, et, ne recevant point de réponse, il l'ébranla en pesant sur elle ; puis, par un effort vigoureux, il la jeta en dedans. Dulaurens était évanoui sur un fauteuil.

Hardouin tira de sa poche un petit flacon de vinaigre, fit respirer au père de mademoiselle Laure les émanations pénétrantes de la liqueur, frotta ses tempes, frappa le dedans de ses mains pour rappeler la circulation, et, dès que Dulaurens rouvrit les yeux :

— Où avez-vous caché Martial Saint-Léger, monsieur ? dites-le moi.

— C'est vous, Hardouin ? dit Dulaurens en revenant à lui.



— Oui, oui; où est Martial?

— Il n'est pas chez moi, Hardouin : il est retourné à Chauny, ou... ou ailleurs, mais il n'est pas chez moi.

— Vous en êtes bien sûr?

— Je vous en donne ma parole.

— Eh bien, monsieur, prenez courage; il est arrivé cette nuit un grand malheur dans votre maison : votre fille a été assassinée; mais, monsieur, nous avons saisi l'assassin et la justice aura son cours.

Ainsi, comme chacun juge des choses à son point de vue, l'homme de police pensait que l'arrestation du coupable devait être pour le père une compensation suffisante.

— Ma fille! ma pauvre Laure, elle est morte!

— Je ne dis pas cela, répondit Hardouin; elle est blessée, peut-être légèrement, et l'instruction nous apprendra les causes du crime et s'il y a préméditation.

— Préméditation, oui, Hardouin; préméditation évidente! s'écria Dulaurens, dont la colère fit éclater la douleur. L'assassin était auprès de moi, il y a dix minutes à peine; il n'a pas caché ses projets de meurtre et il m'a renfermé dans ce cabinet pour m'empêcher de secourir ma fille.

— Ces détails sont précieux, dit l'agent de

police, qui prêta son bras à Dulaurens et le conduisit dans l'appartement de sa fille.

Laure était dans son lit ; le sang tachait ses draps, ses rideaux blancs et l'oreiller sur lequel reposait sa tête pâle. Auprès du lit, Madeleine pleurait en levant les yeux au ciel et menaçait Pierre, absent, de son poing fermé ; de l'autre côté du lit, un homme de l'art, qu'une heureuse promptitude avait amené, pansait la plaie qu'il venait de sonder, et Hardouin, observateur judicieux, n'augura rien de bon de la figure inquiète du docteur. M. Dulaurens entra dans la chambre en pleurant et en appelant sa fille. Laure fit un mouvement. Le médecin quitta la malade, dont le pansement était achevé, et, entraînant violemment le père hors de la chambre, il ne s'arrêta que dans une pièce assez éloignée pour que Laure ne pût pas entendre même le murmure de ses paroles.

— Je vous en prie, monsieur Dulaurens, dit-il, éloignez-vous, n'approchez pas de ce lit ; votre présence seule y apporte un danger de plus.

— Ah ! s'écria Dulaurens avec une voix tremblante et des larmes dans les yeux, j'ai perdu ma fille !

Le docteur, homme instruit et dont le spectacle des misères humaines n'avait pas émoussé la sensibilité, prit la main de Dulaurens.

— Monsieur, lui dit-il, je crois vous devoir la vérité : je ne peux pas répondre de votre fille. Elle est frappée légèrement, et néanmoins le coup peut être mortel. La balle est entrée au-dessous de la clavicule gauche et n'a pas pénétré très-avant. Je l'ai extraite : la voici.

Et le docteur montra à M. Dulaurens une balle encore teinte d'une nuance rougeâtre. Il continua :

— Si aucune hémorrhagie n'a lieu, mademoiselle Laure vous sera rendue saine et sauvée dans peu de temps ; dans le cas contraire, l'art du chirurgien le plus habile ne pourrait la sauver. Vous comprenez donc, monsieur, que mes premières prescriptions doivent être un silence absolu, une immobilité complète, l'absence de toute émotion. La femme qui est auprès de votre fille a reçu mes ordres et elle s'y conformera. Pour vous, il faut que vous vous éloigniez de la malade et que vous rentriez dans vos appartements.

Dulaurens fut contraint d'obéir. Hardouin le ramena dans son cabinet, et ne tarda pas à le laisser, pour aller remplir les devoirs de sa charge. Une fois seul et sous le coup de sa douleur, mais par son malheur même délivré de toute crainte personnelle, Dulaurens examina sa position et la jugea avec justesse.

A quelques pas de lui et au-dessus de sa tête, sa fille agonisait. La reverrait-il vivante? Il l'ignorait, et la figure troublée du médecin lui donnait une sombre certitude. Ce que l'art médical sait prolonger avec le plus de succès, ce n'est pas la vie, c'est l'espérance. L'assassin était entre les mains de la justice; mais, quoique Pierre se fût permis quelques mots haineux contre Laure, ce n'était pas à la jeune fille qu'il en voulait : il était venu sans armes, par conséquent sans dessein de meurtre. Le hasard seul l'avait armé, et Dulaurens sentait confusément que le coup qui avait frappé sa fille ne lui était pas destiné : c'était à Martial que Pierre l'adressait; il le croyait à Noyon, et, dans sa propre maison, qui savait même si Martial n'y était pas? Avant de perdre connaissance, Dulaurens avait entendu deux détonations : Martial pouvait être revenu. Autrement, qui aurait tiré le second coup de pistolet? Problème important et qu'il ne pouvait pas résoudre. Il était donc possible que le coupable échappât à la justice en prétendant que, menacé par un homme armé, il s'était trouvé dans un cas de légitime défense. Mais lequel des deux adversaires avait fait feu le premier? et comment sa fille s'était-elle trouvée sur le lieu du combat? car une des deux issues de son cabinet donnait sur l'escalier

dérobé, et son ouïe ne pouvait pas l'avoir trompé, c'était bien là qu'avait eu lieu la lutte. Questions insolubles pour Dulaurens, mais aussi circonstances qui, expliquées par un avocat habile et servies par le crédit de madame de Tonneins et de ses amis, pouvaient amener l'acquiescement de Pierre. Le sang versé ne serait donc peut-être pas vengé. Il fallait aussi remonter à la source du mal pour voir quel en était le premier auteur. En s'examinant de la sorte, Dulaurens, dont le cœur était faible, mais le sens droit, fut obligé de s'avouer que lui-même avait été l'instigateur du meurtre ; qu'il l'avait sollicité, sinon commandé, et encore cette goutte de poison versée dans l'oreille de Martial était une calomnie. Eugène était mort pour son frère, et, dans la conscience de Dulaurens, Laure expirante expiait par une juste représaille la mort du jeune de Tonneins. Le deuil de sa maison payait celui de la maison voisine.

— Dieu est juste, pensa-t-il, et c'est moi qui suis le meurtrier de ma fille. ✓

Alors, il se repentit, et sa propre douleur lui fit comprendre quelle angoisse devait torturer le cœur d'Adrienne. Celle-ci se hâtait cependant de regagner sa demeure. Elle avait laissé le pistolet s'échapper de ses mains, et son premier mouvement fut pour descendre quelques marches

afin de ressaisir son arme, qu'elle venait d'entendre s'éloigner d'elle en bondissant. C'était difficile et hasardeux au milieu de l'obscurité ; elle était à bout de forces et de courage, et d'ailleurs, le cri poussé par son ennemi blessé, peut-être mortellement, avait rempli son cœur d'une pitié naturelle ; c'était l'assassin de son fils qu'elle venait de frapper, mais un pas de plus et elle marchait dans le sang de sa victime ; ce sang souillerait sa main ! Elle s'éloigna avec horreur de ce lieu funeste, regagna sa chambre en courant et tomba évanouie sur son lit. Un moment de repos lui suffit pour revenir à elle-même, et, debout au milieu de sa chambre, l'œil fixé sur la glace de la cheminée, qui, éclairée par deux bougies, lui renvoyait son image, elle considérait son visage pâle, ses yeux ardents, ses cheveux défaits ; elle se voyait sans se reconnaître : elle dont tous les jours uniformes se ressemblaient, dont toutes les nuits étaient calmes et paisibles ; elle agitée par toutes les colères, tourmentée par toutes les douleurs, et que les piqûres d'un remords inconnu assiégeaient déjà ! Était-elle à Noyon, chez elle, devant sa glace, ou bien subissait-elle la tragique apparition de quelque sanguinaire Athalie, de quelque coupable Frédégonde ! Une Clairon, une Duchesnois étaient-elles venues la visiter ? Cette vue

l'importunait : elle éteignit la bougie ; l'air manquait à sa poitrine haletante ; elle ouvrit une fenêtre. La cour de Dulaurens était là sous ses yeux, et, au milieu des ténèbres, elle vit s'agiter des formes humaines qui allaient et venaient, se parlaient bas et chuchotaient entre elles :

— Il est là ; on le tient ; on a arrêté l'assassin !

L'assassin !... qui pouvait être l'assassin ? On avait voulu l'assassiner, et elle avait défendu sa vie. Si on appelait cela un assassinat, c'était elle qui était l'assassin ! Peu à peu, son œil s'accoutuma à l'obscurité, elle put compter les hommes qui remplissaient la cour ; elle vit aussi les fenêtres voisines s'illuminer, les habitants de Noyon accourir, s'attrouper et remplir la rue. Enfin, un homme sortit de chez Dulaurens, une torche à la main, puis deux, puis trois, et le milieu de la rue où se rassemblèrent ces hommes s'éclaira comme en plein midi. Alors, Pierre, garrotté et conduit par deux agents, sortit de la maison de Dulaurens, et M. Hardouin parut. Adrienne eut peine à retenir un cri d'étonnement et de frayeur ; elle ne pouvait en croire ses yeux. Pierre chez Dulaurens ! Pierre accusé d'assassinat et arrêté ! Mais elle le croyait dans la pièce voisine, pleurant avec Jeanne auprès du cercueil de son fils !... Oh ! mon Dieu ! Pierre avait eu la même idée qu'elle ; il avait couru

chez Dulaurens, sans doute à la recherche de Martial. C'était alors Pierre qui avait tiré sur elle ; et son plomb, à elle, qui avait-il frappé ? Adrienne regardait avec anxiété son frère de lait et cherchait d'un air effrayé la trace d'une blessure. Pierre étant sain et sauf, elle s'attendait donc à voir paraître le cadavre de Martial, bête féroce justement immolée aux mânes d'Eugène et à laquelle, cependant, elle frémissait d'avoir donné la mort. Elle devait être cruellement détrompée.

Dès que Pierre fut devant l'officier ministériel :

— Comment vous nommez-vous ? lui demanda celui-ci, qui le connaissait parfaitement, mais qui, à la lueur vacillante des torches, ne le reconnut pas, sans doute.

— Pierre Laclos, répondit d'une voix ferme le malheureux Pierre.

— Ah ! je vois ce que c'est, dit Hardouin : Pierre Laclos, le frère de lait de madame de Tonneins, dont un spadassin, Martial Saint-Léger, a tué ce matin le fils au carrefour de César. Ce misérable sera puni... Mais l'affaire vient de se compliquer d'une manière dangereuse pour vous, Pierre Laclos.

Cela était malheureusement vrai, et l'agent Hardouin savait fort bien que le pouvoir civil et le pouvoir militaire étaient alors en conflit :

l'autorité militaire réclamant des prévenus dont la juridiction civile voulait s'emparer. Ici, le cas se présentait, puisque Martial était un ancien dragon, récemment libéré du service, et que Pierre, encore soldat, ne jouissait de sa liberté que grâce à un congé.

Pierre, d'ailleurs, quoique exempt de tout reproche, menait une vie en apparence irrégulière : il braconnait, délit qu'en qualité d'agent d'un maire grand propriétaire, Hardouin aurait voulu qu'on punit sévèrement, et Pierre, grâce à l'amitié d'Adrienne, grâce à celle de Dulaurens, ainsi qu'à la connivence des gardes champêtres, presque tous anciens soldats, et à celle des gendarmes, indulgents pour un militaire, échappait à tout procès-verbal. Pierre était donc particulièrement odieux à l'agent civil, qui se hâta de l'interroger sur-le-champ et avec une sévérité qui touchait à la malveillance.

— Vous vous êtes, dit-il, introduit par effraction chez M. Dulaurens.

— Non, c'est Madeleine qui m'a ouvert.

— Nous entendrons cette Madeleine. Vous étiez muni de l'arme qui a servi au crime ?

— Non, j'étais sans armes.

— Qui vous a envoyé chez M. Dulaurens ?

— Personne.

— Prenez garde à ce que vous dites. Il est

naturel que vous soyez dévoué à madame de Tonneins, qui a des injures à venger, et dont vous êtes le serviteur et même l'ami.

— Je suis son frère de lait, dit simplement Pierre. La pauvre Adrienne ne sait pas que je suis ici. Elle vient de passer dans sa chambre à coucher pour pleurer à l'écart, et elle me croit agenouillé, avec ma mère, auprès de son fils mort.

Hardouin eut regret d'avoir mêlé à son interrogatoire le nom d'une femme aussi respectée et, dans ce moment, aussi malheureuse que l'était madame de Tonneins : il revint avec d'autant plus d'empressement sur ses paroles, qu'il se reprochait d'avoir laissé Martial quitter la ville.

— Vous avez raison, dit-il : madame de Tonneins ne peut être pour rien dans tout ceci ; mais qu'alliez-vous faire chez M. Dulaurens à une heure aussi avancée de la soirée ? quel but vous y poussait ?

— Mon intention, répondit franchement Pierre, était de voir Dulaurens, qui est la cause première de tout le mal.

— Ah ! ah ! dit Hardouin.

— Ensuite, ajouta Pierre, je voulais dire un mot à M. Martial.

— Très-bien ! ruses de braconnier ; la police

est trop bien instruite pour que tout ceci passe. Vous êtes allé ce matin à Chauny, et votre dessein était de chercher querelle à Martial Saint-Léger ?

— C'est vrai, répondit Pierre.

— Vous voyez que je sais tout, poursuivit Hardouin. Martial n'était pas à Chauny alors ; mais, en revenant à Noyon, vous l'avez rencontré sur le grand chemin ?

— Non, dit Pierre.

— Je suis sûr de ce que je dis, reprit l'agent.

Et, jaloux de prouver que, si sa surveillance s'était trouvée en retard de quelques heures, elle ne manquait pas néanmoins d'efficacité, il ajouta :

— Saint-Léger a dû partir ce soir même de Chauny pour Amiens ; la police l'a appris du maître de poste : M. le préfet en a reçu l'avis ; il le fera arrêter demain matin. Pour vous, vous saviez qu'il n'était pas à Noyon, et vous ne vous êtes introduit chez M. Dulaurens que pour venger la mort de M. Eugène de Tonneins, par un crime plus odieux encore que celui de Martial Saint-Léger ; par un assassinat conçu et exécuté froidement sur une jeune fille inoffensive et innocente d'une mort que, sans doute, elle déplorait... Enfants, dit-il en élevant la voix et en s'adressant aux agents qui entouraient Pierre, emmenez cet homme dans la prison de

la ville ; il sera mis demain à la disposition de M. le substitut.

La porte de la cour était ouverte et les hommes qui la gardaient n'avaient pas fait de difficulté de laisser entrer tous ceux que ces événements avaient attirés. Elle était donc à peu près remplie, et, dès que Hardouin eut fini de parler, il se fit un grand bruit de paroles ; on s'interrogeait, on s'apitoyait sur le sort de la jeune fille, et les agents furent obligés d'ouvrir la foule pour conduire Pierre à la prison. Le matin, les malédictions étaient pour Martial, le meurtrier d'Eugène ; maintenant, elles étaient pour Pierre, l'assassin de Laure.

— Quelle journée ! disait une vieille femme à sa voisine ; si toutes se ressemblaient, il faudrait quitter Noyon, ou se résoudre à avoir le cou coupé.

Pierre sortit de la cour, accablé d'imprécations et d'injures, et au milieu de ce bourdonnement sourd qui bruit aux oreilles comme un orage, quand il approche et va frapper.

— Cet Hardouin, pensait-il, se croit bien habile, et il est à cent lieues de la vérité. Que Martial ait quitté Noyon dans la journée, je le veux bien ; mais il y est rentré. Il n'est pas vrai que je l'aie rencontré sur la route de Chauny ; j'ai bien vu un paysan à cheval, couvert d'une

limousine et coiffé d'un grand chapeau ; ce n'était pas là Martial. Et qui aurait tiré sur moi, chez Dulaurens ? Ce n'est pas cette pauvre jeune fille, que je croyais couchée dans sa chambre, ou du moins en la compagnie de sa gouvernante. Patience, tout s'éclaircira.

La patience est, en effet, la vertu des vieux soldats. Mais le cœur de Pierre saignait ; il avait frappé Laure, qu'il avait vue naître, qu'il aimait et qui était adorée de son ami Maxime ; car, dans le tumulte de ses sens, il crut d'abord avoir blessé lui-même la jeune fille et son excuse était alors dans son intention. Il croyait tirer sur Martial et se serait coupé le poing plutôt que d'attenter aux jours de Laure. Cependant, lorsque, seul dans le cachot où on le renferma, il put se rendre compte de la scène rapide qui venait d'aboutir si tristement pour lui, les choses changèrent de face et de couleur dans son esprit. C'était lui qui avait tiré d'abord, et aucun cri, ni le bruit d'aucune chute, n'avaient suivi l'explosion. Ce n'était que lorsqu'il eut essuyé le feu de son ennemi qu'un cri s'était fait entendre. Comme il s'obstinait toujours à croire Martial caché dans la maison, c'était donc Martial qui était le meurtrier. Il suffisait donc à Pierre de prouver que deux coups avaient été tirés (et il regardait la chose comme facile) pour diminuer

le danger d'une affaire en apparence très-grave.

— Ma sœur, pensait-il, fera venir au besoin un avocat de Paris, et tout s'arrangera. Dieu fasse, ajoutait-il en essuyant ses yeux, que Laure ne soit pas blessée dangereusement : je ne veux pas croire qu'elle soit morte ainsi que le dit le commissaire... Après... après, disait-il avec une irritation que démentaient ses pleurs, notre Eugène est bien mort!...

Que faisait cependant Adrienne, immobile à sa fenêtre et protégée contre la curiosité de la foule par l'obscurité de sa chambre? Elle écoutait avec une ardeur fiévreuse toutes les paroles d'Hardouin et les réponses de Pierre. Plus de doute : Pierre avait eu la même idée qu'elle ; égaré par la colère, il avait voulu punir l'assassin. C'était sur elle qu'il avait tiré, et, péripéties fatales, nées d'une triste fatalité, elle-même aurait pu tuer Pierre, son frère, son ami, son serviteur dévoué ! Le sang avait coulé, une victime de cet enchaînement de circonstances imprévues succombait au moment même... une jeune fille que le hasard le plus cruel venait de renverser mourante dans la maison de son père!... Et c'était elle, elle, Adrienne, madame de Tonneins, qui avait tué Laure, nuitamment ! Sa volonté n'y était pour rien ; elle pouvait se

présenter devant Dieu, pure de toute intention criminelle, oui... mais devant les hommes?... Les hommes diraient que la douleur l'avait conduite au crime; que, devant le cadavre de son fils, la loi cruelle du talion l'avait entraînée; que, poussée par le désespoir et oubliant sa position, son rang, la civilisation au milieu de laquelle elle vivait et jusqu'à sa religion, elle avait agi comme une femme de quelque tribu sauvage et avait voulu sang pour sang!... Et on accusait Pierre!...

Mais ces pensées étaient confuses dans son esprit; l'image qui montait de son cœur à sa tête, et accompagnée d'une inexprimable douleur, c'était l'image de Laure. Mon Dieu! dans son âme navrée par la mort d'un fils, pouvait-il y avoir place pour une autre douleur? Hélas! oui. Cette enfant, jusque-là dédaignée, que depuis quinze ans elle voyait dans le jardin de son père, sans s'occuper d'elle et la regardant plutôt avec dédain qu'avec indulgence, il lui semblait maintenant la voir mourante et d'un coup qu'elle-même avait porté! Tous les sentiments de haine, d'horreur et, faut-il le dire, de mépris qu'elle éprouvait pour Martial, elle pensa subitement que Dulaurens devait les avoir pour elle, s'il était instruit. Cette idée lui fut insupportable. Ainsi, à la douleur du matin, une douleur

nouvelle, l'effroi du sang versé, le danger que courait Pierre, la position terrible où se trouvait Maxime, que, pour venger la mort de sa fille, Dulaurens livrerait à Martial, et l'épouvante de l'avenir, voilà les terribles pensées qui se heurtaient dans sa tête, lorsque, debout, devant une fenêtre ouverte, au milieu d'une froide nuit de décembre, elle regardait, l'œil voilé par des larmes glacées, cette cour de Dulaurens, qui venait de s'éclairer pour lui montrer une scène, pour elle terrible, et qui, maintenant déserte et sombre, semblait être l'emblème de la vie douloureuse dans laquelle elle allait inévitablement entrer. Ses forces physiques la trahirent, ses dents s'entre-choquèrent, un froid mortel la saisit, et elle tomba sur le parquet de sa chambre, avec un bruit heureusement assez fort pour que ses domestiques accourussent et qu'on pût la relever et la mettre au lit.

Lorsque, comme nous, on raconte des faits qui se sont passés dans quelques jours, dans l'intervalle d'une nuit à l'autre, on est obligé de quitter un acteur pour suivre et éclairer la marche d'un second et même d'un troisième ; sans cela, le récit serait obscur et incomplet. Nous allons donc retourner à Paris, rue de la Loi, *hôtel Mirabeau*. M. le colonel de Rambert était couché, la tête appuyée sur un oreiller qui

gardait fidèlement les clefs de la chambre de Maxime. Le colonel dormait mal ; la fatigue, au lieu d'affaïsser ses nerfs, les avait excités. Le pied qui lui manquait le faisait souffrir. Les palpitations de son cœur le réveillèrent, et il se mit à penser à cette femme qu'il aimait et qu'une mystérieuse intuition lui disait qu'il aimait en vain. Rien n'irrite la passion comme les obstacles ; ils irritent également la vanité, et là est tout le secret de l'inconstance des hommes à bonnes fortunes ; l'obstacle franchi, le désir s'éteint, parce que la véritable passion est absente. Chez M. de Rambert, l'amour s'unissait à l'amour-propre : amant, il subissait le joug d'une femme supérieure ; séducteur, il s'indignait de ne pas pouvoir supplanter, non un mari vivant, mais même un mari mort. Il se trompait : l'obstacle venait d'ailleurs ; la femme l'aimait, c'était la mère qu'il ne pouvait vaincre. M. le colonel se reprochait déjà de n'avoir pu empêcher un duel fatal ; il voulait au moins mettre un fils vivant dans les bras de sa mère, et son amour était désireux de se trouver auprès d'Adrienne dans un de ces moments douloureux où les larmes et les regrets augmentent l'intimité.

— Allons, se disait-il, partons ! je suis heureux de ne pouvoir dormir ; demain matin, je me

reprocherais mon sommeil. Ma chaise de poste vaut mieux, d'ailleurs, qu'un mauvais lit d'auberge; ici, je ne puis fermer l'œil... Je dormirai en route... et pourquoi pas? Que de bons sommes j'ai faits à cheval!

Il se leva, se pendit à toutes les sonnettes, réveilla tous les domestiques, se fit habiller et envoya chercher des chevaux de poste. Il voulait partir à l'instant même.

— Qu'on ait un bouillon tout prêt pour l'ami que j'emmène avec moi, dit-il au garçon de l'hôtel, et qu'on mette dans un des caissons de ma chaise une volaille froide et deux bouteilles de bordeaux... Maintenant, allons réveiller mon jeune homme.

Il prit la clef et s'achemina vers la chambre de Maxime. La porte était exactement fermée, et cependant le lit était vide. Il ne fallut qu'un coup d'œil au colonel pour s'assurer du départ de son prisonnier et découvrir l'issue qui avait rendu l'évasion facile.

— Allons, se dit-il, je vieillis; les jeunes gens sont plus fins que moi.

Il était à peu près une heure du matin; Maxime pouvait rentrer, quoique cela ne fût pas probable. Le colonel comprenait les passions de la jeunesse, à laquelle il touchait presque encore, et voici comment il raisonnait :

— Maxime, se disait-il, est entouré d'excitations plus vives que celles même qu'il rencontrera au régiment; ces jeunes élèves de Fontainebleau ne rêvent que duels; il leur tarde de tirer hors du fourreau leur première épée... Ce malheureux jeune homme va se faire tuer par un spadassin... Oh! mais je suis là, moi... Il y a trente lieues de Paris à Noyon, et, si M. Maxime a pris ce chemin, je puis encore arriver avant lui... Nous allons voir.

Au lieu de rentrer dans son lit, le colonel prit un cabriolet et se fit conduire à l'état-major de la place. On le mit en rapport avec un agent de la police militaire qui venait déposer à l'état-major le procès-verbal de la soirée. C'était précisément ce que cherchait le colonel; si son bonheur voulait que l'agent eût parcouru les quartiers qui avoisinent la rue de la Loi.

— Où avez-vous passé la soirée? demanda le colonel.

— Un peu partout, répondit l'agent. J'ai d'abord été au théâtre de M. Brunet, passage des Panoramas, puis je suis monté au numéro 113 du Palais-Royal...

— Ah! interrompit le colonel, y avez-vous vu un élève de l'école de Fontainebleau?

— Il n'aurait pas osé s'y présenter en uniforme, répondit l'agent; mais, colonel, si vous

êtes en quête d'un élève de Fontainebleau, veuillez m'écouter. J'en ai vu un au Théâtre-Français; il y a rejoint un de ses camarades, le fils d'un général...

— D'un général? lequel? demanda le colonel.

— Du général Morisseau.

— Je le connais. Après?

— Colonel, reprit l'agent, quand nous rencontrons des fils de généraux, nous nous attachons volontiers à les suivre, parce qu'au ministère de la guerre, on demande souvent des renseignements.

— Très-bien. Après?

— Après, les deux jeunes gens se sont promenés dans les galeries du Palais-Royal; ils étaient fort animés. Je crois qu'ils parlaient duel.

— Duel?

— Oui, colonel. Les jeunes officiers ne parlent jamais que femmes ou duels.

— Mais où sont-ils maintenant? où sont-ils? s'écria le colonel.

— Ah! bien loin, si les chevaux courent toujours.

— L'élève de Fontainebleau a quitté Paris?

— Permettez, colonel: l'élève et son ami, le fils du général, ont quitté le Palais-Royal et se sont

rendus rue de la Chaussée-d'Antin, chez madame la générale. On a envoyé chercher des chevaux de poste, une vieille berline a été attelée, et les jeunes gens sont partis. Comme je suis à peu près sûr que madame la générale a permis ce voyage, je ne me suis plus inquiété de rien.

— Mais où sont-ils allés? demanda encore le colonel.

— C'est une ville en *on*, comme Toulon, Dijon, Noyon ou Soissons, je ne sais pas.

Le colonel remonta dans son cabriolet, revint rue de la Loi, et, dix minutes après, il était dans sa chaise de poste, qui galopait sur la route de Noyon. Une espèce de découragement s'était emparé de lui : il lui semblait qu'il ne pouvait rien faire pour la femme qu'il aimait; un sort railleur l'en empêchait. La veille, s'il eût fait rebrousser chemin à son cheval, il sauvait Eugène; maintenant, si, au lieu de se coucher, il fût parti sur-le-champ avec Maxime, il l'aurait auprès de lui et il veillerait sur ses actions.

— Rien ne me réussit auprès de madame de Tonnois, se disait-il plein de dépit; un colonel qui ne sait pas garder un petit sous-lieutenant!

Une idée affreuse traversa son esprit : Adrienne n'avait pas dit qu'elle ne l'aimât point; elle avait dit seulement que, mère avant tout,

elle ne voulait pas porter un autre nom que celui de ses enfants. Eugène n'existait plus, Maxime allait se précipiter dans un danger certain. S'il venait à être tué, que penserait la mère? Elle accuserait son amitié tardive et maladroite; elle n'irait pas plus loin, oh! non, elle était trop loyale et le savait trop homme d'honneur pour supposer un calcul dans sa conduite. D'ailleurs, madame de Tonneins, privée de ses enfants, ne saurait vivre : elle mourrait. Mais, hélas! la douleur est injuste et quelquefois le désespoir calomnie. M. de Rambert frémissait de colère et d'indignation. Combien Maxime avait-il d'avance sur lui?... — Trois heures! — c'était énorme; les deux jeunes gens devaient payer largement les guides, et, dans des circonstances pareilles, l'argent n'a point de prix. Le colonel mit la tête hors de la portière et il dit au postillon qu'il fallait brûler le chemin, au risque de crever les chevaux : il payerait comme un prince.

— Oui, monseigneur, répondit le postillon.

La nuit était sombre, le froid rigoureux; une neige épaisse couvrait les routes; les chevaux galopaient sous le fouet, et le postillon, l'œil fixé sur le ciel noir, songeait au pourboire qui l'attendait : il menait un prince ou un officier supérieur de l'armée française, ce qui, alors,

revenait au même. Tout à coup, la chaise de poste fait un bond, l'essieu crie, un ressort se rompt ; la chaise tombe sur le côté, les chevaux se renversent, et le postillon lui-même est par terre, la jambe engagée sous le porteur.

— Malédiction ! s'écria M. de Rambert ; êtes-vous ivre, postillon ? La route est belle, je la connais, et vous me versez sur un chemin uni comme la cour des Tuileries.

— C'est vrai, monseigneur ; c'est vrai, mon prince ; mais, dans ce chemin uni, il y a des pierres, et on ne voit pas les pierres quand la neige les recouvre.

Il était trois heures du matin ; un ressort était rompu, une roue sortie de son essieu. Impossible d'avancer. Le colonel se résigna : il était écrit que tous ses efforts seraient contrariés, tous ses bons vouloirs inutiles. Il aida le postillon à relever les chevaux, à tirer la chaise de poste du milieu du chemin et à l'adosser contre un arbre ; puis, s'enveloppant dans son manteau, il entra dans sa voiture, en appelant de tous ses vœux le sommeil. Le postillon ferait le reste, lui n'y pouvait plus rien. A cent pas plus loin, se trouvait un village ; le postillon y courut, il ramena un charron avec un nouveau ressort qui fut ajusté ; mais cela demanda du temps, et M. de Rambert sentait bien que Maxime,

dont la berline était entière, courait toujours.

Le jour se leva. On avait perdu trois heures. M. de Rambert arriva à Noyon à la fin seulement de la plus pénible journée qu'il eût jamais passée. Il quitta sa chaise de poste à l'entrée de la ville et se rendit à pied chez madame de Tonneins, fort en peine de ce qu'il pourrait dire à une mère éplorée, à laquelle il ne ramenait pas son fils. Ce fut Jeanne qui le reçut et qui lui apprit ce qu'elle savait des événements de la nuit. Pierre était en prison et accusé d'avoir assassiné mademoiselle Dulaurens. Adrienne était dans son lit, en proie à une fièvre ardente et au délire ; on n'avait pas vu M. Maxime.

— Ah ! monsieur le colonel ! s'écria Jeanne en fondant en larmes, c'est fait de nous dans la maison. Voilà Eugène mort ; Adrienne en danger de mourir... Dieu conserve Maxime ! Et Pierre... Pierre est perdu. On dit qu'il va passer devant un conseil de guerre.

— Un conseil de guerre?... Je réponds de tout... Ne craignez rien, ma bonne Jeanne.

IV

— Deux oraisons funèbres. —

— Je suis ici pour venger la mort de mon frère, dit Maxime d'un air résolu, en frappant sur l'épaule de Martial.

Celui-ci se tourna vers l'assaillant d'un air de mauvaise humeur. Ce n'était point ce que les Anglais nomment un *gentleman*, un homme convaincu de sa dignité personnelle et qu'un geste familier outrage; au contraire, Martial avait, dans ce moment là surtout, la conscience de son indignité. Dans la poche de son habit, se trouvait l'écrin de sa mère, qu'il venait de voler; à deux pas de lui, sur les marches de l'église, il voyait Mariette, la femme qu'il aimait, prête à épouser son rival, et quel rival! un pauvre laboureur, un paysan, un journalier gagnant à peine vingt sous par jour; enfin, son duel de la veille le troublait involontairement, et l'apparition, ou, si l'on veut, le songe de la nuit passée, jetait dans son esprit des craintes

superstitieuses. Il était brave néanmoins et habitué, par la vie qu'il avait menée jusque-là, à regarder la moindre hésitation, en matière de duel, comme une lâcheté.

Une remarque faite par hasard lui rendit sa confiance en lui-même.

Nous avons dit que Charles avait d'abord conduit son ami Maxime à l'hôtel de sa mère et que c'était de là que les deux jeunes gens étaient partis pour Noyon ; Charles, avant de monter en voiture, jeta sur ses épaules un manteau de voyage et prit deux épées, instruments nécessaires dans la circonstance dont il s'agissait. Martial vit le bout de ces épées dépasser les bords du manteau, et cette vue le rassura. On le provoquait en duel, et, comme on lui reprochait un méfait, son adversaire avait le choix des armes ; évidemment, cet adversaire choisissait l'épée, et cette certitude mit à l'aise le fils du racoleur. Martial s'était toujours distingué au régiment par son habileté, le fleuret à la main. Hôte assidu des salles d'armes, il y avait acquis la connaissance de ces coups secrets, de ces bottes mystérieuses qui font l'admiration des amateurs d'escrime, et semblent mettre la vie d'un homme à la merci de leur heureux possesseur. Martial, tout à fait maître de lui, toisa donc les deux jeunes gens avec un air de supériorité insolente et railleuse.

— Passez votre chemin, mes cadets! dit-il; je suis un homme dangereux pour les petits officiers comme vous.

Charles leva la main; Maxime l'arrêta, et M. Martial fit un pas en arrière.

— C'est à moi seul que ce misérable aura affaire, dit le fils de madame de Tonneins; je t'en supplie; mon ami, ne te mêle de rien.

Et Maxime, entr'ouvrant le manteau de Charles, se saisit d'une épée que cependant il ne tira pas du fourreau.

Il n'entraît pas dans les projets de Martial de se laisser entraîner à un second duel, avec le frère de sa victime; c'était, au contraire, une chose qu'il devait éviter avec le plus grand soin, pour peu qu'il se donnât la peine de réfléchir à sa situation, et aucune passion violente ne l'empêchait alors de raisonner juste. En effet, sa mère ne lui pardonnerait jamais le vol dont il venait de se rendre coupable; madame veuve Saint-Léger ne voudrait plus voir un fils qui prenait chez elle de telles libertés; et cela seul devait rompre son mariage avec mademoiselle Laure Dulaurens, quand bien même le père de la jeune fille voudrait toujours l'accepter pour gendre, ce qu'il regardait comme douteux; d'autre part, le jeune âge de sa victime donnait à cette première affaire une couleur fâcheuse,

et il était important de ne pas tomber deux fois dans la même faute, de ne pas permettre qu'on l'accusât de se prendre de querelle avec des enfants pour les égorger.

— Et cependant, pensait-il, le petit drôle d'hier n'était pas novice l'épée à la main, et, si je ne l'avais pas *étourdi* en lui parlant de sa mère, il m'aurait donné du fil à retordre.

Ce que Martial avait à faire, c'était de quitter sans retard Chauny, puis la France, et de ne pas s'arrêter à ferrailer avec un petit étourneau qui avait le droit de pleurer son frère, mais qui n'était pas de force à le venger. Sans donc s'effrayer le moins du monde de l'épée qu'il voyait dans les mains de Maxime, il s'approcha du jeune homme, et, avançant le bras comme pour lui passer la main sous le menton :

— Non, mon petit homme, dit-il, vous êtes encore trop jeune ; ce sera pour plus tard... Il vous manque de la barbe au menton pour vous mesurer avec moi... Allez donc rejoindre votre mère, mon garçon : elle a besoin d'être consolée.

En parlant ainsi, Martial s'éloignait à petits pas des deux jeunes gens et marchait à reculons vers l'église, tout en tournant un peu la tête pour voir Mariette et Antoine, que le curé de Chauny allait marier. Le jeune couple était sur les marches du temple et s'y était arrêté un

instant, sans doute curieux de l'issue d'une querelle où leur ennemi se trouvait engagé. Martial vit Mariette, et en même temps il se sentit frappé au visage par le fourreau de l'épée que tenait Maxime.

— Ah ! je suis trop jeune ! s'écriait le fils de madame de Tonneins ; eh bien, misérable assassin, en attendant que la barbe me vienne, vous serez châtié !

Et il redoublait de coups : des lignes rougeâtres sillonnèrent la figure de Martial, qui écuma de rage, et dont la fureur redoubla lorsqu'il entendit un rire clair et sonore sortir de la bouche de Mariette. Il oublia toutes les raisons qu'il venait de se donner à lui-même pour éviter le duel qu'on lui proposait.

— Monsieur, s'écria-t-il en s'élançant vers Charles, une épée, s'il vous plaît ; donnez-moi donc l'épée que vous avez sous votre manteau.

Charles donna l'épée. Une fois les deux adversaires armés, les deux fers sortirent du fourreau.

— Elle va voir, se dit Martial, que je fais payer cher un outrage ; elle tremblera d'être punie à son tour, et elle le sera.

Il tourna la tête avant d'engager l'épée ; les marches étaient désertes ; Mariette et son époux venaient d'entrer dans l'église, et sans doute le prêtre les unissait.

— Ah ! pensa-t-il, elle a vu l'outrage ; elle ne verra pas la vengeance.

La place était également déserte ; les ouvriers de la manufacture de verrerie étaient à leurs travaux, et les autres habitants de Chauny, retenus chez eux par leurs occupations et par la rigueur du froid : personne qui pût s'opposer à un duel qui serait sanglant et qui n'était pas régulier, puisque Martial n'avait pas de témoin pour l'assister. Il allait faire valoir cette raison, parce que, quoique gravement insulté, il sentait le danger de sa position, lorsque le postillon qui avait conduit les deux jeunes gens parut tout d'un coup, les jambes débarrassées de ses grosses bottes et une petite pipe noire à la bouche. Il venait voir comment se terminerait cette affaire, et, au fond du cœur, il souhaitait que l'ancien dragon reçût la correction qu'il méritait.

— Si le petit officier pouvait lui crever un œil, pensait-il, ce maudit Martial laisserait en repos les jeunes filles de Chauny ; on n'aime pas les borgnes dans le pays.

— Avancez, mon ami, avancez, lui cria Charles ; vous venez à propos.

Le postillon fit quelques pas et se trouva près de Martial.

— Tiens, c'est monsieur Martial ! dit-il en feignant l'étonnement ; il paraît que vous avez

fait quelque mauvais tour à ces messieurs, qu'ils viennent de Paris pour se revenger... A la bonne heure ! nous allons voir si vous êtes aussi bon tireur que l'assure le père Sans-Pareil. On dit qu'il était avec vous à Noyon quand vous avez tué *l'autre*... Au moins celui-ci, ajouta le postillon d'un ton moqueur, au moins celui-ci vous aura marqué au visage.

— Je n'accepte pas ce témoin, dit brusquement Martial, soit pour retarder le combat, soit plutôt que son esprit rusé lui fît saisir ce moyen de constater qu'on l'avait forcé de tirer l'épée.

— Et pourquoi pas ? reprit le postillon avec nonchalance, mais au fond charmé de jouer un rôle dans cette affaire ; je suis plus leste que le vieux Sans-Pareil, et je peux mieux que lui vous garantir d'un mauvais coup.

Et, joignant l'action à la parole, le postillon poussa rudement Martial, que menaçait déjà l'épée de Maxime : non que celui-ci songeât le moins du monde à porter un coup déloyal, mais il était prêt néanmoins à piquer légèrement son adversaire, pour le décider au combat ; ainsi fait le laboureur avec l'aiguillon, quand le bœuf indocile s'arrête au milieu du sillon.

— En garde ! cria Maxime ; vous ne méritez pas l'honneur que je vous fais.

Martial, ainsi amené en champ clos presque

malgré lui, ne songea plus qu'à se défendre et à faire payer cher à son tenace adversaire l'audace qu'il avait eue de le provoquer et même de le frapper.

Les deux combattants étaient dans une position bien différente : l'un, Maxime, se regardait comme le vengeur obligé de son frère mort, de sa mère outragée et privée d'un fils bien-aimé, par la rage de cet homme qui voulait encore épouser, malgré elle, une jeune fille que lui-même aimait. Son ardeur à rechercher ce duel lui paraissait d'autant plus légitime que le malheureux Eugène était mort victime d'une confusion de personnes : c'était lui, Maxime, que Martial avait voulu punir du refus de Laure. Il vivait aussi dans un monde et dans un temps où l'on tirait l'épée pour un regard dédaigneux, pour une parole désobligeante ; il n'avait donc nul scrupule sur ce qu'il allait faire, et le meurtre qu'il voulait commettre, il le considérait non-seulement comme juste, mais encore comme exigé pour son honneur ; d'un autre côté, il se devait à sa mère, dont il était maintenant l'unique fils, et, s'il fallait la venger, il fallait aussi ne pas la priver de son dernier espoir. Défendre et conserver sa vie était pour lui une affaire de conscience, et, quoique jusque-là il n'eût jamais vu Martial, il le regardait avec raison comme un

homme rompu à ces luttes dangereuses, où la promptitude des mouvements et la souplesse du corps tiennent lieu de force et de courage. Maxime, l'œil aux aguets, le corps effacé, attendait donc son ennemi prêt à fondre sur lui, s'il venait à manquer un seul moment d'attention ou de présence d'esprit. Maxime avait, d'ailleurs, le cœur content et l'esprit libre, comme un homme qui fait son devoir, qui sera plaint s'il succombe, et approuvé des honnêtes gens s'il réussit.

Il n'en était pas de même de M. Martial Saint-Léger : sans doute, il eût été sévère d'appeler son duel de la veille un assassinat, et cependant, en descendant au fond de son propre cœur, Martial ne pouvait pas lui donner un autre nom. Il avait brutalement provoqué M. Eugène de Tonneins, et, sur le terrain même du combat, il s'était plu à exciter la colère du jeune homme afin de lui enlever le sang-froid dont il avait besoin, tandis que lui avait profité de toute son habileté pour un meurtre qu'il aurait pu s'épargner. Un homme violent, grossier tel que Martial, et dont le sens moral est oblitéré, peut, dans le cours ordinaire de la vie, justifier à ses propres yeux une conduite semblable, ou la ranger au nombre de ces faits dont on éloigne le souvenir; mais maintenant, en face du frère de la victime, Martial ne se faisait plus d'illusion et sa conscience

le troublait malgré lui... Sa conscience!... il venait de voler sa mère!... Et enfin, cette fille qu'il aimait, ou plutôt qu'il désirait, elle lui échappait; son oreille était remplie du rire moqueur de Mariette, qui avait vu l'affront, qui ne verrait pas la vengeance, et qui, au moment même, s'unissait à son rival. Il était donc dans un de ces moments suprêmes où tout échappe et où il ne faut plus compter que sur soi-même; moments dangereux pour un adversaire, parce que le désespoir double les forces et que le dédain de l'opinion et du châtement rend féroce. Cependant, cette situation de l'âme prive de tout sang-froid : Martial n'était pas troublé, mais offusqué par la colère et par la rage, et il devait manquer le but, parce qu'il se croyait trop sûr de l'atteindre. Il se précipita en furieux sur Maxime, qui l'attendait armé de tout son courage et du savoir-faire qu'il tenait de son professeur d'escrime de Fontainebleau. Le jeune homme détourna l'épée qui menaçait sa poitrine, mais pas avec assez de vigueur; le fer devait suivre le chemin déjà si fatal à Eugène de Tonneins : il entra seulement dans le bras gauche de Maxime, qu'il traversa de part en part. Martial devait retirer l'épée et se mettre de nouveau en garde. Il n'en eut pas le temps; le fils d'Adrienne, plus prompt que l'éclair, se porta en

avant, et, poussant son épée d'une main vigoureuse, il perça d'outre en outre le meurtrier de son frère.

Vingt ans auparavant, M. de la Houssaye, le grand-père de Maxime, avait également donné un coup d'épée au racoleur Saint-Léger, le père de Martial, et un élève de Saint-Côme, muni d'un onguent miraculeux, rappela le racoleur à la vie. Ici, le baume sauveur eût été inutile, Martial tomba sur la terre glacée et expira sans pousser un gémissement.

— Il est mort, dit le postillon en se penchant sur le cadavre.

— Eh bien, dit Charles, des chevaux, et à Noyon ! il faut que Maxime embrasse sa mère.

Tandis que Charles pensait tant bien que mal le bras du blessé, le postillon courut à ses chevaux, chaussa ses grosses bottes, attela ses bêtes, et les deux jeunes gens, étant montés dans leur chaise de poste, partirent au galop pour Noyon.

— Dieu t'a sauvé, dit Charles à son ami : j'ai cru voir l'épée de cet homme dans la poitrine.

— Dieu a sauvé ma mère, répondit Maxime. Et il fondit en larmes.

Tandis que ces choses se passaient, madame Saint-Léger retournait à Chauny et rentrait chez elle. Elle appelle Thérèse, point de réponse ; elle s'inquiète, elle s'épouvante, elle cherche et trouve

enfin sa malheureuse servante, liée au pied d'un lit et mordant avec la rage du désespoir le mouchoir qui remplissait sa bouche. Le mouchoir fut enlevé, les liens coupés; il était temps : Thérèse agonisait, la respiration lui manquait et ses yeux s'injectaient de sang. Dès qu'elle put parler :

— Ah ! madame, dit-elle, votre fils... il a voulu me tuer pour vous voler... Sans doute, il a pris tous vos trésors.

— Je n'ai point de trésors, répondit la prudente veuve, qui ne voulait pas accrédi-ter une opinion dangereuse pour sa sécurité.

Elle courut néanmoins dans sa chambre à coucher, et un coup d'œil lui suffit pour comprendre que, si son or était en sûreté, il n'en était pas de même de ses diamants.

— Il a pris mon écrin, dit-elle.

Or, cet écrin avait une valeur assez considérable, et, nous l'avons dit, le diamant, jadis propriété de famille de feu madame de la Houssaye, s'y trouvait réuni à d'autres bijoux d'un assez grand prix. C'était une brèche à sa fortune, une atteinte à son indépendance. Éperdue et hors d'elle-même, elle alla répandre ses douleurs dans la ville, demander des conseils, et essayer de courir ou de faire courir après son trésor perdu.

Elle arriva devant l'église au moment même où Antoine et Mariette en sortaient. Les époux, enfin unis, venaient de recevoir la bénédiction et les religieuses exhortations du curé. Mariette jeta naturellement un regard sur la place où elle avait vu Martial assailli par les deux jeunes gens, et elle poussa un cri.

— Qu'est-ce que je vois là-bas, Antoine ?

— Un homme étendu sur la place, et étendu sur le dos.

— Regarde bien, Antoine.

— Oui, ma chère Mariette.

— Il me semble le reconnaître... Oui, c'est bien lui... c'est M. Martial Saint-Léger.

— Celui qui voulait t'enlever, Mariette ?

— Oh ! mon Dieu ! ces jeunes gens l'ont tué !

Elle courut sur le lieu même où Martial venait d'être laissé sans vie : madame Saint-Léger y arrivait. Il ne fallut qu'un moment pour répandre la nouvelle de l'événement. Un ouvrier de la verrerie, qui traversa la place par hasard, donna l'alarme. Tout le village accourut ; le curé, lui-même, se hâta de se présenter. L'homme qu'on disait mort pouvait respirer encore, et le digne prêtre aurait alors à prononcer quelques paroles de consolation et de pardon.

— O mon Dieu ! pardonnez-moi, s'écria la nouvelle mariée les larmes aux yeux, je voulais

être délivrée des persécutions de cet homme ; mais je ne demandais pas sa mort !

Le curé se pencha sur le cadavre : le cœur ne battait plus ; aucun souffle ne sortait de cette bouche contractée par la colère et par la douleur.

— Il est mort ! dit le curé.

Et il reprit le chemin de son église , en priant pour un malheureux qui venait d'expirer avec l'injure à la bouche et la soif du sang dans le cœur.

Madame Saint-Léger, immobile et muette devant le corps de son fils, était en proie à une lutte intérieure qui faisait refluer son sang jusqu'au cœur. Le ressentiment, la colère, et néanmoins ce sentiment maternel qui ne s'efface jamais entièrement, l'agitaient. C'était son fils qui était là, mort, devant elle ; mais le malheureux ne l'avait jamais aimée , et , dans ses prévisions , il l'aurait ruinée, s'il l'avait pu. Qui sait même si, emporté par la soif de l'or, Martial n'eût pas levé un jour sur elle des mains parricides ! Si elle eût été à Chauny dans la journée, qui sait ce qui se serait passé ? Peut-être alors la mère eût supporté les violences exercées sur la servante ! C'est par ces suppositions qu'elle excusait en elle-même le soulagement qu'elle éprouvait involontairement et l'espèce de joie furtive et dé-

naturée qui s'emparait d'elle et la dégageait de toute crainte à venir. Violente et en même temps rusée, elle comprit cependant que tous ceux qui l'entouraient épiaient ses mouvements, attendaient ses larmes et allaient la juger sur ses premières paroles.

On peut soutenir, à son choix, que l'homme est bon ou qu'il est méchant, et prouver même l'une et l'autre hypothèse; mais, en face d'une victime dont le sang coule encore, le premier sentiment qu'éprouvent les hommes rassemblés est celui de la pitié. Il était dangereux de blesser ce sentiment: madame Saint-Léger essaya de se concilier les cœurs; elle ne put y parvenir, le naturel l'emporta sur la ruse, sur l'intérêt et même sur les convenances.

— Il était mauvais fils, dit-elle, il venait de voler sa mère: Dieu l'a puni!

Un murmure s'éleva parmi les assistants.

— Oh! mon Dieu! elle l'accuse, disait-on tout bas; elle prend parti pour ceux qui l'ont tué!

Madame Saint-Léger se pencha sur le cadavre, entr'ouvrit l'habit et tira d'une poche de côté une petite boîte en maroquin rouge: c'était son écrin, qu'elle éleva en l'air afin que la foule pût l'apercevoir. Les choses extérieures produisent un effet certain; mais il faut qu'elles soient en rapport avec les connaissances de ceux

dont elles frappent les regards. Une bourse d'or aurait constaté le vol à tous les yeux ; une boîte en maroquin dont on ne voyait pas le contenu ne produisit point d'effet.

Des clameurs s'élevèrent. Cette femme riche, avide, dont le caractère était difficile et qui n'était point aimée à Chauny, fut accusée d'avoir fait poursuivre son fils et de l'avoir fait tuer, pour rentrer dans la possession d'un petit meuble sans valeur. Les plus modérés supposaient avec plus de vraisemblance que, si elle n'avait pas ordonné le meurtre, elle était du moins heureuse d'en profiter, et, l'indignation grossissant, on aurait fait un mauvais parti à madame Saint-Léger, si Antoine et Mariette n'eussent pris sa défense, et expliqué les causes d'un duel dont ils avaient été presque les témoins. Madame Saint-Léger put se retirer chez elle sans être inquiétée, et ce fut le vieux Sans-Pareil qui rendit les derniers devoirs au fils de son ami.

Une victime plus intéressante exigeait des soins pareils.

M. de Rambert n'était pas encore revenu à Noyon. Maxime courait à Chauny venger son frère ; une prison retenait Pierre loin de sa sœur de lait, et madame de Tonneins, en proie au délire de la fièvre, n'avait pas la conscience de ce qui se passait autour d'elle. Restait Jeanne,

qui comprit qu'il était important, dans l'intérêt même de la santé et de la vie d'Adrienne, d'effacer les vestiges douloureux d'un malheur sans remède. Il y avait aussi à Noyon un homme que le hasard avait jeté sur les derniers pas d'Eugène de Tonneins et que l'image du jeune homme poursuivait sans cesse : c'était Gondrin, l'ex-grenadier de la garde impériale, le suisse futur de la cathédrale. Gondrin n'était pas retourné chez le curé, M. Pascal, frère de son capitaine, non qu'il renonçât à la place promise, mais il avait une expédition à faire avant de quitter le sabre du grenadier pour l'épée pacifique du suisse de paroisse. Après avoir subi les remontrances militaires du colonel de Rambert, il lui répugnait de s'exposer, dans le même jour, aux censures ecclésiastiques du curé. Enfin, il éprouvait le besoin de revoir Pierre et de tuer Martial.

— Je demanderai pardon à M. le curé, se disait-il, je lui promettais de ne plus tuer personne ; mais, auparavant, il faut que je mette à l'ombre ce Martial : sans cela, je ne mériterais plus de saluer le colonel ni de serrer la main à Pierre.

Ne croyant pas pouvoir se présenter sans inconvenance chez madame de Tonneins, où sa présence ajouterait à un deuil récent, il remit

sa visite au lendemain. Dans la matinée, en effet, il était sûr de rencontrer Pierre et d'éviter la présence de madame de Tonneins.

Le lendemain, il apprit les désastres de la nuit, l'emprisonnement de Pierre et la maladie d'Adrienne, qui, au dire du médecin, présentait des symptômes alarmants. Quoique d'un caractère assez ferme, Jeanne, en donnant ces détails au grenadier, succombait à l'excès de sa douleur : c'était trop de coups frappés à la fois.

— La mort est entrée dans la maison, disait-elle à Gondrin, elle n'en sortira plus qu'elle n'y ait tout dévoré.

Gondrin rassura la vieille nourrice, et ses consolations de régiment ne manquaient pas d'une certaine vérité.

— La mère, lui disait-il, on meurt d'un boulet de canon et malheureusement aussi d'un coup d'épée, mais de douleur, oh ! non ; ça ne s'est jamais vu dans la garde, et je ne vois pas pourquoi ça arriverait à Noyon. Madame de Tonneins guérira, pourvu que vous lui donniez de temps en temps un verre de vin, de bons bouillons, et que vous teniez le médecin à distance... Les majors, comme on les appelle au régiment, ne sont bons que lorsqu'il y a quelque bras ou quelque jambe à couper. Quant à Pierre, je dirai deux mots au colonel.

— Et moi aussi, dit Jeanne en pleurant.

— Je dirai deux mots au colonel, reprit gravement Gondrin ; il est impossible qu'un ancien soldat comme Pierre ait voulu tuer une petite fille.

— Et cependant la pauvre enfant se meurt, dit Jeanne en soupirant.

— Je connais un caporal, reprit encore Gondrin, qui a tué son capitaine, et cependant il vient d'être fait sous-officier.

— Oh ! grenadier ! que dites-vous ?

— Oui, parce qu'il l'a tué sans le savoir et sans le vouloir. On tient compte de tout cela dans les conseils de guerre. L'affaire s'est passée la nuit. Soyez sûre que Pierre est innocent.

C'était l'avis de Jeanne ; mais, instruite par les domestiques de Dulaurens, elle savait que la cuisinière Madeleine accusait son fils d'avoir prémédité le meurtre de la jeune fille, et cette accusation, sans doute calomnieuse, la faisait frémir.

— Que Dieu nous conserve tous, dit-elle en joignant les mains, nous et la petite Laurel ! Que deviendrions-nous si elle venait à mourir, et on dit qu'elle est bien mal.

— Bah ! répondit Gondrin, prenez courage, mère Jeanne, les pistolets font plus de bruit que de mal ; le plomb est sain. Nous disons au régi-

ment qu'il est l'ami de l'homme ; j'ai vu une vivandière faire une campagne avec cinq balles dans le corps. La petite s'en tirera.

Ces consolations un peu vagues et ces assurances douteuses ne rassuraient Jeanne qu'à demi ; elles lui prouvèrent du moins que Gondrin était un ami disposé à lui venir en aide dans ce moment douloureux. Les restes mortels d'Eugène de Tonneins attendaient que les derniers devoirs leur fussent rendus, et il fallait cacher à Adrienne l'heure et les détails de cette lugubre cérémonie.

Jusques à la fin du XVIII^e siècle, on enterra les morts dans les églises, au péril des vivants. Les enterrements avaient lieu le soir, la nuit même : de funèbres convois, escortés de quelques serviteurs, se glissaient dans les rues désertes ; la douleur des parents et des amis se cachait dans l'ombre de la demeure, et c'était sur le seuil même de sa maison qu'on disait au mort le dernier adieu. La Révolution changea ces mœurs et ces habitudes. Un soin judicieux de la vie et de la santé des citoyens, fit défendre, avec raison, les inhumations dans les églises, et des cimetières furent établis hors des villes. On chercha aussi à imiter les Grecs et les Romains : cérémonies et coutumes, tout fut athénien. On voulut embellir la Mort et la couronner de roses.

Les cimetières devinrent des Élysées et des champs de repos ; les convois funèbres eurent lieu en plein jour ; les jeunes garçons, les jeunes filles y furent conviés pour jeter des fleurs, les parents et les amis pour faire cortège : une musique mélancolique et douce se faisait entendre, comme pour apaiser une ombre plaintive. Quelques personnes se refusaient à ces honneurs nouveaux et mouraient en demandant qu'on épargnât à leurs dépouilles des cérémonies trop païennes ; on n'accordait pas à celles-là une inhumation dans l'église, mais leur convoi modeste se rendait au cimetière sans suite et sans appareil. C'était ce que demandait Jeanne pour Eugène de Tonneins : elle voulait même qu'on attendit la nuit afin d'éviter le bruit et l'éclat. Gondrin se chargea de tous ces détails, et, avec autant de discrétion que d'adresse, il sut éviter tous les bruits lugubres qui vont faire tressaillir une mère dans l'alcôve la plus reculée, sous les rideaux les plus épais. Hélas ! Adrienne était encore hors d'état de sentir qu'on enlevait de chez elle un fils qu'elle ne devait plus revoir. Elle était livrée à tous les rêves de la fièvre, et, par un contraste singulier, ces rêves étaient riants et doux. Si l'esprit eût été libre et sain, son désespoir eût été extrême : elle souriait au contraire, elle se croyait avec ses enfants sous

des bosquets en fleurs, et elle appelait feu le général de Tonneins, qui paraissait venir à elle. Laure l'occupait aussi : la jeune fille, fraîche et bien portante, semblait se jouer autour d'elle et lui donner le doux nom de mère. Le médecin, qui observait ces symptômes, frémissait ; il désirait et redoutait également le retour de cette raison égarée.

Ce fut au milieu de ces hallucinations maldives de la mère d'Eugène et des ténèbres d'une nuit de décembre, que le convoi quitta la maison maternelle, pour se diriger vers le cimetière placé hors de la ville. Quatre personnages vêtus de noir portaient le cercueil : c'étaient des voisins, humbles amis et serviteurs dévoués de la famille de Tonneins. Gondrin marchait derrière, revêtu de son uniforme et s'appuyant péniblement sur son bâton. On traversa silencieusement la rue, et, dès qu'on l'eût dépassée, un grand nombre d'habitants de Noyon, des jeunes gens, des femmes même se joignirent à Gondrin et entourèrent le cercueil. Un sentiment délicat avait retenu tout le monde loin de la demeure d'Adrienne, qui, on le sentait bien, devait ignorer l'instant précis de cette séparation dernière. Cette foule marchait silencieusement dans les ténèbres. De temps en temps, une voix s'élevait : c'était toujours une voix de femme,

qui rappelait quelques-unes des qualités de la victime de Martial, ou qui appelait la vengeance sur le meurtrier. Un homme, cependant, prit la parole; ce fut Gondrin :

— Le fils d'un général, dit-il, le fils d'un général, mourir sans avoir seulement tiré un coup de fusil à l'ennemi!... Mais, braves gens qui m'écoutez, vous me connaissez : je suis Gondrin, un enfant de Noyon. Pas plus tard que demain, l'assassin aura son compte. Je l'ai déjà piqué une fois... Je vous promets d'en finir avec lui.

Il hâtait alors le pas et étendait la main vers le cercueil pour donner à ses paroles la valeur d'un serment.

La nuit était complète : on arriva au cimetière au milieu d'une obscurité profonde, et le gardien de ce lieu funèbre en ouvrit les portes, armé d'une lanterne dont la clarté douteuse ne s'étendait pas à quatre pas. Cet homme, dont la demeure était placée au seuil même du cimetière, distribua aux assistants, au prix d'une légère redevance, des flambeaux de résine, luminaires de la mort, qui passèrent de main en main, s'allumèrent les uns aux autres et projetèrent leurs clartés rougeâtres sur la neige du sol et sur les tombes placées aux deux côtés du chemin. Au bout du cimetière, dans un coin écarté, s'élevait la tombe de M. de la Houssaye :

le petit-fils allait rejoindre l'aïeul. Déjà la fosse était creusée et le cercueil avait glissé jusque sur son dernier lit d'argile. Les assistants ramassaient un peu de terre qu'ils jetaient sur les planches de sapin : le bois rendait un bruit sourd ; les femmes pleuraient, et le fossoyeur allait remplir son office ; Gondrin prit la parole, et, tenant dans sa main un peu de terre, il l'agita devant tous.

— Voyez-vous, mes amis, dit-il, ce que je vais faire ici pour lui, il aurait dû le faire pour moi, et plutôt à Dieu qu'il l'eût fait ! Ce sont les vieux, les impotents qui doivent s'en aller. Les jeunes gens, au contraire, il faut qu'ils restent, parce que ça peut être utile : ça a une mère, et, pour celui-ci, pour M. Eugène de Tonneins, je vais vous dire ce que...

Gondrin leva les yeux, et, à la lueur vacillante des torches qui éclairaient tous ces visages tristes et attentifs, à ces clartés qui allaient et venaient, mettant en relief les traits rudes de celui-ci, et laissant, par moments, dans l'ombre la figure éplorée de celle-là, le grenadier se troubla, les paroles lui manquèrent, d'autant plus que ce qu'il allait dire lui pesait, que c'était une confidence qu'il avait à cœur de faire à son auditoire, et dont l'aveu cependant coûtait à son orgueil de soldat. Il allait s'accuser

d'avoir souffert un duel qu'il aurait dû empêcher, et d'être ainsi la cause indirecte de la mort d'Eugène de Tonneins. Il ne le croyait pas avant la catastrophe; après, la chose était devenue, pour lui, évidente : il se la reprochait amèrement et allait l'avouer avec larmes, lorsqu'un sentiment d'amour-propre subit lui lia la langue et arrêta la voix dans son gosier. Il allait donc s'interrompre et demeurer muet comme un jeune avocat que les regards des jurés intimident, ou comme un prédicateur que les vérités qu'il annonce épouvantent et troublent au point de paralyser sa mémoire, lorsqu'un bruit de pas et des clameurs confuses vinrent le sauver du léger inconvénient de paraître moins éloquent que sensible.

— Le voici ! le voici ! c'est lui !

— Lui ! qui ? demanda Gondrin en tournant la tête.

Les torches s'agitaient, et plusieurs personnes s'éloignèrent de la fosse à demi comblée, afin d'aller au-devant d'un jeune homme qui s'avancait en courant, et dont on entendait la respiration haletante.

— C'est lui ! c'est le frère ! c'est M. Maxime !

Maxime s'élança d'un bond au pied de la fosse, et il tomba à genoux, le bras en écharpe, la figure pâle et les yeux mouillés de larmes.

— Eugène ! Eugène ! criait-il d'une voix déchirante et entrecoupée par les sanglots.

Il voulait se jeter dans la fosse et voir encore une fois des traits chéris.

Gondrin le retint d'une main vigoureuse.

— Mes amis, disait Maxime, un moment ! permettez que j'entrevoie un seul instant ce frère, dont je vais être privé à jamais.

Et, comme il s'aperçut que ses prières ne seraient pas exaucées et que son ami Charles, qui venait de le rejoindre, s'opposait lui-même à une demande trop douloureuse pour être accordée :

— O mon frère ! s'écria-t-il en levant les yeux au ciel, comme si, d'une des étoiles qui perçaient à peine l'obscurité de la nuit, le fantôme d'Eugène dût se détacher et descendre doucement vers lui, ô mon frère ! tu dois être content de moi, et ta colère doit être apaisée ; le misérable qui t'a privé de la vie a été puni, je t'ai vengé.

— Vengé ? dit Gondrin en regardant ce jeune homme blessé, dont il venait d'entendre prononcer le nom, mais qu'il n'avait jamais vu jusque-là.

— Oui, grenadier, répondit Charles ; mon ami Maxime vient de Chauny ; il y a joint le meurtrier de son frère, et le sang a payé la dette du sang.

— Il est mort ? demanda encore Gondrin.

— Oui, mort.

— Eh bien, jeune homme, dit Gondrin en mettant sa main sur l'épaule de Maxime, vous avez fait ma besogne... N'importe, c'était aussi votre devoir.

La nouvelle de la mort de Martial circula dans la foule, qui vit dans cet événement un jugement de Dieu. En face de la tombe encore ouverte de l'aîné des de Tonneins, en présence du frère pâle et blessé qui avait accompli la vengeance, il était difficile qu'il n'en fût pas ainsi. Il y eut, non pas un mouvement de joie, mais une espèce d'action de grâces qui sortit de toutes les bouches. Par un instinct délicat, dont les hommes rassemblés ont presque toujours le sentiment, les torches s'éteignirent ; on laissa le fossoyeur achever dans l'obscurité ses tristes fonctions, et Maxime fut conduit hors du cimetière et ramené dans la maison de sa mère.

De nouvelles douleurs l'y attendaient. Nous avons vu que le colonel de Rambert venait d'arriver à Noyon et avait appris de Jeanne les malheurs de la nuit, l'emprisonnement de Pierre et la maladie d'Adrienne. Le convoi funèbre venait de partir. M. de Rambert se fit ouvrir le salon, que les restes d'Eugène de Tonneins quittaient

à peine, et il se jeta dans un fauteuil, accablé de tristesse et de fatigue. Le colonel se mit alors à réfléchir profondément. Il n'y a point d'effet sans cause ; mais la cause est-elle toujours apparente et peut-on toujours l'indiquer quand l'effet est produit ? M. de Rambert ne le pensait pas, et, dans la série d'événements désastreux qui venaient de se succéder, il cherchait un point de départ qui lui échappait. Pour lui, le point de départ, ce devait être mademoiselle Dulaurens ; n'était-ce pas à cause d'elle qu'Eugène avait été frappé ? Et si Pierre venait d'attenter aux jours de la jeune fille, n'était-ce pas pour venger madame de Tonneins ? Dans ce cas, deux choses l'attristaient : d'abord, le peu de confiance d'Adrienne, qui ne lui avait jamais parlé d'un amour auquel se rattachait l'espérance d'une grande fortune ; ensuite, il se l'avouait en hésitant, l'attentat de Pierre l'épouvantait. Il lui semblait impossible qu'Adrienne y fût étrangère ; non qu'elle l'eût commandé, ni qu'elle en eût conçu la pensée, loin de là ; mais Pierre devait-y avoir été conduit par son dévouement pour la mère, et par son amitié pour le fils. Madame de Tonneins aurait dit un mot, aurait laissé deviner un sentiment de haine, un désir de vengeance ; Pierre se serait précipité en furieux, et le crime s'en était suivi. Autrement

comment expliquer cette fièvre ardente, ce délire subit de madame de Tonneins ?

— C'est, se disait-il, une femme fière ; elle tient à sa réputation plus qu'à sa vie ; en la vengeant, Pierre l'a compromise... Elle n'a point donné d'ordre, il est vrai ; elle n'a pas dit une parole imprudente ; mais, comme sa volonté secrète a été exécutée, elle se sent coupable, au moins d'intention. Cette idée seule met son orgueil mal à l'aise, fait souffrir sa conscience délicate, et met ainsi sa vie en danger.

Ainsi, tout en accusant Adrienne d'une faute qu'elle n'avait pas commise, le colonel trouvait moyen d'admirer chez elle un caractère généreux et même une âme timorée. Tel est l'aveuglement de l'amour.

— Mais, ajouta-t-il en lui-même, comment tirer Pierre de là ?

Un conseil de guerre serait formé, et, en sa qualité de colonel, lui le présiderait, tandis qu'un capitaine de gendarmerie remplirait les fonctions d'accusateur public.

— Eh bien, Pierre, ... si Pierre est coupable, il sera condamné.

Ainsi, tout le rendait fatal à la femme qu'il aimait. Il aurait pu sauver la vie au fils aîné d'Adrienne, il aurait dû veiller sur Maxime comme sur la prunelle de ses yeux, et il serait

peut-être réduit à prononcer une sentence terrible, malgré les prières muettes et les regards éloquents de madame de Tonneins, car il la savait trop fière et trop noble pour lui adresser un mot.

— Eh ! qu'importe, dit-il en se levant, je ferai mon devoir quoi qu'il puisse arriver... Mais où mon imagination va-t-elle m'emporter?... Je raisonne sur des faits que j'ignore... Jeanne, la vieille Jeanne, à laquelle j'ai promis mon assistance, ne sait pas elle-même comment les choses se sont passées... Je donne à la maladie de madame de Tonneins une cause qu'elle n'a pas ; elle est mourante, parce qu'elle a perdu son fils ; peut-être même ignore-t-elle le sort de Pierre !

La porte du salon, qui donnait sur la chambre de madame de Tonneins s'ouvrit, et le médecin parut, un doigt sur la bouche et refermant la porte avec soin. C'était le premier praticien de la ville, et le même qui avait été appelé dans la nuit pour donner des soins à mademoiselle Laure Dulaurens. Il professait pour madame de Tonneins et pour sa famille un dévouement et une amitié qui allaient jusqu'à l'adoration.

— Colonel, dit-il en abordant M. de Rambert, vous venez de Fontainebleau ?

— Non, docteur, répondit avec mauvaise humeur le colonel ; je viens de Paris.

— Seul ?

— Oui, et je me maudis. Je me demande pourquoi je suis ici, à deux pas de madame de Tonneins, que ma vue va achever sans doute... Je ne sais que devenir : je ne puis me décider ni à la voir, ni à m'éloigner. Son fils Maxime m'a échappé... il est allé se faire tuer je ne sais où. Il me semble toujours qu'on va l'apporter ici sanglant et mort comme son frère...

— Chut ! dit le docteur en mettant de nouveau son doigt sur sa bouche, plus bas, colonel ! Madame de Tonneins dort ; si elle apprend que vous êtes ici, à deux pas de son lit, tout est perdu. Je crois qu'elle se doute de votre venue, une vague perception l'a avertie.

— Oui, ma jambe de bois, dit le colonel en jetant un regard sur sa jambe mutilée... Mais, reprit-il, elle est mourante, n'est-il pas vrai ? Parlez, docteur ; avez-vous quelque espoir de la sauver ?

— Ce n'est pas moi qui puis la sauver, colonel : c'est son fils, c'est Maxime...

— Eh ! morbleu ! docteur, je vous dis qu'il m'a échappé... Un enfant m'a trompé ! Ces de Tonneins ont l'air de demoiselles... et... celui-ci s'est avisé d'une ruse de guerre que je ne soupçonnais pas.

Le docteur se rapprocha du colonel et lui parla dans l'oreille.

— Colonel, lui dit-il, la fièvre diminue; j'ai pratiqué une saignée qui dégagera le cerveau. Elle dort, et, au réveil, Adrienne, — pardonnez-moi ce nom familier, je l'ai soignée étant enfant, — Adrienne aura le jugement aussi sain, la tête aussi libre, sa raison sera aussi complète qu'avant les événements qui viennent de se passer et qui remplissent la ville d'effroi; mais, au réveil, il faut que Maxime soit au chevet de son lit.

Le colonel fit un mouvement d'impatience; le docteur l'arrêta et lui dit encore :

— Cependant, monsieur de Rambert, je ne sais ce qui se passe dans cette âme troublée; Adrienne m'étonne et met en défaut ma perspicacité. Dans ses rêves de malade, elle paraît en même temps craindre et redouter la présence de son fils. « Que dira-t-il? que dira-t-il?... et qu'allons-nous devenir? » a-t-elle répété plusieurs fois.

— Docteur, demanda brusquement le colonel, il y a une jeune fille morte dans la maison voisine?

— Morte? Non.

— Mais qui va mourir, n'est-il pas vrai?

— C'est possible, répondit le docteur; les désordres produits par une arme à feu dans l'appareil de la respiration sont toujours redoutables.

— Tant pis, docteur ; car, si vous voulez sauver madame de Tonneins, il faut commencer par guérir mademoiselle Dulaurens.

Le docteur sourit d'un air fin et secoua la tête.

— Vous êtes dans l'erreur, colonel, dit-il ; que la jeune Laure vive ou meure, qu'importe à madame de Tonneins : elle ne s'est jamais occupée de cette petite fille, à peine si elle la connaît. Quoique très-proches voisins, Adrienne et Dulaurens ne se voient pas et ne s'aiment pas. Songez donc, colonel, que mademoiselle Dulaurens a été la cause ou le prétexte du malheureux duel qui vient de priver Adrienne de sa plus chère espérance : celle-ci ne pourra donc jamais voir la jeune fille sans éprouver une émotion pénible. Vous n'êtes pas sur la voie, colonel.

M. de Rambert croyait, au contraire, en parlant comme il le faisait, toucher au point délicat d'une affaire mystérieuse ; il dit donc encore au docteur :

— Mais Pierre?...

— Pierre, reprit le docteur, est le frère de lait d'Adrienne, elle le soutiendra de son crédit et de sa fortune ; mais l'affaire de Pierre n'est rien.

— Comment, rien ? s'écria M. de Rambert ; un assassinat !

— Dans tout ceci, reprit le docteur, il n'y a qu'un point encore obscur : c'est l'effet de la présence de Pierre dans la maison voisine. Qu'allait faire Pierre chez Dulaurens ? Voilà ce qu'il faut éclaircir, et ce qui nécessairement ne tardera pas à être expliqué. Pierre, un assassin ! c'est impossible... et encore, l'assassin d'une petite fille qu'il aime, qu'il a vue naître et qu'il a presque élevée ! le fait n'est ni vrai, ni vraisemblable... Il est certain, cependant, poursuivit le docteur, que Pierre a été saisi un pistolet à la main, et que cette arme a fait feu... Mais il y a eu un second coup ; qui l'a tiré ? Toute la ville est persuadée que c'est M. Martial Saint-Léger, le meurtrier d'Eugène de Tonneins, que Dulaurens avait reçu dans sa maison, et qui y est peut-être encore caché au moment où je vous parle. Ceci expliquerait la démarche de Pierre, qui allait chez Dulaurens pour relancer l'assassin.

— Et, pour avoir raison de l'assassin, dit le colonel, il a tiré sur la jeune fille ?

Non pas, monsieur, non pas : deux coups de pistolet ont été tirés ; l'agent Hardouin et ses hommes l'affirment ; Pierre a fait feu sur Martial...

— Et Martial, reprit le colonel, a tiré sur la jeune fille, sur l'enfant de l'homme qui le dérobaux recherches de la police, sur celle qu'il

devait épouser ? Ce n'est pas supposable, docteur ; expliquez autrement les faits : ils n'ont pu se passer ainsi.

— Les habitants de Noyon, dit le docteur, ne les expliquent pas autrement. Pour moi, voici mon avis. J'admets la présence de Martial Saint-Léger dans la maison de Dulaurens et sa rencontre avec Pierre au milieu de l'obscurité ; alors il ne faut plus que supposer un hasard malheureux qui aura amené Laure entre les deux adversaires, et la jeune fille a dû être frappée par l'un ou par l'autre. Pierre était au bas de l'escalier, M. Martial en occupait le point le plus élevé, et le coup a porté de haut en bas : voilà mon avis. Quoi qu'il en soit, c'est celui aussi de la ville entière, qui pense, avec moi, que M. Martial est caché chez Dulaurens, et que, si la police était mieux faite, ou plutôt que, si l'agent Hardouin ne ménageait pas Dulaurens, l'assassin serait arrêté.

— Il le sera dans un moment, dit avec vivacité le colonel, ou le lieutenant de gendarmerie sera cassé... J'ai envoyé de Paris un mandat d'amener contre ce Martial.

— Alors, reprit le docteur, on prendra l'homme au gîte... il n'osera pas se hasarder dans les rues de Noyon, tellement il est en exécration à tous.

Le docteur allait se retirer, le colonel se préparait à le suivre lorsque l'arrivée d'un nouveau personnage changea la résolution du colonel et soulagea son cœur du poids qui l'oppressait : c'était Maxime. Il entra doucement, presque sans bruit, comme un fils qui, s'il ignore que sa mère est malade, sait du moins que, affaissée par la douleur, une apparition trop brusque peut causer chez elle une révolution dangereuse. Il était pâle, les habits en désordre et ensanglantés, la chaussure couverte de neige et de boue.

Nous avons vu qu'après les obsèques d'Eugène, la foule avait voulu reconduire chez lui son vengeur. Elle remplissait encore la rue, et, tandis que Jeanne cherchait à diminuer le bruit inséparable d'un rassemblement, Maxime avait pris le chemin des appartements de sa mère, sans que la vieille nourrice pût lui adresser une parole. Il ne savait donc rien. Le colonel fit un pas au-devant de lui.

— Dieu soit béni ! Maxime, lui dit-il, vous vivez.

— Blessé ! mon enfant, blessé ! s'écria le docteur ; que signifie cela ?

Un cri s'éleva de la chambre voisine.

— Maxime ! Maxime !

Adrienne appelait son enfant.

L'avis du docteur était que la présence seule

du fils pouvait guérir la mère; il ouvrit donc lui-même la porte de la chambre à coucher et entraîna avec lui Maxime. Le colonel suivit.

Madame de Tonneins était au lit. Soutenue par une pile d'oreillers, elle paraissait presque assise. Dans l'ardeur de ses rêves, le madras qui, suivant la mode du temps, couvrait sa tête s'était dénoué, et ses cheveux noirs et bouclés couvraient une partie de son front, et le long de ses joues pâles descendaient jusque sur ses épaules. Ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé, ses lèvres rouges et brûlantes étaient agitées d'un frémissement involontaire; mais, comme l'avait annoncé le docteur, l'égarement passager de son esprit avait disparu, et elle jouissait de toute sa raison, un moment troublée.

— Il est là ! dit-elle ; viens donc, Maxime, viens donc dans mes bras !

Le fils se précipita dans les bras de sa mère, et Adrienne put enfin sourire aux deux personnes qui venaient de pénétrer dans sa chambre. Elle tendit la main au colonel.

— Je n'oublierai jamais, monsieur, lui dit-elle, que je vous dois le seul bonheur que je puisse ressentir aujourd'hui.

— Hélas ! non, madame, répondit M. de Rambert, toujours fort mécontent du rôle qu'il venait

de jouer; j'ai eu, en effet, l'idée d'amener Maxime auprès de vous; mais il est blessé et il vient on ne sait d'où.

— Il est blessé, dit le docteur en s'emparant du jeune homme, dont il coupa l'habit pour examiner la blessure.

— L'homme est mort? dit madame de Tonneins. Et des larmes abondantes remplirent ses yeux et coulèrent sur ses joues.

— Oui, ma mère, je l'ai tué.

— A merveille, Maxime! s'écria le colonel; le fils du général de Tonneins ne pouvait pas agir autrement.

Madame de Tonneins s'évanouit.

V

— L'entrevue. —

Il serait difficile de dire avec précision la cause réelle de l'évanouissement de madame de Tonneins; le colonel, qui la jugeait d'après ses

propres sensations, l'attribua à la joie que cause une vengeance souhaitée et enfin satisfaite. Le docteur n'y vit que l'effet naturel d'une secousse violente, subie par une femme malade. Maxime, analysant avec plus de justesse les sentiments de sa mère, comprit qu'Adrienne n'avait pu résister à la joie de le savoir, lui, à l'abri de tout danger, et que la pensée d'une vengeance légitime ne s'était pas présentée d'abord à son esprit. La mort de M. Martial Saint-Léger ne pouvait satisfaire madame de Tonneins que parce qu'elle était nécessaire à la conservation d'un fils maintenant unique.

Quand Adrienne revint à elle, le colonel et le médecin s'étaient retirés ; elle se trouva seule avec son fils.

— O mon cher enfant ! lui dit-elle, Dieu, en te protégeant m'a protégée moi-même ; il m'a sauvée de la mort : que serais-je devenue si je ne t'avais pas, si je ne pouvais avec toi pleurer ton frère ?

Alors, elle se fit raconter tous les détails de cette dangereuse entreprise, dont l'idée seule la faisait frémir : et la lettre au gouverneur de Fontainebleau, qui avait appelé Maxime à Paris, et la réception du colonel, et la ruse employée pour reconquérir sa liberté ; ensuite, la rencontre inopinée de son ami Charles, le secours

généreux que cet ami avait prêté à ses desseins, qui, sans cette aide aussi prompte que complète, n'eussent pas pu être accomplis.

— Le bon jeune homme! l'excellent ami! s'écriait Adrienne; j'espère que de ta vie tu n'oublieras un service pareil... Où est-il? pourquoi ne le vois-je pas? est-ce qu'il a refusé l'hospitalité de ma maison?

— Oui, ma mère, répondit Maxime; il a voulu retourner à Paris sans retard.

— Pour voir sa mère, sans doute? Qu'il soit heureux! il le mérite, dit Adrienne, tout entière au bonheur d'embrasser son fils. Oh! mon Dieu! que serions-nous devenus, lui et moi, s'il m'avait rapporté Maxime... comme... comme on m'a rapporté Eugène.

Et les larmes de la mère recommencèrent à couler. Enfin vinrent les détails du combat, vint le récit des hésitations de Martial, de ses refus, de sa dernière colère lorsqu'il fut souffleté par l'épée de Maxime, et des deux épées, l'une traversant le bras du vengeur, l'autre perçant le cœur du meurtrier. Adrienne, haletante et l'âme tout entière dans le regard, écoutait son fils sans faire un mouvement; mais toutes les passions qui l'agitaient se peignaient sur son visage: la crainte, l'espérance, l'effroi, l'épouvante et un indicible soulagement au moment du triomphe de Maxime.

Cependant, même dans ce moment de douleur et d'expansion, la mère et le fils se cachaient quelque chose. Tous deux avaient un secret qui ne sortait pas du fond de leur cœur; tous deux évitaient de toucher à un point délicat et qu'il était néanmoins impossible de ne pas éclaircir: Laure, qui, peut-être, mourait dans la maison voisine et dont Maxime ignorait la position.

La mère et le fils craignaient également d'aborder ce sujet. Maxime redoutait les reproches de sa mère: madame de Tonneins avait peur du désespoir, peut-être mêlé de ressentiment, dans lequel ne manquerait pas de tomber son fils.

Ce fut Maxime qui eut le courage de prendre la parole; il pensa qu'après tout il venait de venger son frère aux dépens de ses jours, que son bras saignait encore de la blessure qu'il avait reçue, et qu'il ne pourrait trouver nul moment plus favorable pour parler de son amour.

— Ma mère, dit-il en entourant Adrienne de ses bras, dont l'un lui causait de cuisantes douleurs, vous louez mon courage, vous me remerciez d'avoir vengé mon frère... Hélas! c'est moi qui suis cause de sa mort.

— Toi? répondit en hésitant Adrienne, qui

voyait venir avec un trouble involontaire la confiance qu'elle redoutait.

— Oui, Eugène est mort pour mademoiselle Laure Dulaurens, que son père voulait marier...

— Laure ! Laure ! s'écria madame de Tonneins en gémissant, ne prononce pas ce nom, mon fils.

— Pardonnez-moi, ma mère, dit Maxime en reculant d'un pas, il le faut. Il faut que vous sachiez que le fils coupable, celui qui aime Laure et qui en est aimé, c'est moi ; ce n'était pas mon malheureux frère.

— Je le sais, je le sais, dit madame de Tonneins, qui cachait sa tête dans ses mains.

— Vous voyez combien je suis en même temps coupable et malheureux ; le sang de mon frère a été répandu pour moi, et j'aime une jeune fille que vous haïssez.

— Que je hais?... Oh ! non, non, je ne hais point cette pauvre enfant, s'écria Adrienne ; je donnerais ma vie pour conserver la sienne.

— Vraiment, ma mère ?...

Puis, se reprenant, Maxime ajouta :

— Je me suis mal exprimé ; vous avez le cœur trop bon et l'esprit trop juste pour haïr une enfant innocente, dont l'estime pour vous va jusqu'à la vénération, et qui serait heureuse si vous l'aimiez ; mais vous haïssez le père de Laure, et cette haine n'aura point de fin, parce que vous ne l'estimez pas.

— Laissons Laure de côté, dit Adrienne à son fils ; nous n'y reviendrons que trop tôt ! et parlons de M. Dulaurens. Que dirais-tu, Maxime, si tu apprenais que cet homme, ce Dulaurens a poussé lui-même au meurtre l'assassin de ton frère ?

— Lui ! ma mère, impossible ; vous connaissez le caractère timide et même pusillanime de M. Dulaurens : il pousse la faiblesse jusqu'à la lâcheté, et même c'est ce manque d'énergie et de courage qui vous a fait mépriser un homme que, sans cela, vous n'auriez que haï.

— Et voilà pourquoi, Maxime, je le crois coupable du crime dont je l'accuse devant toi. La faiblesse est toujours cruelle, et la lâcheté devient sanguinaire quand elle trouve un bras qui peut frapper pour elle. Qui a désigné la victime au meurtrier ? qui lui a dit (car le sang d'Eugène n'a pas été répandu pour toi seul : ce malheureux enfant est mort aussi pour sa mère), qui a dit à l'homme que tu as tué, que moi... moi... j'instruisais mes enfants à séduire une héritière dont je convoitais les richesses ? Qui, si ce n'est Dulaurens ?

— Vous en avez la preuve ?

— Non ; comment pourrais-je l'avoir ? les paroles s'envolent sans laisser de traces, et tu as, mon fils, fermé pour toujours la bouche du seul homme qui pût accuser Dulaurens.

— Il ne l'aurait pas fait, sans doute.

— Il l'eût fait tôt ou tard : l'alliance des méchants n'est jamais longue. Qui a pu instruire cet homme, étranger à Noyon, de l'amour d'un de mes fils pour Laure ? Qui a pu supposer que je convoitais la fortune de Dulaurens, si ce n'est Dulaurens lui-même, aigri par ma haine et par mes mépris ?

En entendant ces accusations très-vraisemblables et que le lecteur sait vraies, Maxime, déjà affaibli par sa blessure et fatigué par le manque de sommeil et les émotions qui l'agitaient depuis vingt-quatre heures, pâlit affreusement et se laissa tomber dans un fauteuil. Les paroles de sa mère devaient, en effet, le désespérer ; ce qui avait jusque-là séparé les deux familles voisines et ennemies, c'étaient des événements anciens, fâcheux, sans aucun doute, mais dont le temps devait affaiblir l'impression et pouvait même effacer le souvenir. Ici, il s'agissait d'un crime. Laure était innocente ; mais le sang des de Tonneins ne s'en élevait pas moins entre les de Tonneins et les Dulaurens. Jamais madame de Tonneins ne permettrait à Maxime d'épouser la fille du meurtrier de son frère, ou du moins de celui qui avait poussé au meurtre par des calomnies, et Maxime lui-même éprouvait une certaine répugnance à penser que,

si un jour il était assez heureux pour épouser celle qu'il aimait, il lui faudrait subir la parenté honteuse de l'homme qui l'avait privé d'un frère.

— Oh ! ma mère, s'écria-t-il, que m'apprenez-vous ? M. Dulaurens a pu se rendre à ce point criminel ?... Comme vous devez haïr Laure !

— Ne parlons pas d'elle, dit Adrienne en hésitant ; je lui souhaiterais un autre père et un meilleur sort, ajouta-t-elle en elle-même.

Maxime, abîmé dans ses réflexions et la tête appuyée sur son bras valide, n'écoutait plus sa mère : il songeait à Laure et au moyen de la voir le plus promptement possible. L'occasion était propice, la nuit s'avançait ; sa mère, faible et souffrante, avait besoin de repos et ne tarderait pas à le renvoyer ; le médecin et le colonel devaient s'être retirés ; il allait donc être exempt de toute surveillance, et rien ne l'empêcherait de joindre la jeune fille par le chemin accoutumé. Laure devait être instruite de son arrivée, et elle l'attendait sans doute avec impatience.

Adrienne, l'œil attaché sur son fils, suivait sur ce visage triste et pâle toutes les nuances de la douleur, tout ce réseau de pensées sombres qui s'emparaient peu à peu de cette jeune imagination.

— Ah! pauvre enfant, se disait-elle, si je prononçais un seul mot, le vase déborderait et peut-être serais-je privée de mon dernier fils! Que deviendra-t-il quand il apprendra le danger que court la malheureuse Laure et de quel œil me regarderait-il moi-même, moi, sa mère, s'il savait toute la vérité?

La mère et le fils étaient ainsi préoccupés et silencieux, lorsque Jeanne, la nourrice, entra subitement, la figure pâle, les yeux égarés et se tordant les mains.

— Maxime, dit-elle, ce qu'on vient de m'apprendre est-il vrai? tu as tué Martial?

— Oui, répondit avec négligence Maxime, que l'image de Laure remplissait tout entier.

— Tu l'as tué aujourd'hui même?... à Chauny?...

— Oui, à Chauny, où depuis la veille il s'était réfugié.

— O ciel! s'écria Jeanne. Malheureuse que je suis, mon pauvre Pierre est perdu!

— Taisez-vous, Jeanne, pas un mot de plus, dit Adrienne en se levant sur son lit.

— Expliquez-vous, Jeanne; je ne comprends pas le danger que peut courir Pierre.

C'était Maxime qui parlait.

Il était évident pour Jeanne que, puisque Martial n'était pas chez Dulaurens la nuit précé-

dente, c'était son fils qui avait frappé Laure, et, quelque attachement que la nourrice eût pour Adrienne, quelque habitude qu'elle eût de lui obéir, la mère désolée ne vit ni n'entendit les signes et les paroles d'Adrienne.

— Il est perdu sans retour, s'écria-t-elle, surtout avec le nouveau malheur qui arrive. Laure vient de mourir.

— Laure morte ! Laure morte !... Oh ! ma mère, ce n'est pas possible.

— Non, mon fils, n'en crois rien : Jeanne se trompe, disait Adrienne d'une voix tremblante.

Mais, sans écouter les paroles de madame de Tonneins, Maxime se leva et quitta précipitamment la chambre de sa mère.

Avant de suivre le jeune amant dans l'appartement de celle qu'il aimait, nous devons entrer dans quelques détails qui expliqueront la frayeur de la vieille nourrice. Il était impossible que rien de ce qui se passait chez madame de Tonneins fût ignoré dans la maison voisine. Le convoi funèbre d'Eugène avait été vu par Dulaurens et par ses domestiques. Le père de mademoiselle Laure, immobile devant une croisée dont il écartait avec prudence les rideaux, avait également vu l'arrivée du colonel et celle de Maxime. Quoi qu'il sût fort bien que madame de Tonneins était au lit et assez gravement malade,

son caractère craintif et le désir de vengeance qu'il supposait à une mère frappée dans ses plus chères affections, lui firent appréhender que ces deux personnes, excitées par Adrienne, ne se portassent contre lui aux dernières violences, ou que du moins il n'échappât, lui, qu'avec peine aux rigueurs militaires du colonel, et il poussa un verrou pour éviter toute surprise. Bientôt après, on frappa à sa porte.

— Qui est là ?

— Madeleine, la cuisinière.

— Vous êtes seule ?

— Oui, monsieur.

Dulaurens ouvrit avec précaution, introduisit la cuisinière et referma la porte. Madeleine, dont Pierre avait dédaigné les avances, et qui, soit par rancune, soit par suite de quelques paroles imprudentes de Pierre, le regardait comme l'assassin de Laure, Madeleine était très-effrayée de ce qui se passait ; suivant elle, la maison de Tonneins, le colonel en tête, ne pouvait pas tarder à faire irruption dans la maison Dulaurens et à y mettre tout à feu et à sang. La cuisinière était courageuse auprès de ses fourneaux, l'ardeur du feu allumait son sang. Privée de cette chaleur vivifiante, à jeun et après une nuit sans sommeil, elle avait aussi peu de courage que M. Dulaurens lui-même.

— Qu'avez-vous, Madeleine, lui dit celui-ci, vous êtes pâle ?

— Ce n'est rien, monsieur.

— Ma fille ?...

— Mademoiselle va bien, dit Madeleine en baissant les yeux, je crois qu'elle dort... Mais monsieur...

— Quoi donc ?

— M. Martial...

— Ne me parlez pas de cet homme, Madeleine : c'est de lui que nous viennent tous nos malheurs.

— Il ne vous en viendra plus, monsieur : ceux-là y ont mis bon ordre, dit Madeleine en désignant du doigt la maison voisine ; ils l'ont tué, monsieur !

— Martial est mort ! en êtes-vous bien sûre ?

— Sans doute ; toute la ville de Noyon le sait. M. Maxime est allé chercher M. Martial jusqu'à Chauny et il lui a passé son épée au travers du corps. On dit que M. Martial est tombé sans dire un mot... Ça n'a pas beaucoup chagriné la mère, à ce qu'on assure.

— Et ne me chagrine pas, moi, non plus, pensa Dulaurens.

Mais il se garda de laisser voir sa joie ; Martial ne pouvait plus l'accuser. Il se sentit libre et, jusqu'à un certain point, hardi et prêt à repous-

ser non-seulement toute accusation, mais encore jusqu'à la plus légère insinuation malveillante. Il renvoya sa cuisinière et se renferma de nouveau chez lui, cette fois pour se donner du courage et préparer l'attitude qu'il devait prendre ainsi que les discours qu'il devait tenir lorsque ses concitoyens l'interrogeraient sur la mort de M. de Tonneins, sur celle de Martial et sur la blessure de sa fille.

Madeleine descendit à la cuisine, indignée de l'insensibilité de son maître, qui ne paraissait pas regretter M. Martial, le seul homme qui pût les défendre contre la fureur des de Tonneins.

— Cela ne lui portera pas bonheur, dit-elle au jardinier, et je ne donnerais pas six blancs de la vie de sa fille.

— Comment! dit le jardinier, mademoiselle Laure...?

— Elle est bien bas, reprit Madeleine; je l'ai laissée endormie, et Dieu sait si elle se réveillera... M. Pierre payera cette mort, et, avant la fin du mois, l'exécuteur de la ville aura affaire à lui sur la place de la cathédrale.

Le jardinier s'éloigna, et, rencontrant Jeanne sur le seuil de la porte, il se hâta de lui annoncer la mort de Laure et de lui faire part des sinistres prédictions de Madeleine.

Maxime s'élança dans l'escalier qu'il gravit en courant, et, arrivé dans le grenier, il s'arrêta un moment le cœur oppressé, la tête en feu. Laure était morte, et probablement par un attentat dans lequel Pierre était mêlé. Pierre, l'ami de son enfance et le confident de ses amours, aurait tué Laure ! c'était impossible ! Quand il réfléchit ensuite que l'amitié de Pierre se partageait entre son frère et lui, et peut-être inégalement ; qu'Eugène, l'aîné, avait eu les premières affections de la famille, et qu'enfin Laure était la cause indirecte de la mort de ce frère chéri, il comprit que la colère et la fureur de Pierre avaient pu le porter à une de ces actions soudaines qui éclatent sans que le cœur ni le cerveau aient conscience de l'œuvre de la main. Mais, pour cela, il fallait la réunion d'une foule de circonstances que lui, Maxime, ne pouvait ni analyser ni même imaginer. Puisque Pierre avait osé porter la main sur celle qu'il aimait, il devenait pour l'amant de Laure un être si horrible et si haïssable, que jamais il ne pourrait le voir sans dégoût ; ni entendre prononcer son nom sans une émotion douloureuse.

Il se figurait la jeune fille pâle, livide, glacée, insensible et morte. Elle ne serrerait plus sa main, elle ne tournerait plus sur lui ces yeux qu'il aimait tant ! Il allait la voir encore une fois,

et, après avoir rassasié sa vue de ce spectacle désolant, il était décidé à s'ôter la vie, à moins qu'il ne mourût de douleur au pied du lit où reposait sa maîtresse expirée.

Toutes ces réflexions, il les fit dans une minute, dans le temps qu'il employa forcément à reprendre haleine. Si l'on songe que, depuis son départ de Fontainebleau, Maxime avait passé par des sensations si douloureuses, qu'un homme habitué aux chances malheureuses de ce monde aurait eu de la peine à les supporter, on comprendra que le jeune fils d'Adrienne fût sur le point de succomber à son abattement. Un frère mort, une mère presque mourante, un ennemi dont le sang avait rejailli sur lui et dont il venait de voir les dernières convulsions ; et, au moment où le frère était vengé, où la mère semblait revenir à la vie, Laure morte violemment, par la main d'un ami, et comment ? par quelle rage ou par quelle erreur ? Il se traîna lentement, il descendit peu à peu cet escalier tragique et marcha sans le savoir sur les traces récentes du sang de Laure. Peut-être une servante l'arrêterait, peut-être M. Dulaurens, assis auprès des restes de sa fille, le chasserait avec violence. Il supporterait tout, il offrirait sa vie en échange d'un baiser sur la main glacée de la jeune fille.

Il arrive à la porte de Laure, il s'arrête sur le

seuil de l'appartement, traverse une antichambre, et, jetant un regard furtif sur les deux battants entr'ouverts de la chambre même, il voit d'abord le feu qui brûle dans la cheminée, puis, sur un guéridon, une lampe de nuit renfermée dans la porcelaine transparente. La pièce était vide, les rideaux blancs du lit le cachaient entièrement. Il entre, les rideaux s'agitent. Maxime croit que son imagination le trompe et abuse ses sens, ou bien que les lueurs changeantes du foyer se jouent dans les plis de la mousseline ; il avance une main, il relève avec hésitation le rideau.

— Maxime, c'est vous ? dit une voix douce ; je vous attendais.

Dans la jeunesse, on croit aux miracles et surtout à ceux de l'amour. Laure était morte, puisque la vieille nourrice la pleurait ; c'était donc son âme, encore errante sur ses lèvres, qui voltigeait autour de Maxime et lui disait un dernier adieu avant de monter dans son éternelle demeure. Croyances puériles, qui se dissipent bientôt, pour un amant, devant une idée plus douce encore. La main de Maxime tremblait ; il enleva le rideau et le rejeta sur le pied du lit. Laure était accoudée sur un oreiller, le bras étendu vers son amant et le sourire sur les lèvres.

— Laure ! Laure ! vous vivez, s'écria Maxime ; ah ! parlez, rassurez-moi...

Le bras de la jeune fille se replia sur lui-même, et son doigt effilé, mais blanc et rose, se posa sur sa bouche,

— Chut ! dit-elle, chut ! pas de bruit, ne poussez pas un cri, parlez bas ; si Madeleine entendait votre voix, elle accourrait... Seulement, dites-moi que vous ne me haïssez pas.

— Moi, vous haïr ? oh ! ciel ! je venais mourir auprès de vous, si Dieu ne vous eût pas rendue à mon amour.

— J'en étais sûre, dit la jeune fille... Écoutez-moi bien... car on peut venir nous interrompre, et peut-être n'aurons-nous que le temps de nous dire à peine quelques mots. Votre mère... elle m'accuse... c'est moi, malheureuse, qui l'ai privée d'un fils, et si elle savait notre amour...

— Elle le sait, Laure.

— Alors, elle souhaite ma mort, pour que notre amour ne lui coûte pas la vie de l'autre.

Maxime baissa la tête, non qu'il crût sa mère capable de faire un souhait pareil ; mais il était persuadé que son amour ne trouverait jamais devant elle ni grâce, ni merci. Tout à coup sa figure se ranima, et, attachant ses yeux sur Laure :

— Nous nous trompons, dit-il, et le crime affreux de Pierre a changé son cœur : elle vient de me dire qu'elle donnerait sa vie pour sauver la vôtre.

Un éclair de joie brilla sur le visage de la jeune fille.

— Puisqu'elle l'a dit, il faut la croire; elle est incapable de dissimuler ses sentiments avec vous.

— Avec tout le monde, répondit Maxime, à qui le sentiment de l'amour filial revint dès qu'il fut sûr que sa maîtresse vivait.

— Mais, Laure, m'êtes-vous véritablement rendue? Faut-il que je tremble encore pour vos jours?

Laure sourit et leva la main au ciel, comme pour dire à Maxime qu'elle était dans les mains de Dieu, et qu'il disposerait d'elle à sa volonté.

— Apprenez-moi au moins, dit Maxime, comment et pourquoi ce misérable Pierre a osé commettre un attentat...

— Vous dites, reprit Laure, que madame de Tonneins ne me hait plus? Répétez-le-moi, Maxime, je vous en supplie.

— Soyez-en sûre, Laure... Mais...

— Pardon, mon ami, j'ai deux choses à vous demander...

— Oui, Laure; mais Pierre...

— Laissons Pierre, et écoutez-moi.

— C'est donc lui, disait Maxime sans s'arrêter aux paroles de la jeune fille, lui, notre ami, notre confident, qui a été assez cruel pour vous

frapper?... Ah ! Laure, Laure, la main qui s'est levée sur vous sera toujours pour moi une main maudite...

Laure fit un mouvement involontaire, sa tête se pencha sur son oreiller, et, à la lueur douteuse de la lampe de nuit, Maxime put voir ses joues et ses lèvres pâlir. Ce moment de faiblesse fut court, elle rouvrit bientôt ses yeux un instant fermés.

— Maxime, dit-elle, il faut que vous rétractiez ces paroles et que vous ne me parliez plus de Pierre, je le veux.

— Pardonnez-moi, Laure ; je vous obéis, répondit Maxime effrayé.

— Écoutez-moi donc, mon ami. J'ai deux choses à obtenir de vous. Sachez d'abord que mon père a renoncé à m'unir avec M. Saint-Léger. Ce mariage n'aura pas lieu.

— Oh ! j'en suis certain, dit Maxime d'une voix si ferme, que Laure fit un mouvement et laissa retomber sa main sur le bras blessé de son amant.

Maxime ne put retenir un petit cri de douleur.

— Ah ! s'écria Laure, ma prière sera inutile, elle vient trop tard ; vous avez joint M. Saint-Léger, et...

— Et je l'ai tué, Laure ; vous serez à moi,

malgré votre père, malgré ma mère, si elle s'y opposait, mais vous et moi l'apaiserons. J'ai vengé mon frère.

La jeune fille se recueillit un moment, et, tendant la main à Maxime :

— Allez, dit-elle, j'entends du bruit dans la pièce voisine, il ne faut pas que mon père vous surprenne ici... Allez, Maxime, retournez auprès de votre mère.

— Vous me renvoyez, Laure ?

— Oui, oui, épargnez-moi la scène qui aurait lieu si on vous trouvait auprès de moi. Hélas ! le sang a coulé si misérablement dans ces deux maisons, qu'on croirait que vous venez m'enlever le peu de vie qui me reste.

— Je pars, dit Maxime en baisant la main tiède et fiévreuse de Laure ; mais vous avez un ordre à me donner.

— Sans doute : je veux voir Jeanne, la nourrice de madame de Tonneins, la mère de Pierre...

— La mère de Pierre ? s'écria Maxime.

— Je veux la voir, reprit la jeune fille d'un ton impérieux que son amant ne lui connaissait pas ; il faut qu'elle vienne cette nuit ici et par le chemin que vous avez pris vous-même. Elle trouvera Madeleine qui veillera ou plutôt qui dormira auprès de moi dans ce fauteuil, n'importe :

mais que madame de Tonneins ignore que je l'ai vue... Pour vous, mon ami, vous ne devez pas cacher cette visite à votre mère; vous lui direz que j'ai appris avec reconnaissance qu'elle me plaignait, et que... que je la prie de pardonner à mon père, si malheureusement il est coupable, ce que je ne crois pas... Allez, allez, j'entends du bruit.

Maxime n'eut que le temps de se cacher dans un angle obscur de la chambre et Madeleine entra. Cette gardienne peu vigilante et peu affectionnée, venait de la cuisine, où, pour reprendre des forces et se donner du courage, elle avait eu recours à son topique habituel. La démarche un peu avinée, la tête alourdie et l'œil troublé, Madeleine s'avavançait en hésitant et, elle se parlait à elle-même.

— La gouvernante avait bien affaire, disait-elle, d'aller à Paris et de me laisser toute la besogne; c'était à elle à veiller ici et non pas à moi.

Dès qu'elle fut parvenue au milieu de la chambre, Maxime quitta le coin qu'il occupait et sortit de l'appartement. L'air qu'il déplaça et le bruit léger de ses pas firent tressaillir la cuisinière; elle leva les yeux et vit le rideau rejeté sur le pied du lit, et par conséquent ouvert, tandis qu'elle-même, une heure auparavant, l'avait fermé de ses mains.

— Les âmes des morts sont par ici, dit-elle ; elles vont maintenant hanter la maison, j'en suis sûre ; je viens de sentir le souffle d'Eugène de Tonneins... On dit que M. Martial vient d'être tué à Chauny... c'est peut-être son esprit qui a relevé ce rideau ; il aura voulu voir encore une fois celle qu'il devait épouser.

Alors, les yeux de Madeleine se fixèrent sur la jeune fille, qui, la tête appuyée sur l'oreiller et le regard inquiet et brillant, la suivait de l'œil avec anxiété, ne sachant pas si cette femme grossière venait à son aide ou si elle lui serait nuisible. Madeleine effrayée se laissa tomber dans un fauteuil à quelques pas du lit, et, soit fatigue, soit demi-ivresse, elle s'endormit profondément.

Maxime, de son côté, s'empressa de joindre Jeanne ; il avait hâte de l'interroger. La vieille nourrice ne le vit pas sans crainte venir à elle : si, en effet, comme elle commençait à le comprendre, le jeune homme aimait Laure, Pierre, au lieu de trouver en lui un soutien, pouvait avoir affaire à un ennemi.

— Jeanne, ma bonne Jeanne, dit Maxime en se jetant dans les bras de la nourrice, je viens de voir Laure, qui respire encore, grâce au ciel, et qui m'a paru avoir l'espérance de revenir tout à fait à la vie qu'un barbare a voulu lui ôter.

— Ce n'est pas Pierre, dit Jeanne avec vivacité; ne crois pas, mon enfant, ceux qui l'accusent.

— Non; mais où a-t-elle été atteinte? par quel événement funeste a-t-elle été blessée? J'ai craint, en hasardant la moindre demande d'exciter chez elle une émotion dangereuse, et je me suis contenté de l'écouter parler, sans lui faire de questions.

Maxime, en effet, ignorait absolument ce qui s'était passé durant cette nuit où lui-même courait la poste, accompagné de son ami Charles, pour demander compte à Martial du sang de son frère. La seule information qu'il eût reçue venait de Jeanne, qui avait dit Laure morte et Pierre perdu, parce qu'on l'accusait de l'avoir tuée. La nourrice raconta ce qu'elle savait de ce drame sanglant. Suivant elle, l'assassin de Laure, c'était Martial, qui, certain de ne pas épouser la jeune fille depuis le meurtre d'Eugène, ou irrité par ses dédains, n'avait pas voulu qu'elle fût jamais la femme d'un autre. Elle n'admettait point un hasard malheureux, une rencontre inopinée, mais seulement un crime nouveau de cet odieux Martial, dont la main était déjà teinte de sang.

— Mais, cet homme était à Chauny dans la nuit dont tu parles, dit Maxime.

— On assure qu'il le soutient, répondit Jeanne

en faisant, vers la maison voisine, un geste qui, évidemment, désignait M. Dulaurens.

— Quel motif peut-il avoir, dit encore Maxime, pour ménager ainsi le meurtrier de sa fille ?

— Sa haine contre ta mère et contre Pierre, qui l'a menacé et effrayé. Il est peut-être aussi de bonne foi, ajouta Jeanne en baissant la voix, et je ne doute pas qu'en quittant la maison de Dulaurens, ce Martial n'ait accusé Pierre.

— Cependant, s'écria Maxime, désireux d'une conviction qu'il n'avait pas encore, je l'ai trouvé à Chauny aujourd'hui même.

— A quelle heure ? dit Jeanne ; à quatre heures ?

— Il est vrai.

— Or, il ne faut que trois ou quatre heures, reprit la nourrice, pour aller de Noyon à Chauny, et à pied encore ; Martial a fait le voyage sur un cheval de M. Dulaurens, je le sais. Le cheval est revenu ce soir même ; il a été ramené dans le faubourg par le petit Picard, qui a appris à Madeleine la mort de Martial.

— C'est moi qui l'ai annoncé à tout le monde et sur la tombe de mon frère, dit Maxime avec tristesse.

— Eh bien, le petit Picard l'a confirmée en ramenant le cheval.

La version de la nourrice ne manquait pas de

vraisemblance, mais nous savons qu'elle n'était pas vraie.

— O mon Dieu! mon Dieu! s'écria encore Jeanne en levant les yeux au ciel, sauvez mon pauvre Pierre! vous savez bien qu'il n'est pas coupable.

— Jeanne, répondit Maxime à cette exclamation pieuse, il y a au fond de mon cœur quelque chose qui me dit que vous avez raison, et que le frère de lait de ma mère ne peut être un assassin, comme ce misérable Martial.

— Oh! jamais, mon enfant, jamais!... Et cependant, ajouta Jeanne, dans quatre jours, on jugera Pierre, et, si je ne comptais sur l'amitié du colonel de Rambert, j'aurais peu d'espoir. Hélas! l'innocence même a besoin d'aide!

— Il y a une autre personne qui peut aussi être utile à Pierre.

— Ta mère, je le sais! elle n'abandonnera pas son frère de lait.

— Je veux parler d'une autre encore.

— Et de qui donc?

— De Laure.

— De Laure? Pauvre enfant, elle doit savoir la vérité.

— Je le suppose, mais je l'ignore; elle a refusé de s'expliquer avec moi sur ce sujet. Elle veut te voir, nourrice.

Il n'en fallut pas davantage pour que Jeanne se rendît, sans hésiter, chez la jeune malade et cela ouvertement, prête à résister à M. Dulaurens si elle venait à le rencontrer. Mais Dulaurens était renfermé dans son cabinet, et, s'il eût connu la démarche de la nourrice, il l'aurait favorisée au lieu de l'empêcher, tellement il redoutait d'irriter de nouveau la famille de Tonneins.

VI

— L'apparition. —

Grâce aux soins du docteur et à la présence de son fils, Adrienne recouvra assez rapidement la santé nécessaire pour recevoir ses amis et reprendre, en apparence, sa vie accoutumée. La matinée était consacrée aux visites du médecin.

— Mon cher docteur, lui disait-elle, il est une plaie de mon cœur que vous ne pourrez pas

fermer ; une ombre souriante et triste en même temps, que vous ne pourrez jamais empêcher d'errer autour de moi. Je vois Eugène partout ; il me semble toujours qu'il va entrer dans la pièce voisine ; je vais le chercher dans sa chambre déserte et je m'irrite de ne pas l'y trouver, tellement le coup qui vient de me frapper m'étonne encore.

— Remerciez le ciel, Adrienne, répondait le docteur : vous pouviez être frappée deux fois, et, entre nous, la blessure de Maxime n'est pas sans gravité ; il a la fièvre ce matin, et je lui ai ordonné de garder le lit.

Mais, quoique, chez Adrienne, la douleur d'avoir perdu son fils aîné fût vive et cette plaie toujours saignante, elle avait aussi d'autres préoccupations.

— Il faut, disait-elle à son médecin, que l'état de mademoiselle Laure soit bien alarmant, pour que les personnes qui l'entourent s'imaginent, comme elles le font quelquefois, non-seulement qu'il est sans espoir, mais encore qu'elle est morte.

— Qui dit cela, Adrienne ?

— Jeanne est venue m'annoncer cette mauvaise nouvelle, il y a deux ou trois jours, et je n'ai été rassurée que quelques heures après, heureusement pour mon sommeil. Cette mort m'eût empêchée de dormir.

— Sans doute, cela eût aggravé la position de Pierre.

— Oh ! s'écria avec chaleur Adrienne, je ne songeais pas à Pierre en apprenant cette nouvelle ; je ne songeais qu'à cette malheureuse enfant, si jeune, si belle et si bonne, qu'un accident affreux prive de la vie, quand tout lui souriait, quand...

Le docteur regardait madame de Tonneins avec étonnement.

— Je vous savais dévouée à vos amis, Adrienne, lui disait-il, et accordant volontiers votre pitié à ceux qui souffrent ; mais j'ignorais que mademoiselle Dulaurens pût vous intéresser à ce point... Je veux dire, Adrienne, que, dans les termes où vous en êtes avec cette famille, je vous croyais femme à dissimuler même votre compassion, et voilà pourquoi j'évitais de vous parler de Laure.

— Vous aviez tort, docteur : je n'accuse pas la fille des fautes du père, et je ne cache pas l'intérêt que je porte à votre malade. Soyez donc franc avec moi ; qu'en augurez-vous ? espérez-vous la sauver ?

La réponse du docteur fut ambiguë, la blessure de sa jeune malade était grave, et offrait toujours ce péril, qu'un accident pouvait survenir et la rendre mortelle.

Dans l'après-midi, c'était le colonel qui était admis auprès de madame de Tonneins. Avec M. de Rambert, Adrienne ne se préoccupait pas de Laure, mais de Pierre.

— Colonel, lui disait-elle, c'est donc un conseil de guerre qui décidera du sort de ce pauvre garçon ?

— Oui, madame ; Pierre est un soldat, il dépend de l'autorité militaire.

— Et c'est vous qui présiderez ce conseil ?

— Hélas ! oui. Le général ne peut pas quitter Beauvais, et je suis nommé pour le remplacer.

— Mais ce n'est pas vous qui porterez la parole contre l'accusé ?

— Oh ! non, madame, ce sera un capitaine de gendarmerie délégué à cet effet... Il étudie l'affaire en ce moment.

Et vous nommez cet officier ?

— Le capitaine Gimel.

— Vous le connaissez, colonel ?

— Parfaitement, madame.

— Et... un honnête homme sans doute ?

— Oui, madame.

— Peut-être sévère... même dur ?

— Je le crois.

— Enfin, colonel, quel homme est-ce que ce capitaine ? faites-moi la grâce de me le dire ; il faut savoir à qui on a affaire.

— Volontiers, madame. Vous étiez encore enfant au moment de la prise de la Bastille, et, d'ailleurs, vous habitiez Noyon, vous pouvez donc ignorer l'histoire de l'intendant Foulon.

— Non, monsieur, je connais cet épisode sanglant.

— Foulon, reprenait le colonel, était un homme dur, sombre et presque farouche ; à tort ou à raison, on l'accusait de s'être fait des malheurs publics un moyen d'opulence, et Berthier de Sauvigny, son gendre, administrateur intelligent et intègre, était néanmoins convaincu de hauteur, de dureté, et d'une insolence de manières et de langage qui lui avait fait de nombreux ennemis. Le beau-père et le gendre payèrent cher cette fâcheuse réputation ! Eh bien, madame, le capitaine Gimel a été le pupille et l'élève de ces deux hommes, qui ont soigné son enfance et protégé sa jeunesse ; aussi, défend-il leur mémoire dans l'occasion avec une vivacité qui l'honore ; mais, il a puisé à leur école une très-grande sévérité et le tort de croire aux mauvais penchants de l'humanité plutôt qu'à son honnêteté et à sa vertu. Après la mort de ses protecteurs, Gimel entra dans l'armée, et la gendarmerie le compte parmi ses meilleurs officiers. C'est un homme habile, plein de sagacité et quelquefois injuste, mais avec bonne foi.

Ce portrait du capitaine Gimel assombrissait les idées de madame de Tonneins, qui se trouvait dans une situation étrange et dont il lui paraissait difficile de sortir. Elle seule avait la clef du procès qui allait s'ouvrir et dont l'issue était incertaine. Sans doute, elle était innocente, quoique le coup fatal fût parti de sa main, et dût-elle s'accuser elle-même devant l'univers entier, elle ne laisserait pas condamner Pierre. Mais, en admettant cet indispensable aveu, en parvenant même à prouver que l'arme homicide avait fait feu pour sa défense légitime, comment motiverait-elle sa présence chez Dulaurens, au milieu de la nuit? Qui voudrait croire qu'une mère encore frémissante de la mort de son fils, fût allée chez Dulaurens seulement pour demander grâce et merci, pour s'humilier en faveur d'un dernier enfant, et qu'elle y fût allée armée? On la connaissait altière, impérieuse; on ne l'avait jamais vue suppliante.

Tout cela était vrai, mais n'était pas vraisemblable.

Néanmoins, madame de Tonneins sentait confusément qu'elle persuaderait ses juges, quelque sévères qu'ils fussent; la vérité finit toujours par l'emporter quand on la présente à des hommes non prévenus; mais, dans cette lice où il faudrait peut-être descendre, elle jouait autre chose

que sa vie et sa réputation, elle jouait encore l'amour de son fils,

— Supposons Laure morte, se disait-elle, et Maxime instruit de ce qui s'est passé, mon fils, mon propre fils me haïra et me demandera compte du sang que j'ai versé. Je parviendrais à convaincre des juges désintéressés, le sévère capitaine Gimel lui-même, que Maxime ne serait pas convaincu. Il ne m'en estimerait pas moins, parce qu'il sait mon amour pour mes enfants et qu'il admettrait très-bien qu'à la vue d'Eugène mort, ma tête s'est exaltée jusqu'à la folie ; mais il me haïrait, il détournerait de moi ses yeux et ses pas, et, malheureuse ! je n'aurais plus de fils !... Oui, la mère aime plus l'enfant que l'enfant n'aime sa mère : Maxime est tout pour moi ; mais, après moi, et peut-être avant moi, il y a Laure pour Maxime.

Elle n'avait point de confidents, elle était maîtresse de son secret, que fallait-il donc faire ? Il fallait parler pour sauver Pierre, il n'y avait pas à hésiter. Une circonstance légère en apparence, quoiqu'en réalité fort grave, pouvait rendre ce parti inévitable.

Nous avons dit qu'avant de partir pour se rendre chez Dulaurens, Adrienne, jalouse de sa dignité qu'elle compromettait, et désirant imposer à la timidité de Dulaurens, si la chose était

nécessaire, s'était armée d'un pistolet pris dans une panoplie composée des armes de son mari, et qui ornait sa chambre. Cette arme manquait à la panoplie, le pistolet jumeau n'était plus à côté de son pareil.

Adrienne se souvenait parfaitement qu'éperdue et sur le point de succomber à son émotion, l'arme s'était échappée de sa main et avait roulé jusqu'aux pieds de sa victime. Dans quelles mains était ce témoin accusateur? Nécessairement dans celles de la justice; sans aucun doute, le sévère capitaine Gimel l'avait en sa possession. Il fallait donc parler et aller au-devant de questions et de recherches aussi embarrassantes qu'inévitables.

L'attitude du colonel troublait aussi Adrienne. Cet amant à demi rebuté, cet ami précieux, jusque-là aveuglément dévoué, commençait à perdre toute espérance, et le juge futur perceait déjà sous l'enveloppe transparente d'un amour qui s'affaiblissait faute d'encouragement. Le colonel examinerait donc l'affaire de Pierre avec un soin peut-être peu indulgent; il ouvrirait l'oreille aux insinuations du capitaine de gendarmerie, et, de paroles en paroles, de demi-preuves en demi-preuves, on arriverait jusqu'à elle. Déjà le colonel avait un maintien plus réservé, il évitait de s'expliquer avec elle, il faisait ses

visites plus courtes, il semblait croire que, dans les deux duels, dans le dernier surtout, dans l'événement fatal qui avait compromis la vie de Laure, la main de madame de Tonneins était pour quelque chose. Il ne se trompait pas entièrement. Si donc la conscience d'Adrienne ne l'eût pas conduite à dire une vérité qu'elle ne devait pas cacher, cette vérité se serait manifestée malgré elle : il fallait parler. Cette terrible nécessité l'agitait sans cesse, elle n'osait se trouver seule avec Jeanne, sa nourrice ; elle voyait toujours Maxime lui demander compte de la vie de Laure, ou s'éloigner, quitter Noyon pour ne plus voir une mère, non pas criminelle, mais assez malheureuse pour l'avoir privé de l'objet de son amour.

Un soir, une nuit plutôt, car douze coups venaient de sonner à la pendule de sa chambre, Adrienne s'endormit, fatiguée des agitations de son esprit de plus en plus troublé ; la fièvre ne quittait pas Maxime, et le docteur avait donné dans la journée des nouvelles peu satisfaisantes de Laure. Madame de Tonneins s'endormit, pleine de souhaits douloureux.

— Si Dieu était bon et indulgent pour moi, se dit-elle, mes yeux, qui se ferment, ne se rouvriraient plus.

Adrienne pouvait désirer sans crainte un jugement peut-être plus sévère que celui des

hommes, mais sans contredit plus équitable. Peut-être pourrait-elle obtenir de la bonté souveraine que la plaie de la jeune Laure se fermât et qu'elle même devînt l'ange gardien de ce fils qu'elle aimait tant et qu'elle consentait ainsi à abandonner. Si elle quittait Maxime, n'allait-elle pas rejoindre Eugène? Son âme, à moitié engourdie par l'assoupissement d'un demi-sommeil, n'avait qu'un souci : c'était de ne pouvoir vaincre le sentiment de dédain et même de haine que lui inspirait M. Dulaurens. Pour être pardonné, il faut pardonner soi-même. Peu à peu, ses idées se brouillèrent, s'obscurcirent, et bientôt son sommeil fut entier.

Adrienne était depuis quelques moments dans cet anéantissement complet de l'esprit et du corps, lorsqu'il lui sembla qu'une portion de son intelligence, encore confuse, permettait aux corps de recevoir quelques sensations ; elle essaya vainement de lever un bras et d'entr'ouvrir ses yeux ; cependant, un bruit léger arrivait jusqu'à son oreille, et, à travers ses paupières transparentes, quelques rayons de lumière venaient l'éblouir. Elle dormait, mais elle avait la conscience de son sommeil. Elle entendit sa porte s'ouvrir doucement, puis se refermer. Une forme blanche se glissa dans la chambre et la parcourut en hésitant. Le fantôme, le spectre, ou plutôt Laure elle-même,

s'assit sur un fauteuil comme fatiguée d'une course inaccoutumée, et parut regarder l'appartement avec un œil curieux. Tout passa sous le regard timide et un peu agité de la jeune fille : le portrait du général, celui des enfants, les armes, dont le faisceau guerrier sembla la remplir de crainte, l'ouvrage commencé par madame de Tonneins, ses habits épars sur un fauteuil voisin du lit, tout fut examiné de l'œil. Après ce moment de repos, le fantôme se leva et commença, autour de la chambre, une promenade circulaire, s'arrêtant quelquefois, et alors placé de façon qu'Adrienne ne voyait pas ce qui l'arrêtait, ni à quoi il était occupé. Il se plaça enfin au pied du lit ; puis il s'avança doucement, sans bruit et, parut considérer avec un sourire de plaisir Adrienne endormie. Ce n'était point Laure pour madame de Tonneins : c'était un fantôme, une ombre qui pardonnait, ou plutôt qui, lisant dans les pensées et ayant la connaissance exacte des faits, n'avait rien à pardonner, mais venait sans doute consoler et dissiper les douleurs.

Laure, immobile, regarda quelque temps la mère de Maxime ; enfin elle s'agenouilla devant ce lit, et la mère, endormie, crut entendre ces paroles, prononcées d'une voix douce et tremblante :

— Vous m'avez involontairement frappée ; mais vous pouvez me guérir ; vous n'avez qu'à le vouloir pour fermer la plaie que vous avez faite... Aimez-moi. Je ne remplacerai pas votre fils mort ; mais je vous aimerai comme lui, et je rendrai heureux celui qui vit encore.

Adrienne voulut tendre ses bras, afin d'embrasser cette enfant mourante qui l'implorait ; des liens de fer retenaient tous ses membres ; de lourdes chaînes pesaient sur elle ; elle voulut sourire, ses lèvres de marbre étaient immobiles ; parler, sa langue ne pouvait plus se mouvoir. Laure se pencha sur elle ; il sembla à madame de Tonneins que leurs deux haleines se confondaient et que la bouche frémissante de la jeune fille se posait sur son front.

Le fantôme se releva, jeta un dernier regard sur Adrienne et disparut. Alors, l'esprit fatigué de madame de Tonneins s'assoupit de nouveau, et rien ne troubla son sommeil jusques au lendemain. Elle se réveilla fort tard, et cependant le jour tardif de décembre était à peine venu. Une clarté grisâtre éclairait les rideaux de la chambre lorsque Adrienne se mit sur son séant, et, rassemblant ses idées, se rappela le songe de la nuit.

— J'ai une pensée unique, se dit-elle, qui me suit sans cesse et qui m'obsède. Le jour, elle ne

me quitte pas ; la nuit, elle s'empare de mon imagination et la peuple de fantômes. Celui qui m'a visitée cette nuit était doux et gracieux, il a agité un moment mon esprit sans l'effrayer, il a occupé mon sommeil sans le rendre pénible... Pauvre enfant ! tandis que son image me consolait, sa nuit, à elle, a été douloureuse... Ah ! je t'aime, oui, je t'aimerai toujours, si Dieu veut réparer le mal involontaire que je t'ai fait.

Elle se disait ensuite que Laure ignorait d'où le coup qui l'avait frappée était parti, que, déjà élevée par M. Dulaurens à la haine, elle ne devait pas souhaiter son amitié, et que, si jamais elle était instruite, ses préventions se convertiraient en frayeur. Il est vrai que Laure aimait Maxime. Mais on épouse le fils sans prendre la charge d'aimer la mère, et l'habituelle aversion des brus pour leurs belles-mères est proverbiale. Elle se lève, elle va, elle vient dans sa chambre, la tête préoccupée d'un fantôme qu'elle croit avoir créé elle-même ; et, s'arrêtant devant le portrait du général de Tonneins, en face de ses armes, elle voit la panoplie complète, et le pistolet, absent la veille, à côté de son frère jumeau ! Elle le prend, elle l'examine, elle le tourne et le retourne ; ses yeux lui prouvent qu'elle tient dans ses mains l'arme accusatrice, sa raison lui dit le contraire. A l'aide de la baguette,

elle introduit un linge dans le canon, le linge ressort noirci par une explosion récente : c'est bien l'arme qui lui a servi, l'arme dont les bonds et les ressauts sur l'escalier de Dulaurens tintent encore à ses oreilles. Alors, elle se rappelle de nouveau son rêve, elle en passe en revue toutes les circonstances. Qui a remis en sa place cette arme compromettante ? L'imagination crée des fantômes, elle anime des formes fictives et immatérielles ; mais ces figures fantastiques ne sont pas même une vapeur, elles ne sont que des apparences, que des créations imaginaires qui ne pourraient pas déplacer un fétu, et ce pistolet, ce pistolet n'était pas venu tout seul reprendre sa place !

— Laure ! Laure ! cette figure serait Laure elle-même ! pensait Adrienne le front penché et l'œil fixé sur le pistolet ; c'est impossible ; elle est mourante, elle est entourée de gens qui ne la quittent pas, et la force lui manquerait pour parcourir la distance qui nous sépare. Pourquoi aurait-elle eu seulement la pensée de l'essayer ? Elle ignore si cette arme est à moi, et si sa possession m'est utile.

Il y avait donc là un mystère qu'elle voulait pénétrer, car elle avait effectivement rêvé, et mademoiselle Dulaurens ne pouvait être pour rien dans cette espèce de prodige sauveur.

Adrienne replaça soigneusement le pistolet à l'endroit qu'il devait occuper, et elle sonna. Jeanne se présenta.

— Si la nourrice est dans le secret, pensa Adrienne, ses premiers regards se porteront sur le faisceau d'armes, et je lirai dans ses yeux et sur son front la part qu'elle a prise à tout ceci.

Que l'épreuve fût sûre ou non, elle était importante pour madame de Tonneins, dont la conduite, si Jeanne était instruite, aurait eu un invisible témoin, et ce témoin aurait parlé. Jeanne entra d'un air naturel et les yeux fixés sur Adrienne. La nourrice n'avait pas remarqué l'absence du pistolet, et elle l'aurait revu sans étonnement, si elle eût jeté les yeux sur la panoplie, tellement notre œil se repose avec distraction sur les objets qu'il a l'habitude de voir. Madame de Tonneins, sûre de l'ignorance de Jeanne, sentit ses perplexités redoubler, et, trop habile pour se permettre des questions directes, elle demanda seulement des nouvelles de la jeune malade, sa voisine. La nourrice aurait pu parler puisque, la veille au soir, elle avait eu un entretien avec Laure ; elle ne l'osa pas, retenue par la promesse faite à la jeune fille. Laure, en effet, s'était servie de Jeanne pour pénétrer jusques à madame de Tonneins.

— J'ai un secret à lui communiquer, avait-elle dit, et ce secret doit contribuer à sauver votre fils ; mais il est nécessaire que Maxime ignore ma démarche et que vous-même paraissiez l'ignorer ; il faut encore que je sois seule avec madame de Tonneins.

Ces conditions avaient été remplies, et, lorsque Laure quitta la chambre d'Adrienne, elle fut reçue par Jeanne, qui épiait sa sortie.

— Eh bien , dit-elle, Pierre est-il sauvé ?

— Jeanne, lui répondit la jeune fille, je suis faible et presque mourante ; vous savez d'ailleurs quelle crainte m'a toujours inspirée madame de Tonneins... J'avais trop présumé de mon courage... Je l'ai trouvée plongée dans un sommeil profond, et j'ai frémi en songeant à l'éclat de sa colère, si, en ouvrant les yeux, elle voyait devant elle... moi, la fille d'un homme qu'elle n'aime pas ; moi, qu'elle accuse de la mort de son fils ! Je n'ai pas pu prendre sur moi de la réveiller ; ce que je n'ai pas osé faire cette nuit, je le ferai demain ou après-demain ; et Pierre sera sauvé, pourvu que vous me gardiez le secret.

La nourrice s'y engagea et elle reconduisit Laure jusque dans sa chambre.

Madeleine, la cuisinière, qui devait veiller auprès de la jeune fille, dormait d'un profond sommeil.

— Savez-vous si mademoiselle Laure a passé une bonne nuit? demanda madame de Tonneins.

— Non... non, Adrienne, répondit la nourrice; mais voici le docteur qui nous donnera des nouvelles.

Le docteur venait précisément de voir sa malade, et il l'avait trouvée plus mal que la veille : la plaie s'était enflammée et la fièvre avait redoublé.

— Et ces mauvais symptômes diminuent les chances de salut? dit Adrienne,

— Pas précisément; mais ils retardent la guérison.

— Elle a fait peut-être quelque imprudence? demanda encore Adrienne.

— Pas la moindre, j'en suis sûr, répondit le docteur. D'abord, elle veut guérir, et elle en a l'espérance : c'est déjà une garantie pour le médecin; ensuite, elle est très-bien soignée par une nommée Madeleine, qui ne la perd pas de vue. Savez-vous, Adrienne, que, depuis l'événement, cette pauvre enfant n'a pas prononcé un seul mot!

Jeanne plaignait tout bas la bonne foi trompée du docteur, et madame de Tonneins, en écoutant ces détails, qu'elle devait croire vrais, se perdait en conjectures qui s'éloignaient toujours

davantage de la vérité. Quelques heures plus tard, ce fut le tour du colonel. Madame de Tonneins avait intérêt à examiner ses paroles et à deviner ses pensées sous l'enveloppe de ses paroles et dans ses gestes les plus insignifiants. Elle avait cru remarquer que les regards de M. de Rambert s'étaient portés plusieurs fois sur les armes de M. de Tonneins, et qu'il avait paru les considérer avec une attention singulière. Elle se plaignit du froid, qu'un feu ardent ne pouvait chasser de son salon : elle prétendit que, pour éviter un rhume, elle avait besoin de l'atmosphère plus chaude de sa chambre à coucher, et elle s'y établit avec le colonel. Le premier regard de M. de Rambert fut pour le faisceau d'armes ; il s'en approcha, il admira une épée à garde damasquinée, il tira la lame hors de son fourreau.

— C'est un André Ferrare, dit-il.

Et il remit l'épée à sa place.

Madame de Tonneins suivait de l'œil tous ses mouvements. Le colonel regarda les pistolets avec un étonnement mal dissimulé ; il avait l'air de se dire :

— En voilà deux ; hier, avant hier, je n'en ai vu qu'un !

Il ne put pas résister à sa curiosité et il fit une faute, peut-être légère, mais qu'Adrienne n'ou-

blia jamais. Il prit un des deux pistolets, celui précisément qui manquait la veille, et il introduisit dans le canon le petit doigt de sa main gauche : le petit doigt sortit de cette épreuve aussi net qu'auparavant, l'ongle était toujours brillant et clair ; il remit alors en rougissant le pistolet à sa place. Sans doute il s'était trompé ; il avait été le jouet d'une illusion.

Mais madame de Tonneins ressentit au fond du cœur autant de colère que de dépit.

— Ah ! colonel, se dit-elle, vous m'aimez, vous m'êtes dévoué, et, dans une affaire où mon nom n'est point encore mêlé, où il ne le sera peut-être jamais, vous dirigez sur moi vos soupçons...

Adrienne était injuste, le colonel ne l'accusait pas. Poussé par le capitaine de gendarmerie, qui trouvait, dans le procès qu'on allait juger, quelque chose d'obscur et d'incomplet, M. de Rambert cherchait un fil conducteur, et il fut sur le point de réussir.

— C'est étonnant, se dit-il, j'aurais juré que ce pistolet n'était pas là hier !

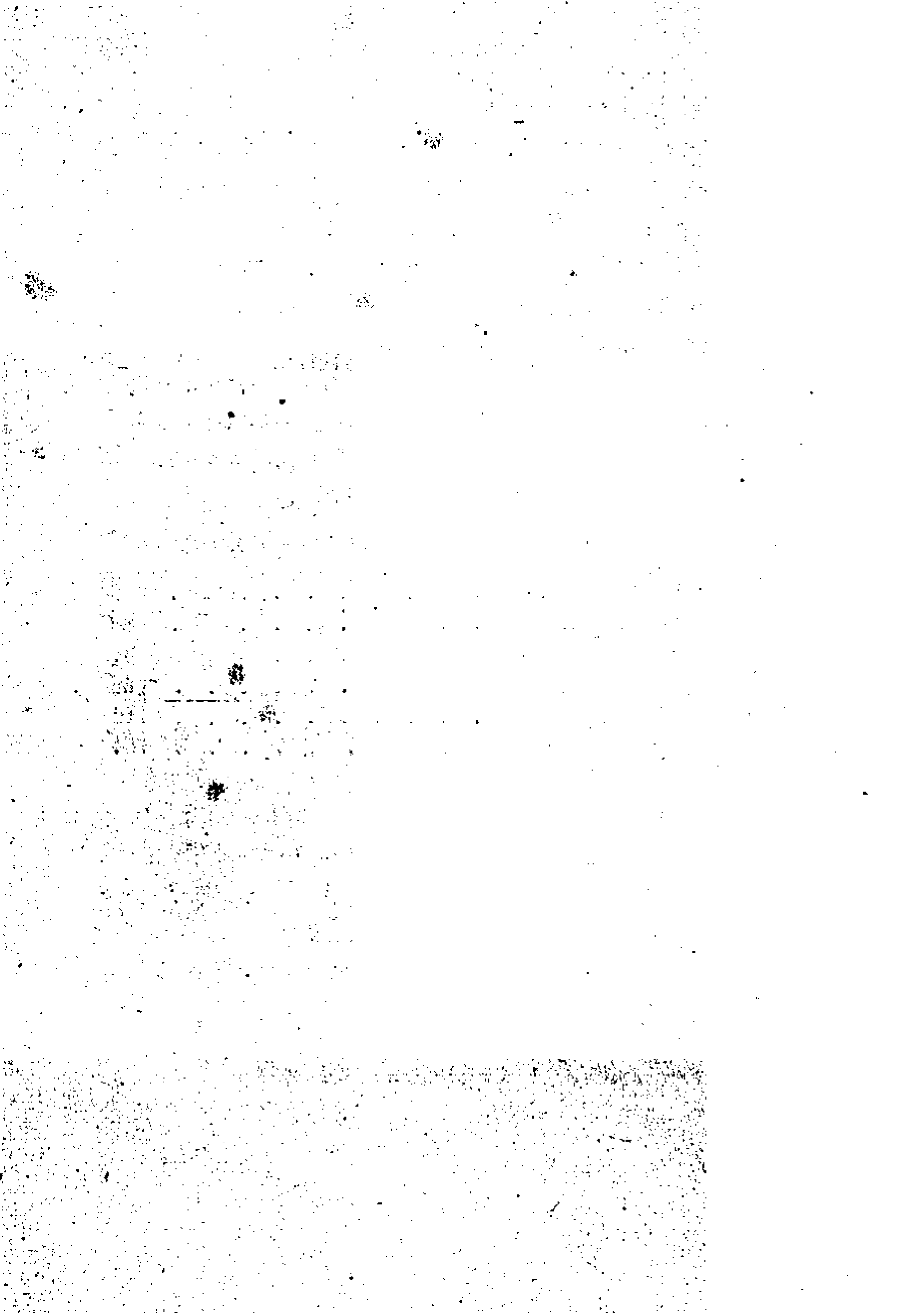
FIN DU TROISIÈME VOLUME.

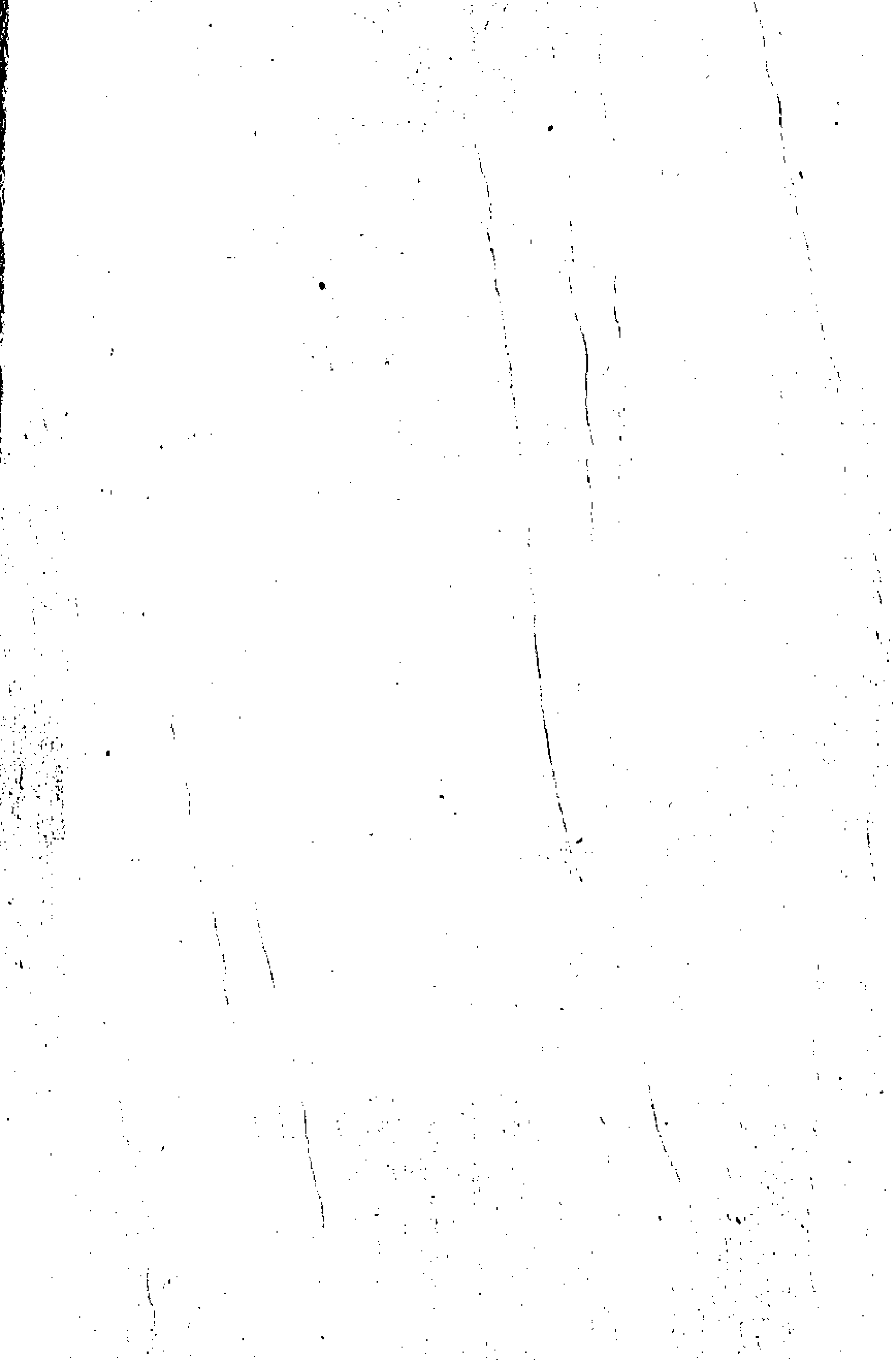


TABLE DES MATIÈRES.

I. — Chauny	5
II. — Le fils mort.	46
III. — Deux coups de pistolet	81
IV. — Deux oraisons funèbres.	122
V. — L'entrevue.	189
VI. — L'apparition.	184







OUVRAGES PARUS OU A PARAÎTRE :

LES CHAUFFEURS, par <i>Élie Berthet</i>	5 vol.
LES PROPOS AMOUREUX, par <i>Champfleury</i>	1 »
CONFESSIONS DE SYLVIUS (<i>la Bohême amou-</i> <i>reuse</i>), par <i>le même</i>	1 »
HISTOIRE DE RICHARD LOYAUTÉ ET DE LA BELLE SOUBISE, par <i>le même</i>	1 »
LES DETTES DE COEUR, par <i>Aug. Maquet</i>	2 »
LES FEMMES ET LA SOCIÉTÉ, par <i>Jules Baissac</i>	4 »
AVATAR, par <i>Théophile Gautier</i>	1 »
LA JETTATURA, par <i>le même</i>	1 »
CHARLES LE TÉMÉRAIRE, par <i>Alexandre Dumas</i>	2 »
LES CHASSEURS DE SAUVAGINES, par <i>le même</i> .	2 »
LE CADET DE FAMILLE, par <i>Alex. de Lavergne</i> .	3 »
SÉRAPHINA DARISPE, par <i>A. de Bréhat</i>	1 »
SCÈNES PARISIENNES, par <i>Henry Monnier</i>	1 »
HISTOIRE DE LA CONVERSATION, par <i>Émile</i> <i>Deschanel</i>	1 »
HISTOIRE D'UN HOMME ENRHUMÉ, par <i>P.-J.</i> <i>Stahl</i>	1 »
ESPRIT DE CHAMFORT (<i>précédé d'une histoire</i> <i>de la vie de Chamfort, par P.-J. Stahl</i> .)	1 »
HISTOIRE D'ATELIER, par <i>Edmond About</i>	1 »
DICIONNAIRE DES VICES ET DES VERTUS DES FEMMES, par <i>Larcher</i>	1 »
ANTHOLOGIE FÉMININE, par <i>le même</i>	1 »
HISTOIRE DU DIABLE, par <i>A. Morel</i>	5 »